

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.

Le dessin de couverture de Jean-Claude Forest, illustrant la nouvelle « Carmilla », *est inspiré d'une photo d'Annette Vadim dans le film* « Et mourir de plaisir » (*Paramount*).

8e Année — N° 83 **Octobre 1960**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : PIG. 87-49 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 *N F ; Maroc,* 184 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 8,70 *N F. Etranger,* 9,90 *N F.*
1 an : — — 16,80 *N F. Etranger,* 19,20 *N F.*

L'enchaîné

(*Captivity*)

par ZENNA HENDERSON

Il ne se passe pas de semaine sans qu'une lettre à notre courrier nous réclame la suite de la chronique du Peuple, qui est sans doute le plus gros succès de notre revue, avec les histoires de la Patrouille du Temps. Pour satisfaire la demande générale, voici donc le cinquième épisode de l'histoire de cette race de réfugiés interstellaires, isolés et perdus parmi les hommes. Précisons que cet épisode est en fait l'avant-dernier de la série, le récit qui suivra servant de conclusion. Tous paraîtront prochainement aux Etats-Unis, groupés sous forme de roman. (1)



I

NOMBREUX sont, j'imagine, les êtres solitaires qui passent à leur fenêtre de longues soirées, à contempler le clair de lune, en proie à une tristesse rebelle à tout réconfort — mais bien rares sont ceux qui ont été témoins d'un spectacle comme j'en vis un ce soir-là.

J'étais assise, appuyée au montant de la fenêtre. Les rayons lumineux baignaient mes pieds nus et le bord de ma robe de chambre et éclaboussaient de blancheur le bois de mon lit, mais tout le reste de mon corps restait confondu avec la nuit. Je me hâtais de goûter le bref et magique moment de splendeur, avant que la lune sombrât derrière l'épais rideau de peupliers bordant le ruisseau à l'extrémité du jardin. Les premières touffes de feuilles commençaient à s'inscrire sur le bord inférieur de l'astre quand j'aperçus l'enfant. C'était Francher. Qu'une scène d'une si parfaite beauté dût être gâtée par une présence quelconque — pis encore, par celle de ce galopin de Francher — me causa une déception

(1) Précédentes histoires du Peuple dans « *Fiction* » : « *Les rescapés* » (n° 13) ; « *Les isolés* » (n° 25) ; « *Les égarés* » (n° 31) ; « *Les orphelins* » (n° 57). Autres histoires de Zenna Henderson : « *La promenade de Tante Morte* » (n° 37) ; « *La boîte à voir tout* » (n° 46).

mêlée de contrariété. Mais la contrariété passa vite tandis que mon intérêt s'éveillait.

Que faisait-il, mi-blanc, mi-noir, à la limite de la zone de lumière ? Dans le chaos de la ville bâtie de guingois, l'épicerie Groman mordait en biais sur la cour, derrière la maison de Somansen où j'avais pris pension — à une dizaine de mètres au plus de ma fenêtre. La clarté de la lune se reflétait dans les lucarnes du haut, sous l'avant-toit de la boutique. Debout, le dos tourné à la lumière, Francher les regardait fixement. Je me penchai pour mieux observer. L'affaissement de ses épaules trahissait une tension, l'attente d'une action, le prélude à un mouvement. Effectivement, une seconde plus tard, il était devant une des lucarnes, poussant doucement le carreau pour ouvrir un rectangle sombre dans le côté blanc du magasin. Il disparut. J'écarquillai les yeux. La boutique. Les fenêtres du bas. L'une d'elles ouverte, rectangle noir. Pas de Francher.

Enfin il y eut un mouvement dans l'ouverture noire et l'enfant en émergea, les mains pleines, et se laissa glisser jusqu'au sol dans les rayons de lune.

Attention ! Regarde bien ! Regarde maintenant ! me dis-je à moi-même.

L'enfant s'assit au bout d'une planche d'une trentaine de centimètres de large, qui se trouvait moitié dans notre jardin et moitié derrière l'épicerie. Avec un soin méticuleux, il disposa son butin sur la planche. Trois bouteilles de coca-cola, une boîte de rouleaux de bonbons acidulés et un gros harmonica qui était dans la boutique depuis des années. Il s'assit et étudia les objets en les touchant successivement du bout du doigt. Puis il prit une bouteille de coca-cola et en examina la capsule. Il ouvrit la boîte de bonbons et la referma. Il passa son doigt le long de l'harmonica, leva l'instrument entre ses deux index, le tint à distance et le contempla à la lumière tout en faisant avec sa tête un lent mouvement de va-et-vient horizontal. Et alors, tandis que sa tête allait et venait, j'entendis monter, puis redescendre, légère, aérienne, une gamme musicale. Une à une, chaque note claire s'égrenait avec un doux bruit de cristal dans le calme de la nuit.

La lune faisait maintenant des trous de lumière dans le faîte des peupliers et l'ombre envahissait peu à peu la cour. J'entendis les notes prendre un essor rapide et redescendre en cascade, vives et joyeuses, et je vis les reflets fugitifs du chrome de l'harmonica qui passait alternativement de l'ombre à la lumière, jouant tout seul dans le vide. A ce moment, la lune atteignit une ouverture entre les arbres et éclaira le petit Francher à la façon d'un projecteur. Il était assis sur la planche et, la tête levée, un petit sourire sur son visage d'ordinaire maussade, il regardait l'harmonica qui continuait de jouer pour lui sa suave mélodie. Ses traits se rembrunirent soudain quand il baissa les yeux sur les objets posés sur la planche. Brusquement, il les ramassa, se leva et

monta dans la lumière jusqu'à la lucarne où il disparut, la tête la première. Derrière lui, l'harmonica abandonné jouait et dansait dans le vide avec une grâce de libellule.

Puis l'enfant reparut à la lucarne et en ressortit, de nouveau la tête la première. Il alla s'asseoir dans le vide, les jambes croisées, devant l'harmonica, et l'écouta tout en l'observant. La danse animée changea de rythme. L'harmonica lança doucement dans le clair de lune une plainte douloureuse et implorante et s'éleva en décrivant une spirale pour disparaître par la fenêtre ouverte où ses notes se perdirent dans le noir. La fenêtre se referma en claquant et Francher retomba sur le sol avec un bruit mat. Il s'éloigna dans la pénombre, de sa démarche nonchalante, les mains dans ses poches, les coudes en saillie.

Je lâchai le rideau de dentelle brûlé par l'âge, où mes doigts crispés avaient fait quatre trous du diamètre de mes ongles, et poussai un soupir longtemps contenu. Je regardai la planche vide en passant ma langue sur mes lèvres sèches. J'aspirai une grande bouffée de l'air de la montagne qui devait m'être si bienfaisant et je me détournai de la fenêtre. Pour la millième fois, je murmurai : « *Non, je veux m'en passer,* » et cherchai à gagner mon lit. Pour la millième fois, je dus me résigner à prendre mes béquilles pour y parvenir.

Je m'assis sur le bord du matelas, puis hissai sur le lit la moitié de mon corps qui ne répondait plus à ma volonté et m'installai pour dormir. Je regardai fixement le rectangle de lumière de la fenêtre jusqu'à ce qu'il se mît à vaciller et se troubler devant mes yeux lourds de sommeil. Mon esprit n'avait fait qu'enregistrer passivement cette scène, et je n'y cherchais pas d'explication. Je sombrai enfin dans le sommeil, à la poursuite de la danse et des reflets d'un harmonica qui gémissait dans le clair de lune.

⁂

Le soleil matinal tombait de biais sur la table du petit déjeuner, à la pension de famille, projetant des ombres aiguës derrière les monticules de flocons de maïs versés sur une assiette à côté du sucrier. Je clignai des yeux à la vive lumière, déplorant que les choses fussent si vivantes, si actives, et si... si pleines d'espoir ainsi dès le matin. Les coudes plantés sur la table, la tête dans mes mains au-dessus de ma tasse, je m'abîmai dans des pensées aussi noires que mon café.

— « ...ce garnement de Francher, » prononça une voix.

Pivotant sur l'axe formé par mes deux mains, ma tête reprit la position horizontale. Ces mots m'avaient fait sortir de ma léthargie. *Hier soir,* me rappelai-je vaguement, *hier soir*...

— « J'y renonce, » déclara Anna Semper en versant une troisième cuillerée de sucre dans sa tasse et en remuant son café d'un air morose. « Tous les enfants ont leur caractère, mais il existe un moyen ou un autre de les émouvoir. Tous, sauf Francher. Je n'arrive même pas à

entrer en contact avec lui. Si seulement il était agressif, ou méchant, ou tout ce qu'on voudra, d'une manière active, délibérée, peut-être pourrais-je faire quelque chose, mais il reste assis là comme une potiche. » La mine renfrognée, elle rajouta deux cuillerées de sucre à son café. « Je préfère cent fois un enfant retardé, mais actif, à un génie amorphe ! » Elle porta la tasse à ses lèvres et fit la grimace. « Même pas moyen d'avoir une tasse de café potable pour me préparer à affronter ce petit monstre. »

J'éclatai de rire.

— « Cinq cuillerées de sucre gâcheraient le meilleur breuvage, » dis-je. « Ne perdez donc pas espoir. Avez-vous essayé la musique ? La musique a de grands pouvoirs, vous savez... »

Anna rougit jusqu'aux oreilles. Je n'aurais pu dire si c'était de colère ou d'embarras.

— « La musique ! » Sa cuiller tinta bruyamment contre la soucoupe. Elle cherchait ses mots. « C'est ridicule, mais j'ai déjà dû mettre ce Francher à la porte de la classe pendant la leçon de solfège. »

— « Le mettre à la porte ? Pourquoi donc ? Je croyais qu'il était comme une potiche. »

Anna rougit de plus belle.

— « Parfaitement, » dit-elle avec obstination, « mais... » Elle tripota sa cuiller, puis lança : « Mais il arrive que l'électrophone refuse de fonctionner quand il est dans la classe. »

Je reposai lentement ma tasse.

— « Oh ! voyons, » déclarai-je. « Ce café est terriblement fort, j'en conviens, mais tout de même pas à ce point. »

— « Ah ! vous trouvez ! » dit-elle tout en faisant tourner sa cuiller entre ses doigts. « Quand il est dans la classe, ce maudit électrophone tourne trop vite ou trop lentement, si ce n'est pas à l'envers. Je peux vous le jurer. Et une fois... » Anna regarda furtivement autour d'elle et baissa la voix. « Une fois il a joué tout un disque sans même que je l'aie branché ! »

— « Vous devriez prendre un brevet ! » commentai-je. « Vous en tireriez gros ! »

— « C'est ça, ironisez ! » Anna but une autre gorgée de café et fit une nouvelle grimace. « Je commence à croire aux esprits, à ceux qui sont censés agir par l'intermédiaire ou du fait d'adolescents. Si vous aviez affaire à cet enfant en classe... »

— « Oui. » Je pris ma tartine de pain grillé refroidie. « Si seulement c'était possible. »

J'éprouvai pendant un moment une farouche aversion pour Anna à cause de l'expression peinée qu'elle prit pour me considérer tout en évitant soigneusement de regarder mes béquilles appuyées au mur. Elle ouvrit la bouche, la referma, puis se pencha par-dessus la table.

— « Polio ? » lâcha-t-elle en rougissant.

— « Non, » dis-je. « Accident de voiture. »

— « Oh ! » Elle hésita. « Alors, j'espère que d'ici peu... »

— « Non, » dis-je. « Non. » Je refusais d'entendre énoncer la fragile possibilité tout juste suffisante pour me retenir au bord d'une morne résignation.

— « Oh ! » fit-elle. « Il y a combien de temps ? »

— « Combien de temps ? » Je restai muette quelques secondes, étonnée de la distorsion du temps. Quand l'accident m'était-il arrivé ?

— « Presque un an, » dis-je, en songeant avec amertume : *L'année dernière à cette époque, je pouvais...*

— « Vous étiez institutrice ? » dit Anna en jetant un coup d'œil à sa montre.

— « Oui, » répondis-je. Je ne l'imitai pas machinalement en vérifiant l'heure comme je l'aurais fait autrefois. La tyrannie de l'heure avait cessé pour moi. Je souris. « C'est pour cela que je compatis à vos ennuis pour ce qui est du petit Francher. J'ai eu des enfants difficiles moi aussi. »

— « Il y en a toujours un, » soupira Anna en se levant. « Allons, c'est l'heure de monter là-bas. A bientôt. » Et la porte à claire-voie donnant dans le couloir battit plusieurs fois derrière elle. Je me mis péniblement debout et allai jusqu'à la fenêtre.

— « Hé ! » criai-je. Elle se retourna à la grille et leva la tête tout en appuyant son paquet de cahiers de devoirs sur le pilier de la porte.

— « Oui ? »

— « S'il vous cause trop de soucis, envoyez-le moi ici avec un petit mot. Je vous en débarrasserai au moins pendant quelque temps. »

— « Mais c'est une bonne idée ! Merci. Vous êtes chic ! Redressez votre auréole, cher ange ! » Et elle me fit, sans se retourner, un signe amical du coude au moment de disparaître avec sa charge derrière les troènes de la clôture.

⁂

Je ne pensais pas qu'elle accepterait ma proposition, mais j'avais tort.

Deux jours seulement plus tard, j'étais en train de lire à la porte quand le grincement de la vieille grille me fit lever la tête. Le lourd mécanisme qui servait de poids pour la refermer reprit sa place avec un bruit sourd derrière Francher. Contrairement à ce qu'auraient fait bien des gens, l'enfant s'approcha des marches de la véranda sous mon regard attentif, sans embarras ni hésitation. Il monta les trois marches et, sans un mot, me tendit une enveloppe. J'y trouvai ce bref message :

Epoussetez votre auréole ! J'en ai par-dessus la tête. Voudriez-vous le garder pour ainsi dire à demeure ?

— « Tu ne veux pas t'asseoir ? » dis-je en lui faisant signe de franchir la porte battante de la véranda. Je me demandais bien comment j'allais m'y prendre avec ce garçon.

Il jeta un coup d'œil à la porte et s'assit sur la marche supérieure. « Comment t'appelles-tu ? »

Il me regarda sans curiosité.

— « Francher. » Il avait une voix rauque qui sortait de l'ordinaire.

— « Est-ce ton prénom ? »

— « C'est mon nom. »

— « Quel est ton prénom ? » demandai-je patiemment. J'engageais un dialogue comme avec un bambin de la maternelle.

— « On devrait m'appeler Clement. »

— « Clement Francher, » dis-je. « Ça sonne bien, mais comment les gens t'appellent-ils en réalité ? »

Ses sourcils s'arquèrent légèrement et un petit sourire amer releva les coins de sa bouche.

— « Petit voyou, paresseux, propre à rien, graine de bandit, incapable... avec des yeux gros comme ça ! »

L'hostilité glacée de sa voix me fit tressaillir.

« Mais le plus souvent, ils disent toute une phrase, comme : « Qu'est-ce qu'on peut attendre d'un gamin sorti d'un tel milieu ? »

Ses jointures ressortaient, blanches, sur la teinte passée de sa salopette. Mais, comme je les regardais, elles reprirent lentement couleur. Sans changement apparent, la tension avait disparu. Mais ses yeux étaient ceux d'un garçon trop grand pour pleurer et trop jeune pour être sensible à tout autre réconfort.

— « Quel était donc ce milieu ? » demandai-je calmement, comme si j'avais le droit de m'en enquérir. Il répondit aussi simplement que s'il me devait une explication.

— « Nous étions forains. Nous faisions toutes les fêtes dans le pays. Maman... » Sa voix devint presque inaudible. « Maman lisait dans les pensées. Elle était bonne à ce travail-là. Meilleure que personne ne le soupçonnait... meilleure qu'elle n'aurait voulu. Des fois, ça lui faisait mal et ça l'épouvantait de pénétrer dans l'esprit des gens. Des fois, elle rentrait dans la remorque et elle se mettait à pleurer longtemps, et elle prenait une douche à n'en plus finir et quand elle en sortait ses cheveux dégoulinaient, tout raides, juste frisés au bout, et ses mains étaient trempées. Même de cette façon, elle ne pouvait pas se débarrasser de la peur et de la haine et... et de la poussière et de la fatigue. Il lui fallait pour ça trouver à lire dans un esprit bon, ou entrer dans une église sombre où brûlaient des cierges. »

— « Et où est-elle maintenant ? » demandai-je, tout en retenant au chaud en moi-même l'image de frêles épaules sans défense drapées dans un misérable peignoir de bain et d'une mèche de cheveux qui dégouttait sur le côté.

— « Partie. » Il regardait par-dessus ma tête, dans le vague. « Elle est morte. Il y a trois ans. Je suis en garde ici. On m'a mis en pension pour essayer de faire de moi un homme comme il faut. »

Il avait prononcé ces derniers mots d'une voix posée, incolore, et

l'impression étrange que j'en ressentis n'en finit pas de s'effacer dans le silence qui suivit.

— « Tu aimes la musique, » dis-je. Le souvenir de la scène de l'autre nuit me revenait tandis que j'enroulais distraitement le message d'Anna autour de mon index.

— « Oui. » Il regardait le morceau de papier. « Mais miss Semper croit que non. Je déteste cette musique compliquée écrite en pattes de mouches. »

— « Tu chantes ? »

— « Non, je fais de la musique. »

— « Alors tu joues d'un instrument ? »

Il fronça les sourcils avec quelque impatience.

— « Non. Je fais de la musique avec des instruments. »

— « Oh ! » fis-je. « Il y a donc une différence ? »

— « Oui. » Il détourna la tête. J'avais dû le décevoir d'une façon ou d'une autre.

— « Attends ! » dis-je. « Je veux te montrer quelque chose. » Je me levai. Assez adroitement et assez vite pour une infirme, je suppose, mais il me sembla que je le faisais au prix d'un effort interminable et douloureux sous le regard vigilant de l'enfant. Mais enfin je fus debout et, progressant par saccades, j'atteignis la porte et entrai dans la maison. Quand je revins avec la chaîne de mon trousseau de clés, Francher avait toujours les yeux fixés sur mon fauteuil vide où je dus reprendre place, attentivement observée.

— « Vous ne pouvez pas vous tenir debout sans qu'on vous aide ? » s'enquit-il comme s'il avait le droit de savoir.

— « Avec beaucoup de mal, pendant très peu de temps, » répondis-je comme si je lui devais une réponse.

— « Vous ne marchez pas sans ces béquilles, » constata-t-il.

— « Je ne peux pas m'en passer pour marcher, » répondis-je. « Tiens, prends. » Je lui tendis la chaîne de mon trousseau de clés. Une amulette y était attachée : un harmonica à quatre notes, si minuscule que je n'avais jamais réussi à souffler dans un seul trou à la fois. Les quatre ensemble donnaient un petit accord grêle, comme une douce brise hésitante.

Il prit la chaîne entre ses doigts et fit osciller l'amulette. Il penchait la tête et le soleil jouait dans ses cheveux embroussaillés. La chaîne s'arrêta. Pendant un long moment, il n'y eut aucun son. Puis, tout à coup, claires, pénétrantes, les notes retentirent, nettement détachées. Il y eut un court silence, après quoi les quatre notes s'unirent pour produire un accord pur et mélodieux.

— « Tu fais de la musique, » articulai-je d'une voix à peine perceptible.

— « Oui. » Il me rendit ma chaîne et se leva. « Je pense qu'elle s'est calmée maintenant. Je reviendrai. »

— « Pour travailler ? »

— « Oui, pour travailler. » Il fit un sourire contraint. « Pendant un moment du moins. » Il s'élança dans l'allée.

Je demeurai longtemps assise sur la véranda après son départ. Les doigts serrés sur l'harmonica, je regardai le soleil monter lentement le long de ma jupe jusqu'à mes genoux. Finalement, je regardai au verso de l'enveloppe d'Anna. Elle n'avait pas été décachetée. Un des côtés était déchiré en dents de scie là où je l'avais ouverte. Le papier était opaque. Un léger frisson me parcourut les épaules. Ainsi sa mère pouvait pénétrer dans l'esprit des autres. Ainsi il savait ce que contenait une lettre cachetée... ou avait-il lu le message dans l'esprit d'Anna avant même qu'elle l'eût écrit ? Ainsi il pouvait faire jouer des airs de musique à des harmonicas. Ainsi le petit Francher était... Mes pensées se bousculèrent, hésitèrent et s'arrêtèrent court. Qu'était le petit Francher ?

II

Ce jour-là, après l'école, Anna monta d'un air las les quatre marches de la véranda et s'adossa à la barre d'appui, sans s'asseoir dessus tout à fait.

— « Je suis trop fatiguée pour m'asseoir, » dit-elle. « Je suis remontée comme un ressort et j'aurais besoin de me calmer les nerfs avant qu'il soit longtemps. » Elle prit une longue inspiration. « Quel traitement avez-vous bien pu appliquer à ce Francher ? Il est rentré pour se plonger dans son livre de mathématiques et il a liquidé tous ses devoirs de la semaine, alors qu'il n'avait pas daigné les regarder jusque-là. Et en moins d'une heure par-dessus le marché. N'empêche qu'il me rend folle... » Elle grimaça de nouveau et pressa une main contre sa poitrine. « Maudite soit cette poussière de craie ! Merci mille fois pour votre aide. Je voudrais être assez optimiste pour croire à une transformation durable. » Elle se pencha et respira profondément avec un effort qui lui fit fermer les yeux. « On manque terriblement d'air ici. » Ses mains triturèrent nerveusement son col. « Quoi qu'il en soit, Francher a dit que vous me remplaceriez jusqu'à ce que ma pneumonie soit guérie. » Elle eut un petit rire silencieux. « Il ignore que ce n'est que la poussière de craie et que je ne suis jamais malade. » Elle enfouit son visage dans ses mains et éclata en sanglots. « Je ne suis pas malade, n'est-ce pas ? C'est ce maudit gamin ! »

Elle en était encore à exhaler sa rancœur contre lui quand Mrs. Somansen vint la chercher pour la conduire à sa chambre où le médecin lui examina les poumons en prenant un air grave.

Voilà donc comment la classe maternelle passa du rez-de-chaussée au premier étage pour qu'on pût m'installer en bas, à sa place, celle de

dernière année. Je me retrouvais ainsi avec une classe de grands à diriger et je me disais que Francher n'avait pas eu besoin d'être doué de préconnaissance pour affirmer que je ferais un remplacement. Après tout, j'avais de la sympathie pour Anna, j'étais la seule intérimaire disponible, et de plus, la perspective d'une rentrée d'argent, même peu importante — qu'est-ce qu'une paye d'intérimaire ! — n'était pas pour me déplaire. Je pouvais certes vivre sur mes chèques mensuels, mais il serait agréable d'avoir quelques pièces de monnaie de plus à faire sonner dans ma main.

Quand arriva le milieu de la matinée, j'avais déjà une idée du problème qui causait tant de tracas à Anna. La présence d'un tel poids mort dans la classe freinait toutes nos entreprises. Les récitations s'interrompaient, boitaient et s'arrêtaient en approchant de lui. Toute activité se mettait à tournoyer autour de son inactivité, créant des remous qui détournaient l'attention. Ce n'était pas seulement, de sa part, une non-participation, une disposition purement négative, mais bien une volonté marquée et agressive de ne rien faire. Si j'ajoute à cela la déception que j'éprouvais de ne pouvoir entrer en contact avec lui comme la première fois, la fatigue de tous mes muscles due à la position verticale que je devais garder constamment sans pouvoir m'allonger de temps à autre, l'effort à faire pour reprendre le collier, à froid, avec une classe d'enfants de douze à treize ans, il n'est pas étonnant que, dès le début de l'après-midi, je me sois trouvée pantelante de fatigue.

J'eus donc recours à l'éternel refuge des institutrices harassées et j'ouvris un débat sur le thème : « Qu'aimerais-je faire quand je serai grand ? ». Nous avions enregistré les réponses classiques : infirmière, hôtesse de l'air, pilote, constructeur de ponts, et les habituelles réponses-surprises : danseuse étoile et expert-comptable (d'un garçon qui se trompe encore en additionnant 6 et 9), lorsque la discussion vint se briser contre Francher comme une grosse vague bouillonnante.

Il était assis mollement sur sa chaise, presque couché, la colonne vertébrale en arc de cercle, la tête appuyée au milieu du dossier. La classe poussa un soupir collectif, bien qu'inaudible, en attendant sa réponse.

— « Et toi, Clement ? » insistai-je, en changeant vainement de position sur mon siège pour essayer de détendre mes muscles si douloureux que je devais me retenir pour ne pas crier.

— « Un hors-la-loi, » dit-il d'une voix rauque, sans prendre la peine de se redresser. « Je vais faire une liste et je violerai toutes les lois qui existent — et sans me faire prendre, je vous le promets. »

— « Pourquoi ferais-tu cela ? » demandai-je en cherchant à calmer un pincement d'angoisse au creux de mon estomac. « Un hors-la-loi ne sert à rien dans la société. »

— « Qui vous dit que je veux servir à quelque chose ? » demanda-t-il. « C'est moi qui me servirai de la société... et je saurai le faire. »

— « C'est possible, » dis-je, n'en doutant pas une seconde. « Mais ce n'est pas la façon d'être heureux. »

— « Qui est heureux ? » s'exclama-t-il. « Les méchants sont malheureux parce qu'ils sont méchants. Les bons sont malheureux parce qu'ils ont peur des méchants... »

— « Clement, » dis-je doucement. « Je crois que tu es... »

— « Je crois qu'il est fou, » dit Rigo dont les yeux noirs lançaient des flammes. « Ne faites pas attention à lui, miss Carolle. C'est un maboul. Il n'arrête pas de dire des bêtises. »

Sur le rayon du haut de la bibliothèque, derrière Rigo, je vis le lourd globe terrestre remuer et s'avancer vers le bord. Je le vis quitter la planche et je m'écriai : « Clement ! » Toute la classe sursauta, Francher y compris, et Rigo s'étant écarté juste de ce qu'il fallait, le globe le frôla et se fracassa à ses pieds.

Un enfant poussa un cri, plusieurs ouvrirent la bouche, le souffle coupé, puis un brouhaha de voix éclata. Mes yeux rencontrèrent ceux de Francher qui rougit jusqu'à la racine des cheveux et baissa la tête. mais presque aussitôt, il se redressa fièrement et je lus dans son regard une expression de défi. Il mit son index dans sa bouche, le ressortit humide de salive et fit, dans le vide devant lui, le geste de marquer un point invisible. Sans le quitter des yeux, je secouai lentement la tête, d'un air de regret. Que faire avec un tel enfant ?

⁂

Pourtant, il me fallait faire quelque chose. Je lui dis de rester en classe après l'heure, ce qui ne manqua pas d'intriguer ses camarades. Il alla s'appuyer nonchalamment l'épaule contre la porte, son humeur provocante visible à chaque angle disgracieux formé par son corps et à la façon dont il tenait ses pouces enfoncés dans les poches de devant de sa salopette. Je laissai s'évanouir et mourir les bruits de ma classe s'égaillant au dehors : le dernier tintement bref d'une gamelle de déjeuner, le dernier frottement de pieds, le dernier écho du claquement de la porte donnant sur la rue. Francher changea de position plusieurs fois pour combattre l'engourdissement de ses épaules tandis qu'il attendait.

— « Assieds-toi, » lui dis-je finalement.

— « Non. » La réponse était nette, catégorique. J'étudiai ce visage aux méplats prononcés, à la bouche triste et crispée par l'obstination, aux yeux aveuglés par une volonté farouche de provocation. Je me penchai au-dessus de mon bureau, les mains jointes, me demandant que lui dire. Raisonner avec lui ne conduirait à rien. Un enfant de cet âge a réponse à tout.

— « La violence est en chacun de nous, » dis-je en serrant mes mains encore plus fort, « mais nous ne pouvons pas toujours lui donner libre cours. Pense à l'état d'anarchie où serait alors le monde. » J'adressai

à son visage impassible un sourire contraint. « Si nous cédions à toutes nos impulsions violentes, je t'aurais probablement déjà lancé une encyclopédie par la figure au point où nous en sommes. »

Sous l'effet de ces paroles inattendues, il battit des paupières et, pour la première fois, me regarda droit dans les yeux.

« Mais on peut employer la violence à quelque chose d'utile. C'est alors que nous battons un tapis, que nous cassons du bois, que nous donnons des coups de pied dans des boîtes de conserves vides dans la cour ou... » (ma voix se troubla) « ou que nous courons jusqu'à ce que la fatigue tire comme un aimant nos genoux vers le sol. »

Il y eut un court silence tandis que je retenais ma respiration jusqu'à ce que mon sentiment de révolte contre ces genoux qui ne m'obéissaient plus se fût dissipé.

« Il est des violences plus grandes, assurément, » poursuivis-je. « C'est celles qui conduisent aux agressions et aux meurtres, au vandalisme et à la guerre, mais même celles-là peuvent être déviées de leur objet. Si l'on veut briser des choses, il y a des choses sans valeur qui sont à briser. Mais tu n'as aucun moyen de les connaître pour l'instant. Tu dois contenir ta violence jusqu'à ce que tu aies appris à faire la différence. »

— « Je sais démolir, » dit-il d'une voix sourde.

— « Oui, » dis-je. « Mais démolis pour construire. Tu n'as pas le droit de faire mal aux autres avec ton propre mal. »

— « Aux autres ! » Le mot avait été jeté comme un blasphème.

Je respirai profondément. S'il avait été plus jeune... Une chaude étreinte maternelle, une main passée dans des cheveux ébouriffés, un long regard éclairé finalement d'un sourire, peuvent venir à bout de jambes et de bras raidis dans un caprice, mais que faire avec un être qui n'est pas encore un adulte et plus tout à fait un enfant, un être qui tient, de façon déconcertante, des deux à la fois ? Je me penchai vers lui.

— « Francher, » dis-je doucement. « Si ta mère pouvait pénétrer dans ton esprit en ce moment... »

Il rougit, puis devint pâle. Il ouvrit la bouche et la referma, dans un effort pour avaler la boule montée à sa gorge. Puis il se dressa de toute sa taille devant la porte.

— « Laissez ma mère tranquille, » s'écria-t-il d'une voix tremblante et assourdie. « Laissez-la. Elle est morte. »

J'écoutai le bruit de ses pas et le claquement de la porte d'entrée. Je ne sais pourquoi, mais je sentis soudain que mon cœur descendait derrière lui le chemin de la ville.

⁂

Anna resta absente une semaine. A son retour, je constatai avec surprise qu'il m'était pénible de lui rendre sa classe. Je gardais dans les

narines l'odeur de la poussière de craie et mon plus vif désir était de retrouver une activité. C'est ainsi que je commençai à m'occuper de l'établissement des programmes d'études et de la préparation des soirées dansantes pour les plus grands élèves et que cela m'amena tout naturellement au jour où, debout dans la salle des fêtes municipales, mon comité et moi-même promenâmes autour de nous des regards désespérés.

— « Depuis combien de temps ces décorations sont-elles là ? » demandai-je en levant la tête. Un fouillis de guirlandes de papier pleines de suie et de toiles d'araignées masquait toute la surface du plafond très élevé et la partie supérieure des murs de la vieille salle des fêtes décrépite qui s'appuyait, comme accablée, contre le saloon. Twyla s'arrêta de mâchonner l'extrémité d'une de ses lourdes tresses.

— « Depuis environ quatre ans, » dit-elle. « Les moins vieilles en tout cas. »

— « Eh bien, on ne peut pas donner une fête de veille de Toussaint avec ces horreurs au plafond. »

— « Ça nous manquera, ces vieilles décorations. Comment allons-nous faire pour les enlever ? » demanda Jannison.

Je sentis remuer près de moi. Ce pouvait être Francher qui faisait passer le poids de son corps d'une jambe sur l'autre, ou une simple impression fugitive. Je jetai un coup d'œil en coin, mais je n'aperçus que la ligne anguleuse de sa joue et sa tignasse qui lui descendait jusque sur la nuque.

— « Je crois que je peux avoir une échelle, » dit Rigo en cognant avec bruit l'ongle de son pouce sur ses incisives blanches. « Elle n'ira pas jusqu'en haut, mais elle nous aidera quand même. »

— « On pourrait prendre des râteaux et tirer sur les papiers, » suggéra Twyla.

Nous nous mîmes tous à rire et je ramenai le calme en déclarant :

— « Il faudra peut-être en arriver là. La peste soit de celui qui a imaginé de construire des salles de six mètres de haut. Enfin, c'est demain samedi. Que tout le monde soit ici vers neuf heures et nous nous mettrons au travail. »

— « Je ne peux pas. » Francher venait de jeter l'ancre sans équivoque, bloquant net notre élan enthousiaste.

— « Oh ! » fis-je en assurant ma position sur mes béquilles tandis que ses yeux se fixaient dessus comme si elles l'avaient hypnotisé. « C'est vraiment regrettable. »

— « Comment ça ? » lança Rigo d'un ton belliqueux. « Si les autres peuvent, tu dois pouvoir aussi. Tout le monde doit mettre la main à la pâte. Tout le monde fait le boulot embêtant et ensuite tout le monde s'amuse. Tu n'es pas autrement que les autres. Tu fais partie du comité, pas vrai ? »

Je réprimai l'envie soudaine de couper court à la protestation de Rigo en lui mettant la main sur la bouche. Je me méfiais du calme de

Francher dont les mains ne trahissaient pas la moindre colère, mais il se contenta de regarder Rigo de biais et de dire :

— « On m'a enrôlé de force dans ce comité. Je n'ai rien demandé. Pas plus que pour arranger cette taule aujourd'hui. Moi, j'ai du travail demain. »

— « Du travail ? Où ça ? » fit Rigo d'un ton franchement incrédule.

— « Je vais trier du minerai à l'Absolom. »

Rigo fit claquer de nouveau contre ses dents l'ongle de son pouce, d'un air de moquerie cette fois-ci.

— « Ce boulot de crève-la-faim ? Ils vous payent des haricots. »

— « Ouais. » Et Francher s'éloigna de sa démarche traînante et tourna le coin du bâtiment sans un regard ni un au revoir.

— « Alors, le voilà qui va travailler ! » dit Twyla. Elle crachota pensivement un cheveu qu'elle avait dans la bouche et effila de ses doigts l'extrémité humide de sa tresse. « Le môme Francher qui va faire quelque chose ! Je me demande bien ce qui lui prend. »

— « Tu essayes de comprendre un feignant et un toqué comme lui ? » demanda Jannison. « Ne perds donc pas ton temps. Je parie qu'il dit ce qui lui passe par la tête. »

— « Rentrez chez vous, les enfants, » dis-je. « Nous ne pouvons rien faire ce soir. Je vais fermer la salle. A demain matin. »

En quittant la salle, je claquai le cadenas bon marché accroché à la porte. Puis je m'engageai sans trop d'assurance sur le chemin couvert de cailloux et de larges pierres feuilletées. Et soudain, une de ces pierres se rompit sous la pression d'une de mes béquilles, me faisant perdre l'équilibre. En une fraction de seconde, j'entrevis avec une étonnante clarté que le seul endroit à atteindre de ma béquille maladroite était la courbure lisse d'un petit rocher gisant en surface, et, à ce moment même, je me vis déjà étendue de tout mon long, impuissante et désespérée, dans le chaos de cette ruelle. Et puis, au dernier instant, alors que tout était perdu à mes yeux, le rocher lisse glissa sur le côté et ma béquille se prit fermement dans la cavité humide ainsi découverte. Soulagée, je repris haleine et desserrai légèrement mes mains crispées. Quelle chance !

Alors, subitement, je vis Francher à côté de moi. Il attendait calmement.

— « Oh ! » fis-je, espérant qu'il n'avait pas assisté à mes efforts désordonnés pour ne pas tomber. « Je croyais que tu étais parti. »

— « C'est vrai que je vais travailler, » dit-il d'une voix plus colorée que d'habitude. « Je ne gagnerai pas beaucoup, mais j'économise pour m'acheter un instrument de musique. »

— « Mais c'est parfait cela ! » dis-je, en souriant à son expression pleine d'une franchise dont il n'était pas coutumier. « Quelle sorte d'instrument ? »

— « Je ne sais pas, » dit-il. « Quelque chose qui jouera comme ça... »

Alors, là, sur ce chemin rocailleux éclairé par les rayons déclinants

du soleil filtrant à travers les arbres, j'entendis s'élever de douces notes. Chacune des notes de cette mélodie était comme une fleur blanche s'ouvrant en moi-même dans un ordre ascendant, comme un escalier que je pouvais gravir librement, d'un pas léger...

— « C'est quel instrument ? » La voix de Francher me ramena sur terre.

— « Il n'existe pas d'instrument de ce genre, » dis-je d'un ton mal assuré.

— « Mais je l'ai entendu... »

— « C'est possible, » dis-je. « Mais quelqu'un en jouait-il ? »

— « Mais oui... ou plutôt non, » répondit-il. « Maman me le faisait entendre. Elle me le *pensait*. »

— « D'où venait ta mère ? » demandai-je avec surexcitation.

— « Elle venait de là où elle avait connu la terreur, la panique, la faim — elle avait dû se cacher... » Il me regarda avec une légère moue aux lèvres. « Elle m'a promis que je comprendrais un beau jour, mais le temps a passé et elle n'est plus là. »

— « Oui, » dis-je, en me souvenant que j'avais espéré pouvoir courir de nouveau un jour. « Mais il y a d'autres beaux jours à venir... pour toi. »

— « Oui, » dit-il. « Et le temps ne s'est pas arrêté pour vous non plus. » Et sur ces mots il disparut.

⁂

Le lendemain matin à neuf heures moins cinq, les enfants m'attendaient à la porte de la salle des fêtes, serrés les uns contre les autres pour se défendre contre la fraîcheur de cette matinée d'octobre que le soleil blafard n'avait pas encore eu le temps de chasser. Rigo avait une vieille échelle branlante à laquelle il manquait deux barreaux et dont les montants avaient reçu d'abondantes coulées de peinture poisseuse.

— « Elle m'a l'air terriblement déglinguée, » dis-je.

— « Elle supportera mon poids, » dit Rigo. « Je m'en suis servi hier soir pour cueillir des pommes. Suffit de faire attention. »

— « Eh bien, alors allons-y, » dis-je aimablement en déverrouillant la porte. « Mais pas d'imprudence, car il vaudrait mieux... »

Je me mis à bredouiller et me tus en regardant avec stupéfaction dans la salle. Les enfants s'assemblèrent autour de moi, écarquillant les yeux et momentanément privés de l'usage de la parole. Ma première impression fut que le plafond s'était écroulé.

— « Mince alors ! » s'exclama Jannison. « Qu'est-ce qui est tombé sur cette salle ? »

— « Mais regardez-moi ça ! » s'écria Twyla d'une voix aiguë. « Dites ! regardez ça ! »

Nous pénétrâmes dans la salle, non sans bousculade, et nous regardâmes. Pas une guirlande ne restait au plafond ou aux murs. Tout était par terre en morceaux si menus qu'on eût dit qu'une avalanche de confetti aux couleurs fanées s'était abattue là, couvrant toute la surface du parquet. La quantité de papier suspendue en décorations enchevêtrées avait dû être considérable, car nous avancions, éberlués, en enfonçant dedans presque jusqu'aux chevilles.

— « Tenez... là ! » s'écria Rigo, les yeux fixés sur l'estrade des musiciens. Soigneusement alignés sur le devant de l'estrade, se trouvaient tous les clous enlevés des décorations, chacun posé bien en équilibre, la pointe en l'air.

Twyla fronça les sourcils et se mordit la lèvre.

— « Ça me fait peur, » dit-elle. « Ce n'est pas normal. On dirait que quelqu'un est devenu fou de colère, comme ceux qui déchirent du papier avec l'idée qu'ils sont en train de tuer quelque chose. Et puis tous ces clous, si bien alignés, comme s'ils avaient été posés tout doucement, ça a l'air encore plus fou que pour le papier. »

— « En tout cas, » dis-je, « quelqu'un nous a épargné bien du travail. Rigo, nous n'aurons pas besoin de ton échelle. Allez chercher les balais et nettoyons ce gâchis. »

Quand arriva midi, la salle, débarrassée, nettoyée, brillait presque sous sa peinture misérable. Avant le soir, nous avions accroché les nouvelles décorations en papier frisé, orange et noires, à une hauteur raisonnable, au moyen de punaises, et nous soupirions tous de satisfaction malgré notre fatigue en voyant combien tout avait été transformé par nos mains. Comme nous refermions la porte, Twyla me dit soudain à mi-voix :

— « Et si ça recommençait avant le bal de vendredi ? Tout notre travail... »

— « Non, » dis-je, « cela ne se reproduira pas. »

J'eus beau m'attarder en essayant la sécurité du cadenas plusieurs fois, Twyla m'attendait quand je tournai le dos à la porte pour m'en aller. Elle examinait attentivement l'extrémité de sa natte.

— « C'est lui, n'est-ce pas ? » me dit-elle.

— « Oui, je suppose, » répondis-je.

— « Comment a-t-il fait ? »

— « Tu le connais depuis plus longtemps que moi. Comment a-t-il pu faire ? »

— « Personne ne connaît Francher, » dit-elle. Puis, à voix basse : « Il m'a regardée une fois, vraiment regardée. Il est drôle... mais pas pour vous donner envie de rire, » se hâta-t-elle d'ajouter. « Quand il m'a regardée, eh bien... » Sa main tira sur sa natte et sa tête s'inclina sur le côté tandis qu'elle me jetait un coup d'œil de biais. « ...ça a fait de la musique en moi.

» Vous savez, » dit-elle rapidement alors que ces paroles étranges résonnaient encore à mes oreilles, « vous êtes un peu comme lui. Il me

fait penser et croire à des choses dont je n'aurais jamais idée toute seule. Et vous, vous me faites dire des choses que je ne dirais jamais toute seule... Non, ce n'est pas tout à fait ça. Vous faites si bien que je vous dis des choses que je n'oserais dire à personne d'autre. »

— « Merci, » dis-je. « Merci, Twyla. »

III

J'avais oublié l'atmosphère de charme et d'émotion qui se dégage d'un bal d'adolescents. J'avais oublié la démarche prudente et tendue que donnent les hauts talons à une jeune fille habituée à se promener en sandales. J'avais oublié comment un garçon pouvait prendre un air de maturité avec une veste de sport et une cravate, oublié en un mot à quoi peuvent ressembler des jeunes gens quand ils ont quitté pour un moment la salopette et la chemise à carreaux. Jannison, la chevelure luisante de cosmétique, avait peine à se contenir en se voyant si resplendissant, et il ne broncha pas quand je lui adressai un souriant : « Bonsoir, Mr. Jannison. » Mais dans l'intense satisfaction que lui causait cette salutation cérémonieuse, il oublia de s'observer et s'éloigna en remontant son pantalon au pli irréprochable du même geste qu'il avait pour remettre en place ses vieux blue jeans.

Rigo, avec sa beauté de type latin, était tout bonnement merveilleux, et ses yeux noirs étaient si profondément plongés dans les yeux noirs d'Angie que je comprenais pourquoi nos garçons mexicains se marient d'ordinaire si jeunes. Quant à Angie, avec sa robe sans épaulettes, ses pendentifs, ses yeux rieurs et légèrement provocants, elle ne ressemblait en rien à une élève de dernière année d'école primaire ; on aurait pu la croire sortie d'un délicat tableau classique ; elle était d'une beauté éblouissante. Naturellement, c'était sur sa robe, ses bijoux et son maquillage, « qui n'étaient pas de son âge », que la longue rangée de mères, de tantes et de grands-mères fixait des regards réprobateurs, mais j'aurais été prête à parier que plus d'une eût souhaité voir sa propre enfant aussi ravissante.

Radieuse, les joues en feu, Twyla ne manqua pas une danse jusqu'à la première pause. Avec Jannison, elle m'apporta du punch à ma place, parmi les spectateurs, puis Jannison traversa la salle d'un seul élan, en tenant son gobelet de papier en équilibre précaire, pour retourner admirer Martie qui, à l'école, n'était qu'une fillette, mais qui, ici, avec tous ses falbalas, était pour lui la révélation merveilleuse de la femme. Twyla engloutit son punch et passa sa langue sur ses lèvres.

— « Il n'est pas là, » dit-elle d'une voix enrouée.

— « Je le regrette, » dis-je. « Je voulais qu'il s'amuse avec les autres. Mais il peut encore arriver. »

— « Peut-être. » Elle écrasa son gobelet dans ses doigts et le jeta vivement sous sa chaise, car il menaçait de tacher sa robe.

— « C'est une belle robe, » dis-je. « J'aime beaucoup la façon dont ton jupon rouge se voit sous le bleu quand tu valses. »

— « Merci. » Elle lissa de la main les amples plis de sa jupe. « Je me sens toute drôle avec des manches. Les autres n'en ont pas. S'il n'est pas venu, je suppose que c'est parce qu'il n'a pas de beaux vêtements comme les autres. Il n'a que sa salopette pour tous les jours. »

— « Oh ! que c'est dommage, » dis-je. « Si j'avais su... »

— « Non, » dit-elle. « C'est Mrs. McVey qui doit normalement lui acheter ses vêtements. Elle reçoit de l'argent pour cela. Tout ce qu'elle sait faire, c'est rester assise à parler de tous les sacrifices que lui coûte l'entretien de Francher, mais elle ne s'occupe pas du tout de lui. C'est la faute de cette femme... »

— « Ne l'accablons pas, » dis-je. « Il peut y avoir des circonstances que nous ignorons, et d'ailleurs... » (je fis un signe de tête) « il est là. »

J'aurais presque pu voir son cœur bondir sous le tissu bleu ajusté quand elle tourna la tête pour regarder.

Francher était appuyé au chambranle de la porte, le visage fermé, impassible. Avec une flambée de colère envers Mrs. McVey, je remarquai qu'il portait sa salopette de tous les jours, délavée au point d'en être presque blanche par de trop nombreux lessivages, et une chemise de flanelle dont les carreaux étaient presque effacés sauf le long des coutures.

J'essayai d'accrocher son regard pour lui faire signe d'entrer, mais il observait attentivement l'estrade où les musiciens se préparaient à recommencer à jouer. Je trouvais presque tragique que Francher n'eût, pour assouvir son goût de la musique, que ce petit nombre d'instruments dont jouaient des gens sans talent. Il frémit et recula dans l'ombre dès qu'ils eurent attaqué les premières mesures et je sentis l'anxiété de Twyla quand elle se tourna vers moi.

— « Il ne veut pas entrer, » cria-t-elle presque dans le vacarme cacophonique soulevé par ces massacreurs de partitions.

Je hochai la tête d'un air triste.

— « Je crois que non, » dis-je, avant d'être entraînée dans une conversation à demi audible et complètement incompréhensible avec Mrs. Frisney. Ce n'est que lorsque l'orchestre passa à la danse suivante et que le père Griggs entraîna Mrs. Frisney sur la piste que je pus me tourner de nouveau vers Twyla. Elle avait disparu. Je jetai un regard circulaire dans la salle. Nulle part je n'aperçus le tourbillonnement du bleu contrastant avec le blond doré de sa lourde queue de cheval.

Je n'avais aucune raison de m'inquiéter. Il y avait quantité d'endroits où elle aurait pu aller tout à fait normalement, mais j'éprouvais un obsédant besoin d'air frais et, me traînant entre les danseurs en pleine action, je sortis dans la nuit dont la fraîcheur inattendue me saisit. Je

me pelotonnai dans ma veste, regrettant de ne pas l'avoir enfilée, mais seulement jetée sur mes épaules. Le temps de purger mes poumons de l'air vicié que j'avais respiré dans la salle et de les emplir de la fraîcheur de la nuit, j'étais déjà à mi-chemin du sentier bordant la tranchée du chemin de fer. Il ne passait plus de trains sur la voie unique depuis le début du siècle, et juste de l'autre côté se trouvait un bouquet de saules et de peupliers et quelques pins aux bras noueux. Comme je m'avançais dans l'ombre des arbres, j'aperçus le flottement d'une jupe et j'étais sur le point d'appeler Twyla quand, en contournant le buisson en face de moi, je vis ce qui captivait son attention.

Francher était en train de danser — de danser tout seul dans la nuit calme. Non, pas seul, parce qu'une colonne de feuilles jaunes s'était élevée du sol autour de lui et dansait avec lui au son d'une mélodie si bien adaptée à leurs mouvements que je doutai sur le moment qu'il y eût de la musique. Fascinée, je contemplai le spectacle de Francher et des feuilles d'automne oscillant et flottant, tourbillonnant et virevoltant, montant d'un seul élan jusqu'au sommet des arbres, pour redescendre ensuite mollement portés par l'air. Mais, je ne sais pourquoi, je ne pouvais voir l'enfant comme une entité séparée. Les feuilles et lui paraissaient si intimement liés l'un à l'autre que la vision soudaine et nette d'une main ou d'une tête tournoyant me faisait tressaillir. L'enfant n'était qu'une feuille plus grande, emportée avec les autres dans le vent frais de l'automne.

Sur une dernière et légère cascade de notes musicales, Francher reprit doucement contact avec le sol.

Il resta un moment immobile, la tête baissée, froissant entre ses doigts une feuille sèche et craquante, puis il se retourna brusquement comme pour défier le tourbillon bruissant. Twyla sortit d'entre les arbres. Un moment, ils se regardèrent sans échanger un mot. Puis la voix de Twyla se fit entendre, si basse que je pouvais à peine la percevoir.

— « Je voudrais danser avec toi. »

— « Comme je suis là ? » demanda-t-il en désignant ses vêtements.

— « Naturellement, » fit-elle. « Ça n'a pas d'importance. »

— « Devant tout le monde ? »

— « Si tu acceptais, » dit-elle. « Moi, ça m'est égal. »

— « Pas là-bas, » objecta-t-il. « Il n'y a pas assez de place et le parquet est trop dur. »

— « Alors ici, » proposa-t-elle en lui tendant les mains.

— « La musique... » Mais ses mains tenaient déjà celles de Twyla.

— « Ta musique, » dit-elle.

Et la musique commença, sur un rythme de valse joyeuse. Légers comme les feuilles qui s'agitaient à leurs pieds, les deux enfants tournaient et tournaient dans la clairière.

J'ai encore cette image devant les yeux, mais quand j'y songe maintenant, les adjectifs me manquent parce qu'il n'en est pas d'applicables

à un tel enchantement. La musique se fit plus vive, s'enfla en une ample et merveilleuse harmonie. C'était la musique retrouvée, son héritage maternel.

Twyla était tellement captivée par la magnificence de ce moment que je suis sûre qu'elle ne remarqua même pas quand leurs pieds cessèrent de fouler le tapis bruissant de feuilles mortes. Elle ne comprit sûrement pas quand ils effleurèrent de leurs pieds le sommet des arbres, et quand le long ralenti de la musique les ramena au sol en décrivant des cercles. Son jupon écarlate se prit à une branche au passage et y laissa flotter un long lambeau d'étoffe brillante, mais elle ne s'en aperçut même pas.

Avant que mon cœur eût été complètement anéanti devant un tel miracle, la musique s'évanouit lentement et laissa les deux enfants debout immobiles sur l'herbe pelée de la clairière. Quand elle eut repris son souffle, Twyla porta avec douceur et admiration une main à la joue de Francher. L'enfant tourna lentement la tête et pressa ses lèvres contre la paume de la main de la fillette. Puis ils pivotèrent sur les talons et se séparèrent sans échanger une parole.

Twyla passa si près de moi que sa jupe frôla la mienne. Je la laissai traverser la voie de chemin de fer pour regagner la salle de danse, puis je fis de même. J'arrivai juste à temps pour saisir le murmure de réprobation qui faisait apparemment le tour de l'assistance pour la seconde fois : « ...seule dehors avec le Francher ! » et la constatation scandalisée exprimée avec une joie maligne : « ...et son jupon est déchiré... »

Cela me fit l'effet d'un jet de boue sur une robe de printemps.

IV

Anna me lança un bref « Bonjour ! » et se laissa choir dans mon unique fauteuil.

— « Seigneur, délivrez-moi des cancans de cette ville de province ! » gémit-elle.

— « Qu'y a-t-il encore ? » demandai-je.

— « Vous n'êtes donc pas au courant du dernier scandale ? » Elle ouvrit de grands yeux et prit un ton de conspiratrice. « Ils étaient dans l'obscurité, tout seuls, à faire Dieu seul sait quoi. Imaginez un peu ! Avec Francher !

» Non, vraiment ! » Sa voix redevint normale. « On croirait que Francher a la lèpre ou je ne sais quoi. Que d'histoires pour quelques bécots échangés dans l'ombre ! Je parierais n'importe quoi que la majorité des autres gosses font les offusqués pour soulager leur conscience après en avoir fait tout autant. Mais parce qu'il s'agit de Francher... »

— « Ils n'étaient pas seuls, » dis-je d'un ton détaché tout en refrénant mon indignation. « Je me trouvais là. »

— « Vraiment ? » fit Anna en levant les sourcils de surprise. « Bien, bien. Alors cela change tout. Que s'est-il passé ? Non pas... » se hâta-t-elle d'ajouter, « que j'ajoute foi à ces racontars au sujet de Twyla, mais qu'ont-ils fait ? »

— « Ils ont dansé, » dis-je. « Francher avait honte de ses vêtements et il ne voulait pas entrer au bal. Alors ils ont dansé dans la clairière. »

— « Sans musique ? »

— « Francher fredonnait. »

Il y eut un court silence.

— « Eh bien, » dit Anna. « C'est intéressant. Et ils n'ont vraiment fait que danser ? »

— « Oui. » Je m'adressai mentalement des excuses pour ramener à un acte si prosaïque l'enchantement dont j'avais été témoin. « Et Twyla s'est pris son jupon à une branche et il s'est trouvé déchiré avant qu'elle ait eu le temps de s'en apercevoir. »

— « Hmmm. » Anna prit un ton sérieux. « Vous devriez aller écouter ce qu'on raconte au Club de Couture. »

— « Pourquoi donc ? » fis-je interloquée.

— « On y sert comme plat de résistance de fameuses portions de la réputation de Twyla, et Mrs. McVey offre le dessert : la dépravation insondable des enfants. »

Ce soir-là, je rentrai chez Somansen beaucoup plus avertie que lorsque j'en étais partie. Anna me débarrassa de mes affaires à la porte.

— « Alors, avez-vous mis les choses au point ? »

— « Oui, » dis-je. « Mais ils ne voulaient pas me croire. Cela n'avait pas assez de piquant. Et naturellement, Mrs. McVey n'a pas goûté d'être critiquée à propos des vêtements de Francher. Son allusion timide au prix exorbitant des vêtements n'a pas cependant fait grande impression sur Mrs. Holmes, avec ses six enfants. Je crois que je me suis fait une ennemie pour la vie. Elle a eu l'occasion de bien s'examiner à travers mes yeux et elle n'en a tiré aucun plaisir, mais je parie que Francher ne se présentera plus à une soirée dansante en salopette à l'avenir. »

— « Dieu veuille qu'il ne fasse jamais rien de pire, » psalmodia pieusement Anna.

⁂

C'est ce que j'espérai fermement pendant un certain temps, mais la foudre ne s'en abattit pas moins sur Willow Creek, sous la forme d'un éclair bien dirigé, méthodiquement calculé, expression d'une froide colère. Je retins ma respiration tandis que les rapports se succédaient rapidement. Le vieux hangar de Turbows explosa sans un bruit dans la soirée du mardi, sur le coup de neuf heures, et se répandit comme du bois d'allumage sur tous les bâtiments autour de sa cour. Bien sûr, il

y avait des années que Turbows parlait de démolir la vieille construction branlante mais... je commençai à me demander comment on devait s'y prendre pour faire libérer sous caution un jeune délinquant.

Le même soir, à onze heures, ce fut le tour de la dernière poutre saine du vieux pont de chemin de fer en dessous de la maison de Thurmans de frémir et de se réduire en sciure avec un grand bruit. Privés de leur support, les rails tremblèrent un moment, puis se recourbèrent *en l'air* et s'entortillèrent en deux ridicules rosaces. Le pont disparu, cela équivalait pour Thurmans à une heure de marche au pas accéléré pour descendre en ville au lieu d'un quart d'heure de petite promenade. C'était aussi la sécurité pour les gamins trop jeunes pour comprendre que les piles en bois pourri n'étaient pas l'endroit approprié pour jouer aux explorateurs de la jungle.

Dans l'après-midi du mercredi, à cinq heures, toute l'eau du bassin de Holmes s'éleva comme un geyser et retomba en réduisant en bouillie les quelques poissons-chats qui y restaient encore, avant d'aller se déverser dans la rivière proche. D'un seul coup, le vieux nid à moustiques se trouvait ainsi définitivement mis à sec. Exactement ce que ne cessaient de demander les voisins à Holmes depuis des années, mais...

Que cette réflexion me fût venue à l'esprit me frappa de stupeur et je fouillai dans ma mémoire avec une appréhension que je m'efforçais de modérer. Je me serais presque sentie soulagée maintenant si j'avais pu tirer un trait sur les deux derniers noms de la liste de gens que j'avais en tête.

Mais dans la nuit du jeudi, il y eut un craquement et un grondement et je me ramassai sur moi-même dans mon lit en marmonnant je ne sais quoi. Et le vendredi matin, au petit déjeuner, j'écoutai les récits que faisaient les pensionnaires, d'un ton surexcité, les yeux agrandis par la peur.

— « De quoi parlez-vous ? » demandai-je, bravant la batterie d'yeux qui me clouait comme un papillon nocturne pris sous des projecteurs.

Un mouvement se fit autour de la table. Tout le monde brûlait de parler, mais il y a toujours une sorte de protocole à respecter, même dans une pension de famille.

Le vieux Charlie se racla la gorge, prit une bonne gorgée de café, et la fit gargouiller pensivement dans sa bouche avant de l'avaler.

— « La Roche qui Remue, » dit-il en s'étranglant et en vaporisant de postillons ses voisins immédiats. « Elle a perdu tout à coup l'équilibre la nuit dernière. Elle a dégringolé en bondissant comme une foutue balle de ping-pong, et puis elle a sauté par-dessus une demi-douzaine de clôtures et alors, vlan ! elle a atterri sur deux cochons à Scudders avant de bousiller un bout du mur en pierres à Lelands, et maintenant elle est au beau milieu de leur champ d'alfa, aussi grosse qu'une maison. Il va avoir un boulot de tous les diables pour faucher son champ maintenant. » Il ingurgita bruyamment une autre longue gorgée de café.

— « Il arrive des choses étranges par ici, » dit Blue Nor en levant et abaissant ses épais sourcils d'un air sinistre. « Jamais entendu parler d'une roche en équilibre qui dégringole sans qu'on y touche. Et toutes ces drôles de choses. Le Diable en personne est sur nos terres, pour sûr ! »

Je m'en allai alors que s'enflammait la discussion entre les tenants de la théorie du diable et ceux de la théorie des essais de bombe atomique comme cause principale. Maintenant, je pouvais tirer un autre trait sur la liste. Mais quant au dernier nom ? Qu'allait-il encore arriver ?

Cet après-midi, Francher apparut soudain sur la marche du bas, à la pension, les yeux fixés sur mes béquilles. Nous nous assîmes et gardâmes le silence un moment pour la bonne raison sans doute que je ne trouvais rien de rationnel à lui dire. Finalement, je décidai d'être irrationnelle.

— « Et Mrs. McVey ? » questionnai-je.

— « Elle me donne à manger, » dit-il avec un haussement d'épaules.

— « Que t'avaient fait les cochons de Scudders ? »

Ses joues s'empourprèrent par places.

— « J'ai fait l'idiot, » dit-il. « Je voulais abattre la clôture et j'ai lâché la roche trop vite. »

— « J'ai dit la vérité lundi à toutes ces dames, » dis-je. « Elles savent qu'elles ont eu tort au sujet de Twyla et de toi. Tu n'avais pas besoin... »

— « Pas besoin ! » Ses yeux étincelaient et je détournai les miens en clignant des paupières sous le choc de son regard direct et indigné. « Elles ont une sacrée chance que je ne les aie pas toutes écrasées comme des punaises. »

— « Je sais, » dis-je vivement. « Je sais ce que tu ressens, mais je ne peux pas te féliciter de t'être retenu, parce que si tu en as fait peu par comparaison avec ce que tu aurais pu faire, c'est encore plus que tu n'en avais le droit. Surtout pour ce qui est des cochons et du mur. »

— « Je ne voulais pas faire de mal aux cochons, » murmura-t-il en tripotant un emplacement rapiécé sur son genou de pantalon. « Le vieux Scudders est un brave type. »

— « Oui. Alors comment vas-tu réparer cela ? »

— « Je ne sais pas, » dit-il. « Je pourrais chiper des choses à quelqu'un d'autre pour les lui donner, mais ça n'arrangerait sans doute rien. »

— « Non, sûrement pas. Tu devrais en acheter... As-tu de l'argent ? »

— « Pas pour des cochons ! » explosa-t-il. « Ce que j'ai, je le garde pour un instrument de musique et pas un sou ne servira à acheter des cochons ! »

— « C'est bon, c'est bon, » dis-je. « Trouve autre chose. »

Il baissa de nouveau la tête tout en palpant la pièce de son pantalon. J'observais la courbe de sa joue éclairée par les derniers rayons du soleil en pensant que nous tenions là une étrange conversation.

— « Francher, » dis-je en me penchant brusquement vers lui. « T'es-tu jamais demandé pourquoi tu peux faire ce que tu fais ? »

Il posa sur mon visage un regard aigu.

— « Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi vous *ne pouvez pas* faire ce que vous voudriez faire ? »

Je rougis et changeai mes béquilles de place.

— « Je *sais* pourquoi, » répondis-je.

— « Non, » dit-il. « Vous savez seulement quand ont commencé vos « Je ne peux pas ». Vous ne connaissez pas le vrai pourquoi. Même vos docteurs ne le connaissent pas exactement. Moi je ne connais pas le pourquoi de mes « Je peux ». Je ne sais même pas quand ils ont commencé. Je sais seulement que je sens quelquefois en moi une vague de quelque chose qui crie pour percer le mur de tous les « Je ne peux pas » qui m'entourent et alors *je me souviens* que je peux. »

Il fit claquer ses doigts et mes béquilles remuèrent. Elles se soulevèrent, descendirent doucement les marches en les faisant résonner sourdement, puis remontèrent s'appuyer au mur à leur place habituelle.

« Des béquilles *ne peuvent pas* marcher, » dit Francher. « Mais vous... Il a fallu que quelque chose en plus de votre corps soit cassé dans cet accident. »

— « Tout a été cassé, » dis-je amèrement, la poitrine oppressée par le souvenir horrible et glacé de cette nuit et de tout ce qui avait suivi. « Tout a pris fin... tout. »

— « Il n'y a pas de fins, » dit Francher. « Rien que de nouveaux départs. Quand allez-vous repartir ? »

Sur ces mots, il s'éloigna de sa démarche nonchalante, les mains dans les poches, la tête baissée, poussant du pied un caillou sur le chemin. Je le suivis d'un œil sombre, en m'efforçant d'entretenir la colère qu'il avait fait flamber en moi.

⁂

Il fallait bien reconstruire le mur de Leland et ce fut Francher qui obtint de faire ce travail. Il y mit tout son cœur, soulevant les lourdes pierres et se crevassant les mains au contact du mortier à l'effet déshydratant. Sans être aussi droite qu'avant, la clôture était néanmoins réparée et j'allais jusqu'à espérer un effet bienfaisant de cet acte d'expiation. L'argent qu'il reçut en paiement n'atténuait pas la valeur du geste, surtout si l'on songe que la somme était mince et qu'elle fut tout entière employée à la réparation de l'autre dommage causé.

L'apparition dans le champ de Scudders de deux cochons venus on ne savait d'où fit sensation, mais tant d'événements étranges sollicitaient l'attention que l'on ne cria pas au miracle. Scudders fit des recherches, mais comme elles restèrent vaines, il garda les cochons. Quant à moi, je ne fis pas de recherches et cessai pour un temps de me tourmenter à cause de Francher.

V

C'est à peu près à cette époque qu'un certain Dr. Curtis vint pour peu de temps dans notre ville. Dire qu'il vint dans notre ville est un euphémisme. Sa voiture tomba en panne alors qu'il faisait route vers les montagnes et il dut accepter notre hospitalité en attendant que Bill Thurman ait pu se procurer les pièces nécessaires. Il occupa chez Somansen une chambre en face de la mienne.

Le Dr. Curtis était un homme d'un naturel accueillant, dont la présence avait quelque chose de délassant, et il me semblait bon de pouvoir parler avec quelqu'un qui ne me faisait pas de réponses stéréotypées. Non pas que les gens de Willow Creek fussent ignorants, mais ils n'aimaient pas en général discuter de ce qui sortait de leurs petites préoccupations terre à terre. Je crois aussi que, outre le besoin de conversation, je me sentais attirée vers le Dr. Curtis parce qu'il ne regardait pas ostensiblement mes béquilles et ne feignait pas non plus de les ignorer. Tout cela était agréable si j'excepte le petit pincement que j'éprouvais en me disant : « Voici quelqu'un qui ne t'a jamais vue sans tes béquilles. »

Ce soir-là, après le dîner, nous étions tous assis autour du gros poêle à mazout dans le salon et notre conversation s'inscrivait sur le fond sonore monotone du poste de radio jouant en sourdine. Naturellement, les derniers événements sensationnels survenus dans la région ne tardèrent pas à être sur le tapis. Le Dr. Curtis se montra très intéressé, notamment par les rails qui s'étaient tortillés en rosaces. D'un médecin et d'un étranger au pays, le groupe n'attendait pas moins qu'une explication de ces phénomènes ou tout au moins une conjecture raisonnée qui l'eût rassuré.

— « Ce que j'en pense ? » dit-il en se penchant en avant dans le vieux fauteuil à bascule et en appuyant ses coudes sur ses genoux. « Je pense qu'il arrive quantité de choses qui ne peuvent être expliquées par notre raisonnement normal et qu'une fois que nous sommes habitués à certaines formes de raisonnement, nous trouvons très inconfortable d'en adopter d'autres. C'est pourquoi il est peut-être préférable de ne pas chercher d'explication. »

— « Hmmm. » Le vieux Charlie vida dans le creux de sa main les cendres de sa pipe et chercha des yeux la corbeille à papiers. « Façon élégante de dire qu'on ne sait rien non plus. Je crois que je me souviendrai de la formule. Elle peut être utile à l'occasion. Allez, bonsoir tout le monde. » Il jeta un coup d'œil circulaire, déposa ses cendres dans le pot de géraniums et sortit en suçotant sa pipe vide.

Son départ fut pour les autres le signal de gagner sagement leur lit, Il n'était que dix heures et je ne me sentais pas en humeur d'imiter leur sagesse, sur ce point tout au moins.

— « Ainsi, docteur, il y a décidément place dans cette vie pour des

choses inexplicables, » dis-je en imprimant des plis dans ma robe avec mes doigts et en les défaisant ensuite.

— « Le monde serait bien terne et bien triste s'il n'y en avait pas, » dit le docteur. « Jadis, j'avais coutume de tenir pour impossible tout ce que je ne pouvais expliquer, mais un jour je me suis guéri pour de bon de cette habitude. » Il sourit à ce souvenir. « Parfois, je souhaiterais n'en avoir rien fait. Comme je l'ai dit, cela peut être terriblement inconfortable. »

— « Oui, » dis-je nerveusement. « Comme d'entendre une musique impossible et de glisser le long de rayons de lune... » Je sentis mon cœur sombrer en voyant la soudaine expression figée de ses traits. Oh ! bon sang ! j'avais encore fait une bourde. Il était capable de parler avec facilité de choses inexplicables, mais il n'y croyait pas réellement. « Et des béquilles qui marchent toutes seules, » repris-je inconsidérément, « et des feuilles d'automne qui dansent dans la clairière à l'abri du vent... » Je saisis mes béquilles et me dirigeai comme une folle vers la porte. « Et peut-être qu'un jour, si je suis sage et que je me mette à douter avec assez de force, je marcherai de nouveau... »

— « *Douter* avec assez de force ? » fit-il en écho. « N'est-ce pas plutôt *croire* avec assez de force que vous voulez dire ? »

— « Ne forcez pas votre raisonnement, » dis-je. « C'est bien *douter.* »

⁂

Bien entendu, le lendemain matin, au petit déjeuner, je me sentis ridicule, mais le Dr. Curtis ne fit pas allusion à notre conversation de la veille et je m'en abstins moi aussi. Il parlait de louer une jeep pour son expédition de chasse et de laisser sa voiture à réparer.

— « Faites croire à Bill que vous serez de retour une semaine avant la date où vous comptez rentrer réellement, » dit le vieux Charlie. « Comme ça, votre voiture sera prête. »

Francher se trouvait dans le rassemblement qui s'était formé pour regarder Bill transborder l'équipement du Dr. Curtis de sa voiture à la jeep. Comme d'habitude, il se tenait un peu à l'écart, mollement adossé à un arbre. Le Dr. Curtis sortit enfin, son fusil de chasse sous un bras, sa lourde veste de chasse sous l'autre. Appuyées à la clôture, nous regardions ces préparatifs, Anna et moi.

Je vis Francher se redresser lentement et enlever les mains de ses poches tout en observant le Dr. Curtis. Il allongea la main, mais son geste ne s'acheva pas. Le Dr. Curtis se glissa au volant de la jeep et toucha du doigt les commandes du tableau de bord. « Où est le bouton de la radio ? » demanda-t-il à Bill.

— « La radio ? Dans cette jeep ? » fit Bill en riant.

— « Mais la musique... » Le Dr. Curtis s'interrompit et manœuvra

aussitôt le démarreur. « Il faudra que je la fasse moi-même, je crois bien, » dit-il avec bonne humeur.

Le moteur de la jeep se mit à gronder et le petit groupe se dispersa quand le Dr. Curtis fit décrire au véhicule un cercle en marche arrière dans la cour. Comme il s'arrêtait pour changer de vitesse, il me jeta un coup d'œil de côté et nos regards se croisèrent. Ce fut un échange des plus brefs, une transmission et une réception inconscientes de questions et de réponses qui le firent exploser en une sorte de ravissement, le tout dans le temps qu'il mit à passer de marche arrière en marche avant.

Nous regardâmes le tourbillon de poussière soulevé par la jeep qui rejoignait la grande route en vrombissant.

— « Et voilà, » dit Anna. « Taïaut ! Taïaut ! »

— « Qui est-ce ? » demanda Francher, les mains crispées sur le dessus de la clôture, l'air vaguement dérouté.

— « Je ne sais pas, » dis-je. « On l'appelle le Dr. Curtis. »

— « Il a déjà entendu la musique. »

— « *Cette* musique-là ? »

— « Oui, » dit-il, presque dans un sanglot. « Oui ! »

— « Il reviendra, » dis-je. « Il faut qu'il revienne chercher sa voiture. »

— « Eh bien, » soupira Anna. « Vous employez des mots connus, mais le sens en est incompréhensible. Qui veut du café ? »

⁂

Dans l'après-midi, Francher me rejoignit, sans dire une parole, alors que je montais péniblement la pente au-dessus de la pension de famille pour élargir mon horizon et neutraliser ainsi l'effet d'emprisonnement de la journée. J'aurais préféré marcher seule, parce que j'avais besoin de silence et parce qu'on aurait dit qu'il ne pouvait détacher ses yeux — accusateurs ? — de mes béquilles. Mais il ne se montra pas importun comme beaucoup l'auraient fait à sa place, aussi acceptai-je sa présence d'assez bonne grâce.

Je m'appuyai, essoufflée, contre un rocher de granit gris et laissai le vent chargé de la fraîcheur des neiges lointaines gonfler mes cheveux tandis que je reprenais haleine. Puis je rentrai la tête dans mon manteau pour me réchauffer les oreilles. Francher avait ramassé une poignée de cailloux qu'il lançait contre les boîtes en fer blanc rouillées éparpillées sur la pente. Quand un caillou eut décrit un angle droit pour aller toucher une boîte, il parla enfin.

— « S'il connaît le nom de l'instrument, alors... » Il s'interrompit.

— « Quel est ce nom ? » demandai-je en me frottant le nez que mon col de manteau chatouillait.

— « Ce n'est pas vraiment un mot, » dit-il. « C'est seulement deux sons qu'il produit. »

— « Eh bien, alors, invente-moi un mot, » dis-je. « *Instrument de musique* est trop peu harmonieux et trop incommode. »

L'enfant écouta, inclinant la tête et remuant les lèvres.

— « Je pense que vous pourriez l'appeler un *rappoor,* » dit-il, avec une curieuse façon de prononcer le a. « Mais ce n'est pas cela. »

— « Un *rappoor,* » dis-je. « Bien entendu, tu sais que nous n'avons pas d'instrument de ce genre. » Comment avais-je pu me laisser entraîner encore dans une de ces conversations avec Francher ? Je devais y prendre goût. « C'est quelque chose que ta mère a dû rêver pour toi, rien d'autre. »

— « Et pour ce docteur aussi ? » demanda-t-il.

— « Euh... » Dans ma tête, les rouages se mirent à tourner à vide. « Qu'en penses-tu ? »

— « Je suis presque sûr qu'il y en a d'autres comme ma mère. »

— « Le Dr. Curtis ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il en frottant machinalement la main sur le rocher. « Non. Je l'ai senti éloigné, étranger à moi. Il est comme vous. Il... il connaît simplement quelqu'un qui sait, mais lui ne sait pas. »

— « Merci, » dis-je. « Je suis heureuse de cette ressemblance. Alors c'est bien simple, quand il rentrera, demande-lui qui il connaît. »

— « Oui... » L'enfant prit une profonde inspiration et répéta avec ferveur : « Oui ! »

Nous redescendîmes la pente sans nous presser, tout en parlant d'argent et de musique. Francher avait économisé assez pour s'acheter un bon instrument, mais quelle sorte d'instrument ? Il était plongé dans les sons, les timbres, les gammes et les clés et la possibilité de découvrir un jour quelque chose qui eût les sonorités d'un *rappoor.*

Nous fîmes halte au bas de la descente. Je me sentis poussée à parler.

— « Francher, » dis-je, « pourquoi me parles-tu ? » J'aurais voulu reprendre mes mots avant d'avoir fini de les prononcer. Les mots ont une façon sinistre de briser les situations délicates et de faire craquer les liens ténus.

Il lança encore deux pierres contre le talus, fit demi-tour, les mains dans ses poches, et me planta là. Les mots qu'il prononça en s'éloignant se gravèrent dans mon esprit :

— « Vous ne me détestez pas... pas encore. »

⁂

J'étais ébranlée. J'avais dû m'imaginer que tout le monde apprenait à connaître Francher comme moi, mais ses paroles me firent comprendre mon erreur. Après cela, je me mêlai à toutes les conversations où il était question de lui et je dressai l'oreille chaque fois que j'entendais mentionner son nom. Je fus surprise de constater que pour tous, ou presque, il était toujours un jeune délinquant, un fainéant, un de ces propres à rien

dont est faite la lie du peuple, un criminel en puissance et une charge pour tous. Par quelques déductions tortueuses, il avait été entendu que c'était lui le responsable des étranges événements survenus dans la ville. Je demandai à un certain nombre de gens comment ce gosse avait pu s'y prendre et la seule réponse que j'obtins fut : « Le Francher est capable de tout. »

Anna elle-même continuait à le considérer comme un fardeau dans sa classe, bien qu'il eût fini par travailler de manière à satisfaire aux exigences normales du programme scolaire.

Et voilà que j'avais pensé — Dieu sait pourquoi ! — qu'il s'intégrait dans la société, alors que, visiblement, il faisait tout pour vivre en sauvage. Je me remémorai tout ce qui s'était passé depuis que je l'avais vu pour la première fois et je ne trouvai pratiquement rien qui, aux yeux de notre communauté, pût être inscrit à son crédit.

« Malgré tout, » me dis-je, « j'ai quand même une rude chance qu'il n'ait pas eu maille à partir avec la police ! » Et je sentis mon estomac se nouer et se glacer à la pensée de ce qui pourrait arriver si Francher franchissait soudain le pas qui le séparait d'entreprises véritablement criminelles. L'adolescent éprouve un plaisir insidieux à braver l'autorité et je ne voulais pas de telles inclinations pour un enfant dont je me sentais responsable.

Les quelques jours qui suivirent le départ du Dr. Curtis furent typiquement propices à la chasse. Minutes de soleil et de couleurs automnales resplendissantes, heures de nuages et de pluie, tournant presque à la neige, et de vents âpres et furieux. De fortes chutes de neige furent signalées sur Mingus Mountain, et la localité de Dogietown fut bloquée pour l'hiver un peu plus tôt que d'habitude. Nous regardâmes nos premiers flocons descendre paresseusement et se plaquer en larmes contre les maisons serrées les unes contre les autres. On eût dit que toute activité et toute animation allaient être étouffées à Willow Springs sous le triste manteau gris de l'hiver.

Et alors l'imprévu, qui parfois éclabousse notre grisaille de brillantes taches écarlates, se produisit. L'école du Half Circle Star, une des plus élégantes de la région, invita tous nos élèves à un concert. Elle avait fait venir un orchestre qui jouait aussi bien du classique que de la musique de danse et elle avait projeté un week-end de gala avec un concert le vendredi soir et un bal pour les adolescents le samedi soir.

La question de savoir comment s'habiller pour deux cérémonies si différentes donna lieu à des discussions animées et à de petites chamailleries. Les garçons se sentirent soulagés quand ils eurent découvert que leur unique complet du dimanche pouvait convenir pour les deux fois. Les filles discutèrent avec ardeur et se mirent en campagne pour s'emprunter des robes les unes aux autres quand leurs parents se furent formellement refusés à se montrer généreux même pour une occasion si exceptionnelle.

J'étais heureuse pour Francher. Maintenant il allait avoir une chance d'entendre de la vraie musique, sans comparaison possible avec ce que nous dispensaient nos stations émettrices sur des ondes encombrées de parasites. Peut-être entendrait-il maintenant un faible écho de son *rappoor*, et vêtu comme il convenait, qui plus est, car Mrs. McVey avait fini par céder et lui avait acheté un costume neuf, assez élégant même, par rapport à ce qui se portait dans notre région. J'étais aussi impatiente que Twyla de voir quelle allure aurait Francher sur son trente et un.

Ce fut donc avec une douloureuse surprise que j'aperçus l'enfant au concert, adossé, les pouces aux poches, contre la porte de la salle où s'assemblait la foule. Son visage était sombre et renfermé et sa salopette délavée et rapiécée faisait une tache pâle dans la pénombre de la salle.

— « Regardez ! » murmura Twyla. « Il est en salopette ! »

— « Comment cela se fait-il ? » fis-je dans un souffle. « Où est son costume neuf ? »

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « Et cette salopette n'est même pas propre ! » Elle se fit toute petite sur son siège, avec l'impression que les yeux du monde entier la brûlaient à travers Francher.

Le concert fut splendide. Même les plus fanatiques du rock-and-roll parmi nos jeunes se laissèrent prendre irrésistiblement par la musique. Moi-même, je m'égarai de longs et charmants moments dans les avenues ensoleillées de la mélodie, loin des ruelles grises de la familiarité. Mais je sentais aussi la brûlure des larmes au fond de mes yeux. La musique demande à ce qu'on réponde à son rythme, et mes pieds inertes se refusaient à battre une seule mesure. Je laissai les cuivres et les instruments à percussion briser ma rébellion en petits morceaux de nouveau supportables et je me joignis avec allégresse aux applaudissements enthousiastes.

— « Il est parti, » souffla la voix de Twyla à mon oreille.

— « Oui, » dis-je, « mais nous allons probablement le voir à l'autobus. »

Nous ne le vîmes pas. Il n'était pas à l'arrêt de l'autobus. Il n'était pas venu par ce moyen. Personne ne savait comment il était arrivé au ranch ni où il était parti.

Anna nous fit monter dans sa voiture, Twyla et moi, et nous prîmes le chemin de Willow Creek, mon cœur battant d'appréhension, mes pensées tourbillonnant dans ma tête. Quand nous arrivâmes à destination, une voiture était arrêtée devant chez Somansen.

— « La McVey ! » me lança Anna à l'oreille. « Ah ! Ah ! J'ai dans l'idée que ça va chauffer. »

Je n'eus même pas le temps d'enlever mon manteau dans la chaleur étouffante du salon avant d'être témoin de la violence monumentale du courroux de Mrs. McVey.

— « L'avoir habillé ! » s'écria-t-elle, en se penchant dans son fau-

teuil, le menton projeté en avant. « L'avoir habillé pour qu'il se sente comme les autres ! » Ses mains se détendirent et j'esquivai instinctivement en clignant des yeux tandis qu'une masse d'étoffe déchirée venait atterrir à mes pieds. « Sa chemise neuve ! » hurla-t-elle presque. Une autre pluie de lambeaux d'étoffe, sombres cette fois-ci. « Son costume neuf ! Pas un seul morceau grand comme la main ! » Il y eut un bruit d'objets heurtant le sol comme une chute de grêle étouffée. « Ses chaussures ! » Sa voix monta d'un ton et elle répéta, hors d'elle : « Ses *chaussures !* » La crainte le disputait maintenant à la fureur. « Regardez ces bouts de cuir, grands comme des timbres-poste... des *chaussures !* » Sa voix se brisa. « Vous en connaissez d'autres qui puissent déchiqueter *des chaussures !* »

Elle se laissa retomber au fond de son siège, épuisée et respirant avec peine, et chercha dans sa poche un mouchoir de papier chiffonné pour essuyer la salive qui lui humectait le menton. Je m'installai dans un fauteuil après qu'Anna m'eut aidé à me débarrasser de mon manteau. Twyla se tenait blottie contre le mur, près de la porte, les yeux agrandis de terreur.

— « Qu'on le traite comme les autres ! » fit Mrs. McVey presque dans un murmure. « Ce suppôt de Satan sera-t-il jamais comme les enfants normaux ? »

— « Mais pourquoi pas ? » Ma voix paraissait mince et aiguë dans le calme après la tempête.

— « Pour aucune raison en particulier, » fit-elle avec peine, en pressant une main sur sa poitrine haletante. « Je lui ai donné tous ces vêtements neufs à essayer, en pensant qu'il serait content. En pensant... » (un trémolo plaintif s'insinua dans sa voix) « qu'il verrait que son bien-être me tient à cœur. » Elle s'interrompit pour renifler sinistrement. Aucune sympathie spontanée ne s'étant manifestée pendant ce court instant, elle reprit, sur un ton outragé : « Il les a pris, il les a emportés dans sa chambre et les a rapportés comme ça ! » Elle pointa l'index sur la pile de chiffons. « Il me les a *jetés* à la figure. Vous et vos grandes idées d'en faire un garçon comme les autres ! » Ses lèvres se retroussaient pour livrer passage au flot de mots venimeux. « Il ne veut être comme personne. Et c'est un démon ! » Sa voix sombra jusqu'à n'être plus qu'un murmure et elle reprit son souffle, les yeux écarquillés.

— « Mais pourquoi a-t-il fait cela ? » demandai-je. « Il a dû vous dire quelque chose. »

Mrs. McVey croisa les mains sur son ventre rebondi et pinça les lèvres.

— « Il est des choses qu'une femme comme il faut ne répète pas, » dit-elle d'un air précieux, avec un mouvement sec de la tête rejetée en arrière.

— « Oh ! je vous en prie, » m'écriai-je, soudain lasse d'essayer de rester polie avec des gens de cette sorte. « Ne faites pas tant de manières.

Vous pourriez en remontrer à un charretier... » Je me mordis les lèvres et avalai ma salive. « Pardon, Mrs. McVey, mais ce n'est pas le moment de faire des secrets. Qu'a-t-il dit ? Quelle excuse a-t-il donnée ? »

— « Il n'a pas donné d'excuse, » dit-elle sèchement. « Il m'a simplement... » Ses joues épaisses s'empourprèrent. « Il m'a traitée de tous les noms. »

— « Oh ! » Anna et moi échangeâmes un regard.

— « Mais qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête ? » demandai-je. « Il doit y avoir une raison... »

— « Oh ! » fit Anna en s'agitant légèrement. « Après tout, à quoi peut-on s'attendre avec... »

— « Avec une éducation comme il en a eu une ? » coupai-je. « Eh bien, Anna, je m'attendais à autre chose de vous avec une éducation comme la vôtre ! »

Anna se renfrogna et rassembla ses affaires.

— « Je le connais depuis plus longtemps que vous, » dit-elle calmement.

— « Depuis plus longtemps, » reconnus-je, « mais pas mieux. Anna, ne le condamnez pas sans l'avoir entendu, » dis-je d'un ton pressant en me penchant vers elle.

— « Le condamner ? » Elle leva sur moi un regard brillant. « J'ignorais qu'il fût mis en jugement. »

— « Oh ! Anna ! » fis-je en me renversant dans mon fauteuil. « Le pauvre gosse est en jugement, présumé coupable de tous les forfaits, depuis qu'il est arrivé dans cette ville, et vous le savez bien. »

— « Je ne veux pas me quereller avec vous, » dit Anna. « Je préfère vous dire bonsoir. »

La porte se referma en claquant derrière elle. Mrs. McVey et moi nous mesurâmes du regard. J'avais déjà ouvert la bouche pour dire quelque chose quand je sentis l'ébauche d'un mouvement près de moi. Twyla était debout sous la lumière crue de la lampe, les mains jointes devant elle, ses yeux abrités par ses paupières aux longs cils à demi-closes pour supporter l'éblouissement.

— « Avec quoi avez-vous acheté ses vêtements ? » demanda-t-elle d'une voix très calme.

— « Ça ne te regarde pas, ma petite fille, » dit d'un ton cassant Mrs. McVey, le rouge lui montant aux joues.

— « Nous sommes presque à la fin du mois, » dit Twyla. « Sa pension ne vous est payée que le premier. Où avez-vous pris l'argent ? »

— « C'est un peu fort ! » s'écria Mrs. McVey en commençant à soulever son énorme masse hors de son fauteuil. « Je ne vais pas rester ici pour me laisser traiter ainsi par une petite impertinente... »

Twyla s'avança sur elle, si près que Mrs. McVey eut un mouvement de recul, ses mains agrippant les bras poussiéreux de son fauteuil.

— « Il ne vous reste plus rien sur votre chèque une fois la première

semaine passée, » dit Twyla. « Et vous avez acheté une robe de chambre en nylon violette ce mois-ci. Elle vous a coûté une semaine de salaire... »

Mrs. McVey fit un nouvel effort pour se lever, la bouche béante d'horreur devant un tel affront.

— « Vous lui avez pris son argent, » dit Twyla, les yeux luisant d'un éclat d'acier dans son jeune visage tendu. « Vous lui avez volé ses économies ! » Elle pivota sur les talons d'un mouvement brusque qui fit voler sa jupe et ses cheveux. « Un jour, » dit-elle, les machoires crispées, « un jour je serai probablement vieille, grasse et laide, mais Dieu me garde d'être en plus une voleuse ! »

— « Twyla ! » m'écriai-je, craignant pour de bon de voir Mrs. McVey tomber raide d'un coup de sang.

— « Et puis quoi ? Oui, c'est une voleuse ! » cria Twyla. « Francher a travaillé et économisé pendant près d'un an pour acheter... » Elle hésita, sentant visiblement qu'elle s'aventurait trop loin et allait trahir un secret. « Pour acheter quelque chose. Et il avait presque assez d'argent ! Et elle avait dû l'espionner... »

— « Twyla ! » Je ne pouvais la laisser continuer.

— « C'est la vérité ! C'est la vérité ! » Ses poings se serraient, rageurs.

— « Twyla. » Ma voix était calme, mais elle lui imposa silence.

« Bonsoir, Mrs. McVey, » dis-je. « Je regrette que ceci soit arrivé. »

— « Elle regrette ! » fit-elle avec dédain en se hissant hors de son fauteuil. « Ces vieilles filles revêches sans un enfant à elles qui fourrent leur nez dans les affaires des honnêtes gens... » Elle gagna la porte en se dandinant comme un canard. La main sur le bouton, elle se retourna avec des yeux plissés et venimeux. « J'ai des relations, » dit-elle. « Je vous revaudrai ça. » La porte trembla sur ses gonds comme pour donner plus de poids à son départ.

Je chassai de mon esprit l'image de la McVey.

— « Twyla. » Je pris ses mains froides dans les miennes. « Tu ferais mieux de rentrer chez toi. Il faut que je réfléchisse comment retrouver Francher. »

Elle protesta d'un geste vif des mains.

— « Mais je veux... »

— « Je suis désolé, Twyla, mais je crois qu'il vaut mieux. »

— « Bon. » Un geste vague des épaules traduisit son acquiescement.

Après son départ, je me fis du café. Tout en le buvant, je me demandai anxieusement comment, dans ce vaste monde, je pourrais retrouver Francher. Après avoir entendu les commérages, j'avais lieu d'être inquiète. Cependant, il est fréquent que des individus qui réagissent violemment à des ennuis d'une importance relative ne soient apparemment pas affectés par d'autres vraiment sérieux, comme s'ils étaient en quelque sorte incapables d'une réaction émotionnelle proportionnée.

Mais quel allait être le comportement de Francher ? La musique...

il avait compté acheter de quoi en faire et il avait perdu l'argent nécessaire. Maintenant, il n'avait plus rien. Qu'allait-il faire pour commencer ? Se venger, ou chercher sa musique ailleurs ? S'enfuir ? Où cela ? Voler l'argent ? Voler la musique ? — *Voler !*

Je sortis brusquement de ma rêverie. La maison était silencieuse dans la pénombre du crépuscule, dans ce passage indéfinissable du jour à la nuit.

Cette fois, ce ne serait pas seulement un harmonica ! Je cherchai mes béquilles à tâtons, mon esprit cherchant frénétiquement un moyen de transport. Je tendais la main pour saisir le bouton de la porte quand celle-ci s'ouvrit si violemment que je faillis tomber à la renverse.

— « Du café ! Du café ! » criait le Dr. Curtis à ma complète stupéfaction. Il entra d'un pas décidé, tout boudiné dans son costume de chasse, le visage encadré d'une barbe de plusieurs jours, ses vêtements répandant une bonne odeur de feux de camp et de grand air, et il se dirigea vers la table et empoigna la cafetière. Naturellement, le café était froid. « Oh ! et puis je crois que je peux survivre sans café, » dit-il sur le ton de la conversation.

— « Survivre à quoi ? » demandai-je.

Il me regarda un moment en souriant, puis dit :

— « Eh bien, si je dois en dire quelque chose à quelqu'un, mieux vaut que ce soit à vous, quoique j'espère avoir assez de bon sens pour ne pas bavarder à tort et à travers. Naturellement, ce n'est peut-être qu'une vision subsistant après cette partie de chasse — il faudra que vous veniez chasser avec mes amis un de ces jours — mais j'en ai été en quelque sorte secoué. »

— « Secoué ? » répétai-je stupidement, tandis que l'idée de lui demander de m'aider à retrouver Francher s'emparait de mon esprit.

— « Oui, il n'y a pas d'autre mot, » admit-il. « Figurez-vous que je roulais en voiture, m'occupant de mes petites affaires, chantant à pleine gorge, quand je les ai vus là tout à coup, traversant tranquillement la route. »

— « Qui ça ? » Mes oreilles étaient impatientes d'entendre la suite.

— « Le trombone et la grosse caisse, » expliqua-t-il.

VI

— « Le quoi et la quoi ? » J'avais l'impression d'être entrée tête baissée dans un buisson de ronces.

— « Le trombone et la grosse caisse, » répéta le Dr. Curtis. « Jouant parfaitement en cadence et marchant parfaitement au pas, bien qu'il soit impossible de frapper du pied d'une manière convaincante à deux mètres au-dessus du sol. A supposer, naturellement, que vous soyez un trombone avec des pieds, ce qui n'était pas le cas. »

— « Dr. Curtis, ! » m'écriai-je en le saisissant par sa veste de chasse. « Je vous en supplie ! Que s'est-il passé ? Dites-le moi ! Il faut que je le sache. »

Il me regarda et son visage devint plus grave.

« Vous prenez cela au sérieux, n'est-ce pas ? » dit-il, songeur.

La gorge serrée, j'acquiesçai de la tête.

« Eh bien, je me trouvais à environ huit kilomètres du Ranch du Half Circle, à l'endroit où commence la forêt de pins. Et je puis vous jurer qu'un trombone et une grosse caisse ont bien traversé en l'air la route devant moi, la grosse caisse battant la mesure, quoique à bien réfléchir, les baguettes étaient simplement posées dessus. J'arrêtai la jeep et courus à l'endroit où ils avaient disparu. Je ne pus rien distinguer dans le sous-bois épais, mais je jurerais avoir entendu le trombone exprimer son mécontentement par une huée. Je suis sûr que tous les deux se cachaient derrière un arbre et m'insultaient en ricanant. » Il passa sa main sur son menton mal rasé. « Je ferais peut-être bien de boire ce café, froid ou non. »

— « Dr. Curtis, » dis-je d'un ton implorant. « Pouvez-vous m'aider ? Sans attendre de me poser des questions ? Pouvez-vous m'emmener là-bas ? Tout de suite ? »

Je saisis mon manteau. Sans me répondre, il m'aida à l'enfiler et m'ouvrit la porte. Le soir tombait ; une bande turquoise pâle se dessinait à l'horizon, virant au rose à l'endroit où le soleil s'était enfoncé derrière les montagnes. Quelques minutes plus tard, notre voiture montait en grondant la pente en direction de l'embranchement du chemin de fer.

— « C'est Francher, » hurlai-je pour couvrir à la fois le bruit de ferraille causé par les cahots et le bourdonnement du moteur. « Il faut que je le trouve et que je les lui fasse remettre avant qu'ils aient découvert. »

— « Remettre quoi où ? » cria le Dr. Curtis dans le silence relatif qui s'était fait soudain comme nous atteignions un palier en haut de la côte, tombant à l'improviste sur Mrs. Frisney qui traversait la route à petits pas.

— « C'est trop long à expliquer, » braillai-je comme nous accélérions dans la descente. « Mais il doit être en train de voler tous les instruments de l'orchestre parce que Mrs. McVey lui a acheté un nouveau costume, et il faut que je les lui fasse rendre, sinon on l'arrêtera et alors, le Ciel nous vienne en aide à tous ! »

— « Vous voulez dire que Francher avait cette grosse caisse et ce trombone ? » cria-t-il.

— « Oui ! » La poitrine me faisait mal à force de crier. « Et probablement tout le reste. »

Je me retins en arc-boutant mes jointures contre le tableau de bord comme le Dr. Curtis donnait un violent coup de frein qui nous fit stopper net.

— « Ecoutez, » dit-il. « Il faut éclaircir tout ça. Vos propos sont encore plus incohérents que les miens. Voulez-vous dire que ce gosse chaparde un orchestre au complet ? »

— « Oui, » répondis-je. « Ne me demandez pas comment. Je ne sais pas comment il fait, mais il peut le faire... » Je le pris par la manche. « Mais il a dit que vous saviez ! Le jour où vous êtes parti à la chasse, il a dit que vous connaissiez quelqu'un qui savait. Nous vous attendions ! »

— « Le diable m'emporte ! » dit-il avec une sorte d'ahurissement. « Oui, que le diable m'emporte ! » Il passa sa main sur son visage. « Ainsi, maintenant c'est mon tour ! » Il manœuvra le démarreur. « Jette la passerelle, Jemmy ! » cria-t-il. « J'arrive avec un Autre ! Pour toi ou pour moi, Jemmy ? Pour toi ou pour moi ? »

⁂

Ce fut comme si ces paroles incongrues avaient déclenché un mécanisme. Soudain, toute cette étrangeté, ce dérèglement, m'apparurent comme une sottise frénétique. Je souhaitai désespérément n'avoir jamais connu Willow Creek, ni Francher, ni un harmonica qui dansait tout seul en l'air, ni le regard de biais de Twyla, ni le Dr. Curtis, ni la route blanche sur laquelle tombait la nuit. Je me pelotonnai dans mon manteau. Des larmes de lassitude et de désespoir me piquaient les yeux et je ne trouvais de réconfort qu'en m'imaginant que je transformais mes odieuses béquilles en confetti rigides que je jetais à poignées sur la route.

Je sortis de ma rêverie quand le Dr. Curtis stoppa la jeep.

— « C'était par ici, » dit-il en regardant dans l'obscurité. « C'est terriblement désert sur ces hauteurs. Le gosse a probablement peur maintenant et il ne demande qu'à rentrer chez lui. »

— « Pas Francher, » dis-je. « Ce n'est pas un enfant comme les autres. »

— « Ah ! c'est vrai, » dit le Dr. Curtis. « J'avais oublié. »

Alors, soudain, j'entendis. Je crus d'abord au vent du soir dans les pins, mais le son devint plus grave, puis s'enfla pour se transformer en une harmonie émouvante, magnifique, ample comme le tonnerre, celle d'un orchestre au grand complet. Puis, à tour de rôle, les instruments se mirent à jouer en solo, montant et descendant allègrement leurs gammes, faisant valoir leurs intervalles et montrant fièrement leurs possibilités. A un moment donné, entre un solo de cordes et un autre d'un instrument à vent, je me laissai glisser à bas de la jeep.

— « Restez ici, » dis-je à mi-voix. « Je vais aller le chercher. Attendez-moi. »

Je m'imaginais marcher sous une averse ; les notes tombaient en gouttes serrées tout autour de moi : éclairs aigus des piccolos, tonnerre sourd de la grosse caisse. Ce n'était pas une mélodie, c'étaient les gambades joyeuses d'un enfant à travers une confiserie, portant sur tout des

mains avides, amassant les délices à poignées et les jetant autour de lui pour le simple plaisir de les distribuer.

Je gravis avec peine le talus bordant la route, oubliant dans ma préoccupation que je m'avançais en terrain inconnu dans la semi-obscurité. Ils étaient là — dans la carrière de sable au-delà du talus — tous les instruments rangés avec précision comme pour un récital, chacun enveloppé d'un soudain et sombre silence troublé seulement par le rire argentin des cymbales qui se turent aussitôt en se plaquant contre le sable.

— « Qui est là ? » Il se tenait immobile, debout sur un rocher, les bras à demi levés.

— « Francher ? » fis-je.

— « Oh ! » Il se laissa glisser dans l'air et vint se poser devant moi. « Je ne me cache plus, » dit-il. « Maintenant je veux être toujours moi-même. »

— « Francher, » dis-je sans ménagement, « tu es un voleur. »

Il eut un geste de provocation.

— « Non, je ne suis ni un voleur ni... »

— « Si tu es toi-même, » dis-je, « tu es un voleur. Tu as volé ces instruments. »

Il chercha ses mots, puis éclata :

— « Ils m'ont volé mon argent ! Ils m'ont volé toute ma musique. »

— « Ils ? » demandai-je. « Francher, tu ne peux pas mettre tous les gens ensemble et les désigner par « *ils* ». Est-ce que je t'ai volé ton argent, moi ? Ou Twyla, ou Mrs. Frisney, ou Rigo ? »

— « Vous n'avez peut-être pas mis la main dessus, » dit Francher, « mais vous étiez là et vous avez laissé la McVey le prendre. »

— « C'est une culpabilité que l'humanité partage depuis le commencement des temps, » dis-je. « Laisser commettre des injustices sans intervenir. Mais Mrs. McVey elle-même pensait qu'elle t'aidait. Elle n'a pas décidé de te voler après mûre réflexion. Certaines personnes estiment que les enfants ne possèdent rien en propre, mais que ce qu'ils ont appartient aux adultes qui prennent soin d'eux. Mrs. McVey est de cet avis. Voler délibérément des étrangers est tout autre chose. Et ceux à qui appartiennent ces instruments ? Qu'ont-ils fait pour mériter ta rancune ? »

— « Ce sont des gens, » dit-il avec obstination. « Et moi je ne veux plus faire partie des gens. » Lentement, il s'éleva au-dessus du sol et se retourna, la tête en bas. « Voyez, » dit-il, sa silhouette se découpant sur le ciel au-dessus de la ligne lointaine de l'horizon. « Des gens ne peuvent pas faire des choses comme ça. »

— « Non, » dis-je. « Mais quelle que soit la sorte de créature que tu aies choisi d'être, tu ne peux empêcher les gens d'être en colère contre toi. »

A ces mots, il reprit la position verticale normale, les pieds au sol,

et rentra dans sa ceinture les pans de sa chemise qui en étaient sortis. Un silence gêné se fit entre nous dans ce creux obscur.

— « Que vas-tu faire maintenant avec ces instruments ? » lui demandai-je enfin.

— « Oh ! ils pourront les reprendre quand j'en aurai assez... s'ils peuvent les trouver, » dit-il avec dédain. « Je vais en jouer assez pour les réduire en morceaux ce soir. » La trompette perça la nuit d'un son strident et les violons l'accompagnèrent de leurs vibrations argentées.

— « Et chaque temps fort criera « *voleur* », » dis-je, « et chaque roulement de tambour grognera « *volé* ». »

— « Je m'en fiche ! Je m'en fiche ! » cria-t-il. « *Voleur* » et « *volé* » sont des mots pour les personnes et je ne veux plus être une personne, je vous l'ai déjà dit ! »

— « Que veux-tu être ? » lui demandai-je en m'adossant avec lassitude à un tronc d'arbre. « Un animal ? »

— « Pas du tout. » Il avait du mal à décider que faire de ses mains. « Je serai *plus* qu'un simple humain. »

— « Eh bien, pour un plus qu'humain, la façon dont tu te conduis n'est pas très élégante, » dis-je. « Si tu veux être plus qu'humain, il te faut d'abord être un humain dans toute l'acception du terme. Si tu veux être meilleur qu'un humain, tu dois d'abord être le meilleur humain qui soit. Commence d'abord par là. Etre tout à fait différent des autres n'est pas la façon de faire une grosse impression sur les gens. Tu dois être avant tout capable de les surpasser sur leur propre terrain. Peu leur importe que tu puisses voler comme un oiseau si tu n'es pas capable de marcher droit comme un homme pour commencer. Pour la plupart des gens, être « différent » des autres, c'est l'être en mal. Certes, ils pousseraient probablement des « Oh ! » et des « Ah ! » quand tu leur montrerais pour la première fois un tour extraordinaire, mais... » (j'hésitai, me demandant si ce que j'allais lui dire était bien sage) « mais ils t'oublieraient bien vite, comme ils oublieraient quelque attraction populaire à la fête foraine. »

Il sursauta à ces mots et ses poings se serrèrent.

— « Vous êtes aussi méchante que les autres, » fit-il sur un ton amer et vindicatif. « Vous pensez que je ne suis qu'un phénomène de foire... »

— « Je pense que tu es un garçon malheureux, » dis-je, « parce que tu ne sais pas au juste qui tu es ou ce que tu es, mais ce n'est rien par comparaison avec les ennuis qui t'attendent si tu veux te signaler à l'attention en enfreignant les lois. »

— « La loi ne s'applique pas à moi, » dit-il froidement. « Parce que je sais qui je suis... »

— « Vraiment, Francher ? » fis-je doucement. « D'où venait ta mère ? Pourquoi pouvait-elle pénétrer dans l'esprit des autres ? Qui es-tu, Francher ? Vas-tu te couper du reste du monde avant même d'essayer de trouver quelles choses merveilleuses tu peux accomplir ? Non pas de ces

petites exhibitions de foire, mais peut-être des miracles qui comptent réellement. »

Ma gorge se serrait tandis que je regardais son visage à demi tourné dans la pénombre. Le vent glacial qui s'était levé gelait mon propre visage, mais Francher ne frissonnait même pas, bien qu'il n'eût pas de veste. Les lèvres raidies par le froid, je poursuivis :

« Je sais aussi bien que toi que tu pourrais violer la loi sans te faire prendre, mais tu n'ignores pas que si tu te lançais dans cette voie, tu ne pourrais jamais plus faire machine arrière. Et qui dit que cela ne t'empêcherait pas à tout jamais d'être accepté par tes semblables, s'il est exact, comme tu le dis, qu'il y en ait d'autres ? Comment croire qu'eux s'abaisseraient à commettre des vols ? Et le Dr. Curtis doit rentrer de son expédition de chasse. Il est si près de savoir... peut-être.

» Je n'ai pas connu ta mère, Francher, mais je sais que ce n'est pas le rêve qu'elle faisait pour toi. Ce n'est pas pour cela qu'elle a enduré la faim et qu'elle a dû se cacher, qu'elle a connu la terreur et la panique... »

Je fis demi-tour et regagnai la route tant bien que mal. Il faisait noir, horriblement noir autour de moi, et en moi aussi. Le Dr. Curtis vint à ma rencontre pour m'aider. Il me fit monter dans la jeep, desserra mes doigts crispés sur mes béquilles et les réchauffa entre ses mains chaudement gantées.

— « Il n'appartient pas à ce monde, » dit-il. « Du moins ses parents ou grands-parents n'y appartenaient pas. Il en existe d'autres comme lui. Je suis allé à la chasse avec certains d'entre eux. Il ne le sait pas, naturellement, et sa mère ne le savait pas non plus, mais il *peut* trouver ses semblables, ceux du Peuple. J'ai voulu vous le dire pour vous aider à le persuader... »

Je fis un mouvement pour saisir mes béquilles, écarquillant les yeux dans l'obscurité, mais je m'immobilisai.

— « Non, » dis-je, les lèvres frémissantes. « Cela ne servirait à rien s'il fallait le persuader. Il doit décider maintenant, de lui-même, alors que les chances sont contre lui. Il doit s'introduire *de force* dans son monde nouveau, et non s'y laisser glisser mollement. On tue un poussin en essayant de le faire éclore. »

Tout le long du chemin du retour, je sentis couler mes larmes en pensant à cet enfant, perdu dans un désert dont je ne pouvais mesurer l'immensité, enchaîné dans une captivité dont je ne pouvais le délivrer.

Le Dr. Curtis m'accompagna jusqu'à la porte de ma chambre. Il me prit par le menton pour me forcer à lever le visage et essuya mes larmes.

— « Ne vous tourmentez pas, » dit-il. « Je vous promets qu'il sera pris soin de votre petit Francher. »

— « Oui, je sais, » dis-je en fermant les yeux devant son visage, proche du mien à le toucher. « La police prendra soin de lui si elle

l'attrape. La disparition de l'orchestre va être découverte d'un moment à l'autre, si ce n'est déjà fait. »

— « Vous l'avez fait réfléchir, » dit-il. « Il ne serait pas resté à attendre sur place sans cela. »

— « C'est trop tard, » dis-je.

⁂

Seule dans ma chambre, je me mis sur mon lit et essayai de ne penser à rien. Je restai là jusqu'à ce que le froid m'engourdît, puis j'enfilai mes vêtements de nuit et boutonnai jusqu'au menton ma chaude robe de chambre en laine. J'allai m'asseoir dans l'obscurité près de la fenêtre et je contemplai la dentelure fantomatique des peupliers se détachant dans le clair de lune voilé. Combien de temps s'écoulerait-il avant qu'une âme charitable vînt stupidement me régaler des dernières frasques de Francher ?

Je mis mes coudes sur le rebord de la fenêtre et posai ma tête dans mes mains, pressant l'extrémité de mes paumes contre mes yeux. *Oh ! Francher, Mon enfant, Mon enfant solitaire et égaré...*

— « Je ne suis pas égaré. »

Je levai un visage stupéfait. La voix était si faible. Peut-être était-ce mon imagination...

« Non, je suis là. » Francher s'avança dans la clarté laiteuse de la lune. Il y avait dans ses mouvements une force et une assurance nouvelles, bien différentes de son allure nonchalante habituelle.

— « Oh ! Francher... » Je ne pouvais me permettre de sangloter, mais ma voix se brisa sur la dernière syllabe de son nom.

— « Ça va, » dit-il. « J'ai tout rapporté. »

Je sentis une douleur dans mes épaules libérées d'une tension insupportable.

— « Je n'ai pas eu le temps de les remettre tous dans la salle, mais je les ai rassemblés soigneusement devant la porte. » L'ombre d'un sourire passa sur son visage. « Je suppose qu'ils vont se demander comment ils ont été sortis. »

— « Je suis vraiment navrée que tu n'aies plus d'argent, » dis-je gauchement.

Il me regarda calmement.

— « Je peux encore économiser. J'y arriverai. Un jour, j'aurai ma musique. Ce n'est pas forcé d'être aujourd'hui. »

J'eus soudain l'impression qu'une boule chaude se pressait sur ma poitrine. La joie me donnait des fourmillements jusqu'au bout des doigts. Je me penchai sur le rebord de la fenêtre.

— « Francher, » fis-je doucement. « Tu l'as, ta musique, dès maintenant. Tu te rappelles l'harmonica ? Tu te rappelles quand tu dansais avec Twyla. Oh ! Francher, toute musique est vibration. Tu peux faire vibrer

l'air sans instrument. Tu te souviens de l'accord que tu jouais avec l'orchestre ? Joue-le encore, Francher ! »

Il me regarda d'un air absent, puis ce fut comme si une lumière intérieure avait jailli en lui.

— « Oh ! oui ! » cria-t-il. « Oui. »

Doucement, très doucement, parce que c'est ainsi que se produisent les miracles, j'entendis s'élever l'accord. Il s'amplifia, s'enfla progressivement, sans éclats, jusqu'à ce que toute la cour se mît à vibrer à l'unisson. C'était tout un orchestre qui jouait en sourdine à la clarté blême de la lune.

— « Mais quels airs jouer ? » cria-t-il, tenant ce miracle pour acquis et sautant déjà par-dessus. « Je ne connais pas d'airs pour orchestre ! »

— « Il y a des livrets, » dis-je. « Des partitions entières de symphonies et d'opéras, et... »

— « Et quand je connaîtrai mieux les instruments ! » fit-il d'une voix pleine d'ardeur et d'enthousiasme juvéniles. « Tout ce que j'entendrai... Et puis un jour je ferai moi-même ma musique... »

Le son tremblant d'un *rappoor* s'infiltra à travers une phrase mélodique et cessa.

Dans le silence qui suivit, Francher me regarda, non pas au visage, mais avec des yeux qui me pénétraient jusqu'au tréfonds de l'être.

— « Miss Carolle ! » Je sentis dans mes yeux le picotement des larmes en l'entendant prononcer mon nom. « Vous m'avez donné ma musique ! » Je l'entendis presque avaler sa salive. « Je veux vous donner quelque chose en échange. » Ma main se leva pour protester, mais il se hâta de poursuivre : « Voulez-vous venir dehors ? »

— « Comme ça ? » demandai-je. « Je suis en pantoufles et en robe de chambre. »

— « Vous n'aurez pas froid, » dit-il. « Tenez, je vais vous aider à descendre par la fenêtre. »

Avant d'avoir eu le temps de m'en rendre compte, j'avais franchi le rebord de la fenêtre, auquel je m'accrochais désespérément de l'extérieur.

— « Mes béquilles, » dis-je, avec un véritable dégoût pour le mot.

— « Non, » dit-il. « Vous n'en avez pas besoin. Traversez la cour, Miss Carolle, toute seule ! »

— « Je ne peux pas ! » criai-je, effrayée. « Oh ! Francher, ne me taquine pas ! »

— « Si, vous pouvez, » dit-il. « C'est ce que je vous donne. Je ne peux pas vous opérer, mais je peux vous faire ce cadeau. Marchez. »

Je ne voulais pas lâcher le rebord de la fenêtre. Mais je me rappelai alors Francher et Twyla descendant en tournoyant du sommet des arbres ; Francher suspendu dans le vide, la tête en bas, sa chemise sortant de son pantalon ; Francher faisant rouler la Roche qui Remue d'un champ dans un autre.

Je lâchai la fenêtre. Je fis un pas. Puis un autre, et un autre encore.

Je tenais les mains éloignées de mon corps. Liberté merveilleuse des coudes douloureux et des mains habituées à se crisper sur les béquilles ! Je traversai la cour, chacun de mes pas dans le clair de lune m'arrachant un cri de triomphe. Arrivée à la clôture, je me retournai. Francher était accroupi près de la fenêtre, abîmé dans une profonde concentration de pensées. Je me soulevai sur la pointe des pieds et repartis vers la fenêtre en courant et sautillant d'un pied léger. Le vent de ma course faisait voler mes cheveux défaits. C'était délicieux comme un verre d'eau après la soif ! Comme un repas après la famine ! Comme une porte s'ouvrant toute grande sur la liberté !

Je tombai en avant et me rattrapai au rebord de la fenêtre. Et alors je poussai des cris inarticulés en sentant mes entraves me clouer de nouveau au sol, l'état de demi-mort s'emparer de nouveau de mon corps. Je m'effondrai par terre, près de Francher. Ses yeux tourmentés se posèrent sur les miens. Son visage était pâle et hagard. Il leva le bras pour essuyer d'un revers de coude son front baigné de sueur. « Je regrette, » dit-il, haletant. « C'est tout ce que je peux faire maintenant. »

Je tendis les mains pour le toucher. Il y eut alors un mouvement soudain si rapide et si proche que je retirai mon pied du chemin. Je levai des yeux stupéfaits. Le Dr. Curtis et quelqu'un que je ne distinguais pas dans l'obscurité se tenaient devant nous. Mais la surprise que me causait leur arrivée fut noyée dans le brusque émerveillement qui m'envahit.

— « Il a bougé ! » m'écriai-je. « Mon pied a bougé. Regardez ! Regardez ! Il a bougé ! » Et je me concentrai dessus, de toutes mes forces. Après de laborieuses secondes, mon gros orteil gauche remua.

J'éclatai d'un rire nerveux qui résonna comme un cri.

— « Un orteil, c'est mieux que rien ! » dis-je avec un sanglot dans la voix. « N'est-ce pas, Dr. Curtis ? Est-ce que cela ne veut pas dire qu'un jour... que peut-être... »

Il s'était mis à genoux et avait pris mes mains tremblantes dans ses grosses pattes tranquilles.

— « C'est fort possible, » dit-il. « Jemmy nous aidera à trouver. »

L'inconnu s'agenouilla auprès du Dr. Curtis. Il y eut une longue attente silencieuse, mais ce n'était pas moi qu'il regardait. Ce ne fut pas mes mains qu'il voulut prendre dans les siennes. Ce ne fut pas ma voix qui poussa un cri étouffé.

Ce fut Francher qui se lança soudain dans les bras de l'inconnu et qui se mit à pleurer, avec de lourds et violents sanglots comme ceux d'un enfant qui pouvait être courageux aussi longtemps qu'il était complètement perdu, mais qui devait fondre en larmes une fois secouru.

L'inconnu regarda le Dr. Curtis par-dessus la tête de Francher.

— « Il est à moi, » dit-il. « Mais elle, elle fait presque partie des vôtres. »

⁂

Tout cela aurait pu être un rêve, ou l'explosion d'une imagination en délire, mais personne n'est moins imaginatif que Mrs. McVey et je sais qu'elle n'oubliera jamais Francher. Elle a un autre enfant à garder maintenant, une petite fille placide et potelée qui aime rester assise à écouter les conversations des femmes, mais Francher a laissé à Mrs. McVey un souvenir indélébile. Les générations à venir entendront probablement parler de lui et de ses chaussures.

Et Twyla... elle emportera la magie de Francher dans la tombe ; à moins que (et je sais qu'elle forme parfois des vœux ardents en y pensant), à moins que Francher ne revienne la chercher un jour. Car il est parti.

Jemmy, l'inconnu, l'a emmené à Cougar Canyon, là-haut dans la montagne où sont rassemblés ceux de sa race, les enfants des étoiles, les enfants du Peuple. Le Peuple qui est venu sur la Terre au siècle dernier, les réfugiés d'un monde fracassé, éparpillés sur le nôtre après avoir frôlé la catastrophe au moment d'arriver. Là-bas, à Cougar Canyon, ils aident Francher à faire le tri de ses capacités et de ses dons innombrables — dont certains lui sont exclusifs — de sorte qu'il puisse finalement s'adapter de la façon la plus efficace à leur ordre de choses qui est si merveilleusement, si remarquablement au-dessus du nôtre. On m'a dit qu'il est même des humains qui se transforment maintenant dans les pas du Peuple. C'est ce que Jemmy entendait quand il disait au Dr. Curtis que je faisais presque partie des siens.

Et je remarcherai. Le Dr. Curtis a amené Bethie, une Sensitive, qui est du Peuple elle aussi. Elle m'a simplement touchée doucement avec ses mains et elle m'a « lue » au Dr. Curtis. Et j'ai bien été obligée alors de reconnaître que c'était surtout moi qui faisais obstacle à ma guérison. Que mon docteur avait eu raison : le temps, la patience et la foi me rendront mes membres.

Plus je pense au Peuple, à Jemmy, à Bethie et à Francher, plus je crois que ces trois mots fournissent la clé qui permet de comprendre ce qu'ils sont et ce qu'ils espèrent accomplir sur notre Terre.

Le temps, la patience et la foi... Oui, et ce qui compte avant tout, c'est la foi.

(*Traduit par Roger Durand.*)



Celui que Jupiter veut perdre

par MICHEL EHRWEIN

Dans les aventures de Sherlock Holmes, Conan Doyle cite plusieurs fois, par la bouche du Dr. Watson, des affaires qui n'ont jamais été résolues. Cela n'a pas manqué d'inspirer des continuateurs. Ainsi, dans « Le mystère du pont de Thor », *l'allusion au cas de* « Mr. James Phillimore, rentré chez lui prendre son parapluie, et qui ne reparut plus aux yeux du monde » *a servi de base à deux auteurs, Stephen Barr et John Dickson Carr, pour développer des nouvelles policières originales.* (1)

« Le mystère du pont de Thor » *est une véritable mine, puisque c'est une autre des « affaires » mentionnées dans ce récit qui a donné à Michel Ehrwein l'idée de la présente nouvelle.* « Une troisième histoire digne d'être citée, » *lit-on dans le texte,* « est celle d'Isadora Persano, le journaliste et duelliste bien connu, qui un matin fut trouvé fou devant une boîte d'allumettes contenant un ver mystérieux que la science ignorait. »

Michel Ehrwein a jugé qu'un tel mystère ne pouvait être expliqué que par la science-fiction... Ce qui lui a permis d'aboutir à ce paradoxe : un pastiche de Conan Doyle qui soit en même temps une histoire de S.F. ! (2)



MR. *Bruce Partington (de Partington, Partington & Pierce,* solicitors) *repoussa son fauteuil en arrière et se leva pour aller fermer la fenêtre, suivi dans ses mouvements par six paires d'yeux appartenant aux six personnes assises sur un rang de chaises face à son bureau. Les bruits de la rue s'assourdirent — une rue londonienne dépouillée de son aspect familier par l'absence de ses* bus *et la présence d'un nombre inusité de bicyclettes — et la respectabilité qui baignait la pièce, émanant de chaque détail de l'ameublement et du décor, des plis des rideaux et des sièges de cuir, redevint elle-même, réconfortante pour certains des visiteurs, pesante pour les autres. Ayant regagné sa place et considéré une nouvelle fois les visages attentifs de son auditoire, le notaire, joignant les extrémités de ses longs doigts blêmes aux ongles soigneusement manucurés, reprit le fil de son discours.*

---

(1) Celle de Stephen Barr a paru dans « *Mystère-Magazine* » n° 55.
(2) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *La harpe* » (n° 53) ; « *Les billes* » (n° 61) ; « *L'heure du départ* » (numéro spécial 1959) ; « *Les cerceaux* » (n° 67) ; « *Mon ami de loin* » (n° 73) ; « *Le retour des étoiles* » (numéro spécial 1960).

— « Donc, votre identité étant parfaitement établie, et établi le fait que vous êtes les seuls parents actuellement vivants de John H. Watson, docteur en médecine et homme de lettres, il me reste à accomplir la dernière partie des volontés du défunt. »

Plongeant la main dans un tiroir, il en sortit une grande enveloppe jaunâtre à l'aspect vénérable, portant cinq cachets à la cire, et la fit passer de main en main. En ayant repris possession, il s'éclaircit la voix et continua :

« Cette enveloppe scellée a été déposée par le docteur Watson entre les mains de mon père, alors associé principal de cette étude, le 5 septembre 1914 (la date est inscrite sur l'enveloppe), pour n'être ouverte en présence de ses héritiers, le docteur Watson n'ayant pas d'enfants, que quarante ans après sa mort. Ces dispositions étaient rappelées dans son testament, rédigé peu après, mais qui n'indiquait en aucune façon le contenu du présent pli. Ce jour étant le quarantième anniversaire de la mort du docteur Watson, je vais, selon la volonté exprimée par lui, procéder en votre présence à son ouverture. »

Introduisant alors un canif sous le rabat de l'enveloppe, il l'ouvrit soigneusement et en tira quelques feuillets couverts d'une écriture fine et serrée.

. . . .

(A lire en présence de mes héritiers, ou de leurs descendants, quarante ans après mon décès.)

CELUI QUE JUPITER VEUT PERDRE

Des nombreuses affaires auxquelles s'est consacré Mr. Sherlock Holmes au cours des années passées, il en est peu en vérité qui se soient déroulées pour ainsi dire au grand jour, en collaboration avec la police qui, d'ailleurs, sitôt les brumes du mystère levées grâce à la compétence supérieure de mon ami et le succès acquis grâce à son étonnante faculté de déduction, ne rougissait pas de s'en attribuer le mérite exclusif ; je dois dire à la décharge des enquêteurs officiels qu'ils étaient encouragés en cela par la modestie que mon ami professait en public et par son réel désintéressement, qui le faisait parfois renoncer à revendiquer la paternité d'un raisonnement subtil ou de la découverte d'un indice en faveur d'un inspecteur chez qui il avait décelé certains mérites et dont il souhaitait favoriser la carrière. La plupart des enquêtes menées par lui le furent pour le compte de particuliers (parfois de personnages haut placés, voire de têtes couronnées) dont le problème était trop exceptionnel ou trop personnel pour qu'ils souhaitassent voir les policiers de Sa Gracieuse Majesté y mettre leur nez. Celles-ci n'auraient donc eu aucun retentissement, et le nom de Sherlock Holmes ne serait pas tant connu des foules, s'il n'avait jugé possible, à ma requête, de m'autoriser à publier celles autour desquelles un certain bruit pouvait être fait sans

qu'un préjudice fût causé aux personnes qui s'y trouvaient mêlées, soit qu'elles fussent décédées, soit pour toute autre raison.

Il est également une catégorie de ses aventures sur laquelle mon ami souhaite que soit maintenu un voile de discrétion : celles de ces enquêtes, plus nombreuses qu'un public prompt à s'enthousiasmer ne l'imagine généralement, qui se sont soldées par un échec. En un sens, cela est regrettable, car le monde se trouve ainsi privé de récits curieux et intéressants, quoique restés sans conclusion, tel que celui concernant Mr. James Phillimore qui, rentrant chez lui pour prendre son parapluie, ne reparut plus jamais. Mais, d'un autre côté, on conçoit aisément qu'un homme d'une si haute réputation répugne à voir celle-ci diminuée s'il est en son pouvoir de l'empêcher.

Il est un de ces récits, pourtant, dont je souhaite qu'il soit un jour livré au public, car, outre son point de départ peu commun, la solution qu'en donna Sherlock Holmes (et qu'il garda secrète, ne la confiant qu'à moi, tant il la jugeait lui-même extraordinaire, incroyable et, surtout, impossible à prouver) me paraît devoir intéresser au premier chef les lecteurs à venir. Je veux parler de ce qui a trait au destin tragique d'Isadora Persano, le journaliste et duelliste argentin bien connu, qui eut à l'époque un fort retentissement et au sujet duquel le nom de Holmes ne fut jamais prononcé quoiqu'il y eût été intimement mêlé.

Aussi, j'ai pris toutes dispositions pour que ces lignes parviennent entre les mains de mes héritiers quarante ans après ma mort. La réputation de Sherlock Holmes sera alors, soit si solidement établie, soit si complètement oubliée, qu'elle n'aura rien à craindre de cette révélation ; d'autre part, lui et moi n'étant plus de ce monde, nous n'aurons pas à redouter les conséquences fâcheuses que pourrait entraîner la connaissance d'un tel secret. *Je les prie, dans leur propre intérêt, de donner à ce récit toute la publicité possible, immédiatement après qu'ils en auront pris connaissance : ils comprendront aisément la raison de cela.*

⁂

Nous venions de prendre notre petit déjeuner lorsque Mrs. Hudson, notre logeuse, nous annonça un visiteur pour Holmes, qui demandait à voir mon ami d'extrême urgence. C'était l'hiver, période plus propice aux escroqueries et tromperies diverses longuement mûries qu'aux crimes et aux violences auxquels conviennent mieux les conditions atmosphériques estivales ; Sherlock Holmes avait donc été quelque peu désœuvré, passant de longues heures étendu sur le divan au milieu d'un nuage de fumée, ou bien plongé dans des expériences de chimie particulièrement nauséabondes, alternant avec des récitals de violon endiablés. Aussi est-ce avec un plaisir égal au sien que je le vis bondir sur ses pieds et se préparer à recevoir le visiteur.

Celui-ci pénétra presque en courant dans le salon, et le moins qu'on

pût en dire était qu'il paraissait mort de peur. En un anglais correct mais teinté d'un fort accent, il se présenta à nous : Isadora Persano, éditeur du « *Diario de Buenos-Aires* », s'excusant tout à la fois de ne pas nous avoir fait passer sa carte par Mrs. Hudson, d'être si matinal et de ne pas avoir demandé à Holmes un rendez-vous. Lorsqu'il eut repris haleine et accepté un siège, il posa sur moi un regard inquiet et dit à mon ami que ce qu'il avait à lui confier était très personnel et que...

— « Le docteur Watson, » coupa Holmes avec emphase, « est mon biographe et mon plus précieux collaborateur. Il est la discrétion incarnée et ses avis me sont précieux. Aussi, quelle que soit la gravité des faits que vous désirez me révéler, je désire qu'il assiste à notre entretien. J'imagine d'ailleurs que ces faits doivent être fort sérieux pour vous avoir poussé à traverser l'océan et à venir me consulter le lendemain même de votre arrivée. »

La peur qui, un instant auparavant, déformait les traits de l'Argentin, fit place à une expression de surprise, et il se dressa à demi dans son fauteuil.

— « Mr. Holmes ! Vous m'avez fait suivre ! »

— « Nullement, cher Monsieur, nullement ! Un article publié par vous il y a une quinzaine de jours dans votre journal ayant eu un certain retentissement jusque dans ceux de Londres, j'en déduis que vous étiez à cette époque encore en Argentine. Le journal de ce matin (que vous voyez encore ouvert sur mon bureau) m'ayant appris qu'hier est arrivé à Portsmouth un paquebot venant d'Amérique du Sud, le premier depuis trois semaines, je n'ai pas grand honneur à supposer que vous étiez à son bord... Dois-je penser qu'il existe une relation entre votre article et ce voyage ? »

— « Exactement, Mr. Holmes. Je suis venu... »

— « L'air de totale incompréhension arboré par le docteur Watson me donne à croire que c'est la première fois qu'il entend parler de cet article. Aussi vous demanderai-je de bien vouloir nous exposer votre problème en suivant l'ordre chronologique des faits, sans rien en omettre. Nous aurons de la sorte un tableau complet de l'affaire. »

Il se pencha et poussa sans façon vers notre visiteur le seau à charbon où il garde ses cigares.

« Essayez donc un de ces cigares, cher Monsieur. Ce sont des cigares de Trichinopoly : une récente affaire où leurs cendres jouèrent un certain rôle comme indices m'a donné l'idée d'en tâter, et je ne le regrette pas. Le coupe-cigares qui pend à votre chaîne de montre entre un insigne maçonnique et une pièce chinoise de deux taëls me laisse à penser que vous êtes un connaisseur. »

Lui-même en prit un puis, ayant offert du feu, serra autour de son corps maigre les plis de sa vieille robe de chambre et se laissa aller en arrière dans son fauteuil, prêt enfin à écouter le récit qu'Isadora Persano était impatient de nous faire.

— « Sachez, Messieurs, que le journal que je dirige est l'un des plus importants de notre capitale. Attachant un grand prix à l'exactitude des informations que je publie, je me suis créé de ce fait un certain nombre d'inimitiés solides, en même temps que quelques amitiés reconnaissantes, et j'ai été mêlé à de nombreuses polémiques et à des procès, particulièrement des procès de chantage. Mais on a le sang chaud, chez nous, Messieurs, et la plupart des différends et des querelles se règlent non pas devant un tribunal mais en champ clos, les armes à la main. Aussi n'ai-je pas exercé ma profession pendant vingt ans sans avoir maints duels, et le souci de la vérité m'oblige à vous avouer que je suis aussi bon tireur au pistolet qu'habile aux armes blanches, ce qui me vaut d'être encore en vie. Tout cela ne vise qu'à vous expliquer ma présence au Parc National de Buenos-Aires à quatre heures du matin, il y a deux semaines de cela (n'oubliez pas, Mr. Holmes, que c'est actuellement l'été dans notre hémisphère).

» J'avais été provoqué par le fils d'un négociant en vins de la ville, dont le nom importe peu ici, et qui, mis en cause par moi à propos d'un scandale politique, s'était jugé offensé et avait choisi pour arme l'épée. Je connaissais mon adversaire, pour l'avoir vu à la salle d'armes, et c'était, comparé à moi, un assez piètre escrimeur. Aussi ne m'inquiétais-je pas trop de l'issue de la rencontre, sachant que celle-ci ne risquait guère de tourner à mon désavantage.

» Réveillé tôt, j'arrivai vers quatre heures et demie au Parc, qui est un vaste espace boisé à la limite nord de la ville, parsemé de clairières fort convenables pour ce genre d'exercice. Je n'attendais guère mes témoins et nos adversaires avant cinq heures, aussi attachai-je mon cheval à un tronc d'arbre et me mis-je à faire les cent pas sous les ombrages.

» Soudain, un bruit étrange frappa mes oreilles. Il n'était comparable à aucun autre sinon à celui d'un verre de cristal dont on frotte le bord avec un doigt mouillé, mais amplifié un million de fois. Je levai les yeux au ciel pour en chercher la cause et vis alors descendre dans la clairière un étrange objet en métal de forme circulaire qui vint se poser doucement sur l'herbe.

» Me dissimulant derrière un tronc d'arbre, j'observai : pourvu de hublots sur son pourtour ainsi que sur le dôme qui s'élevait en son centre, son diamètre atteignait près de trente mètres. Quelques minutes s'écoulèrent sans que rien ne bougeât, puis une porte s'ouvrit dans le flanc de l'appareil, un escalier s'abaissa, et trois hommes apparurent ; ils avaient incontestablement l'air d'étrangers, non pas tant à cause de leur costume, qui était celui de quelconques citoyens, mais à cause de leur type physique, plutôt nordique, si vous voyez ce que je veux dire. A peine avaient-ils pris pied dans la clairière qu'apparut à leur suite la plus horrible créature qu'il m'ait jamais été donné d'apercevoir : imaginez un poulpe géant, noir et luisant comme le goudron, qui marcherait dressé sur vingt tentacules et atteindrait ainsi une hauteur de deux mètres !

» Les trois hommes s'arrêtèrent et semblèrent avoir une conversation animée avec le monstre, qui les avait rejoint et avait passé tendrement un de ses hideux tentacules autour du cou de chacun d'eux. Je me pinçai, fermai les yeux, et les rouvris : ils étaient encore tous les quatre devant moi, et l'idée extravagante me vint alors que ces êtres et leur véhicule ne pouvaient provenir de quelque région de la Terre, mais qu'ils venaient d'ailleurs, d'une autre planète, que sais-je !

» Au bout de quelques instants, le poulpe se sépara des trois autres et rentra dans l'appareil, dont l'escalier se replia derrière lui. La porte se referma, puis la chose se mit à bouger légèrement, le bruit que j'avais entendu reprit d'abord très doux puis de plus en plus fort, et, s'élevant lentement, elle disparut au-dessus des arbres. Les trois hommes (j'hésite à leur donner ce nom !) quittèrent bientôt la clairière à pied, en prenant une direction opposée à celle où je me trouvais.

» Jugez de mon émoi, Mr. Holmes, et vous, docteur Watson ! Moi, un journaliste, être témoin d'un événement pareil et devoir rester là, pour régler une stupide affaire d'honneur, alors que je possédais une information en or, que je pourrais apporter à temps à mon journal pour qu'elle paraisse à la première page de l'édition du matin ! J'avoue que pas un instant la pensée ne me traversa qu'il était peut-être de mon devoir d'avertir les autorités : je crois à présent que cela aurait été préférable, mais j'étais alors obnubilé par l'idée que, peut-être, pendant que je restais là à ne rien faire, quelqu'un d'autre apercevait l'engin mystérieux et, qui sait, son répugnant occupant (ou ses occupants : il m'avait semblé voir s'agiter d'autres silhouettes derrière les fenêtres) et courait faire part de la nouvelle à une feuille concurrente.

» J'envoyai au diable mon adversaire et les témoins qui allaient arriver d'un instant à l'autre, enfourchai mon cheval et me dirigeai au galop vers la ville, faisant toutefois un détour pour éviter de rencontrer les trois individus débarqués de l'appareil.

» La suite, Messieurs, la voici : je consacrai la moitié de la première page de mon journal à raconter ce que j'avais vu, et on ne me crut pas ! Ou, plutôt, on me crut fou ! Mes concurrents me tournèrent en ridicule à propos de mes « visions », et je devins la risée de Buenos-Aires. La police (car la police s'en mêla !) vint enquêter dans la clairière, renifla l'herbe et ne découvrit aucune trace susceptible de confirmer mes dires : s'il y en avait eu, elles avaient été effacées par les curieux qui s'étaient précipités là en foule, croyant y trouver un campement de Martiens ! Mon adversaire, le fils du négociant, m'accusa publiquement de lâcheté, prétendant que mon récit était « une extravagance laborieusement imaginée par un journaliste pour lui permettre de se dérober ». La rencontre fut remise au surlendemain et, cette fois, je le touchai gravement au poumon.

» Mais voici le point précis qui m'amène, Mr. Holmes. Quelqu'un pourtant a pris mes dires au sérieux : les trois hommes que j'avais aperçus,

aidés sans doute de leurs complices de cauchemar. Je les ai reconnus, mêlés à la foule, rôdant autour des bureaux du journal, près de mon domicile. Ils me cherchent, ils m'espionnent, car je dois présenter un danger pour eux : songez que je suis le seul homme sur la Terre à les avoir vus, à croire à leur existence, et il se peut que j'arrive à en convaincre d'autres, qui y croient à leur tour et fassent échouer leur plan, quel qu'il soit (car ils doivent comploter quelque chose contre nous, pour se dissimuler ainsi !)

» J'ai pris le premier bateau en partance et suis venu vous trouver, avec l'intention de ne rien vous cacher, Mr. Holmes : si quelqu'un peut me croire, appuyer mes dires de son autorité et assurer ma protection, c'est vous. »

J'avais rarement vu au cours de mon existence homme plus atterré, visage plus décomposé. Il me faisait pitié, maintenant ; mais je ne savais encore si je devais croire à la véracité de son histoire ou à une étrange hallucination.

Sherlock Holmes resta un long moment à fumer en silence. Enfin il se leva, jeta le bout de son cigare dans le foyer, arpenta pendant quelque temps la pièce en tous sens, le menton sur la poitrine et les mains dans les poches, puis revint se planter face à son visiteur.

— « Monsieur, » fit-il, « je dois avouer que votre aventure est une des plus extraordinaires qu'il m'ait été donné d'entendre dans ma carrière ; comme je vous l'ai dit quand vous êtes entré, j'en avais déjà eu vent par nos journaux qui y ont fait écho avec, je regrette d'avoir à vous le dire, une certaine ironie, alors que dans six mois ils nous annonceront fort sérieusement une nouvelle apparition du monstre du Loch Ness !... N'était le fait que vous avez entrepris un tel voyage pour m'en faire le récit, je penserais que tous les détails en sont inventés. Cependant, la crainte que vous manifestez est réelle : il est certains symptômes physiques de la peur dont celui qui l'éprouve demeure inconscient et que le meilleur acteur du monde ne saurait feindre. D'où la possibilité, que je n'exclue pas de prime abord, qu'un danger vous menace réellement, mais qu'il n'ait aucun rapport avec votre récit : autrement dit, que quelqu'un vous menace et que, pour bénéficier de mon appui sans me faire le confident de vos affaires privées, vous ayez bâti ce roman. J'incline pourtant à penser que, si cela était le cas, la haute opinion que vous paraissez avoir de moi ne vous aurait pas permis d'espérer sérieusement me voir avaler cette monstrueuse couleuvre. Donc, Monsieur, je vous crois.

» La question qui se pose ensuite à moi est celle-ci : puis-je faire partager cette conviction à d'autres personnes ? Vous me flattez, cher Monsieur, ou vous vous trompez gravement si vous me supposez quelque autorité en ce domaine. Watson vous le confirmera, lui qui, alors qu'il me connaissait à peine et n'avait pas encore suivi une seule de mes enquêtes, me condamnait ainsi dans ses carnets : « Connaissances en astronomie : néant ». J'ignore tout des planètes, sauf de la lune, qui

fait hurler les chiens et passe à juste titre pour influer sur le comportement des humains, et serais absolument incapable de vous en nommer une seule autre si vous-même n'aviez incidemment cité Mars dans votre récit. J'ai à cela une bonne raison : nul n'a jamais eu connaissance ici-bas d'un crime qui y eût été commis. Je ne peux donc décider si elles sont habitées et si leurs habitants sont susceptibles de venir nous visiter. Ne comptez même pas obtenir de moi une opinion basée sur un système métaphysique ou sur l'opinion de grands penseurs. Dans son exécution publique et imprimée, Watson ajoutait : « Connaissances en littérature : néant. Connaissances en philosophie : néant. »

— « Holmes ! » protestai-je. « C'est bien la première fois que... »

— « Ne m'en veuillez pas, vieux camarade. Je voulais démontrer à Mr. Persano que je ne possédais aucune des qualifications requises pour amener le monde à croire à son récit. Maintenant que c'est fait et que, j'en suis certain, il en est intimement persuadé, que reste-t-il que nous puissions faire pour lui ? »

Il se tourna vers l'Argentin, tassé dans son fauteuil.

« Sur le bateau, et depuis votre arrivée à Londres, avez-vous eu l'impression que vous étiez l'objet d'une surveillance ? »

— « Non, Mr. Holmes. Du moins, je n'ai rien remarqué. »

— « Bien. Ce qu'il importe, c'est de laisser vos mystérieux personnages vous retrouver, s'ils vous poursuivent. A ce moment, vous me les désignez, je les surveille à mon tour... et nous verrons où cela nous mènera. Je ne pense pas que vous courriez réellement un danger : vous nous avez dit qu'à Buenos-Aires vous aviez constaté que vous étiez suivi. Je suis certain de ne pas me tromper en affirmant que, si leur intention avait été de vous... mettre hors d'état de leur nuire, ces individus qui semblent disposer de puissants moyens seraient déjà parvenus à leurs fins. Je propose que vous rentriez à votre hôtel et que nous nous y retrouvions tout à l'heure pour déjeuner. Peut-être quelque chose de nouveau se produira-t-il d'ici là. »

Notre visiteur nous quitta, l'air un peu rassuré, à ce qu'il me sembla, après avoir remercié Holmes avec effusion et nous avoir nommé son hôtel, qui était le *Cosmopolitan*.

— « Voilà un homme, » fit mon ami après son départ, « qui est mort de peur. S'il n'a pas eu une hallucination (hypothèse que j'ai volontairement laissée dans l'ombre en sa présence mais que je n'exclus pas encore), son cas est sans précédent et je crains fort, comme je l'ai dit, qu'il ne dépasse ma compétence. »

Puis il enchaîna brusquement sur Mendelssohn et passa le reste de la matinée à discourir à son sujet ; bien que ce fût un de mes compositeurs favoris, je me gardai bien de manifester mon intérêt, humilié que j'étais de l'espèce de camouflet qu'il avait cru bon de m'infliger en présence de l'autre.

Vers midi, alors que nous nous apprêtions à partir, un agent de

police se présenta, demandant à parler à Holmes : Mr. Isadora Persano était devenu subitement fou, et on avait dû l'amener dans un hôpital. Je vis passer sur le visage de mon ami un fugitif sourire qui me donna à penser qu'il se félicitait de n'avoir pas souscrit aveuglément au récit du malheureux.

L'inspecteur chargé de l'enquête était au *Cosmopolitan* et désirait nous voir. Dans le fiacre qui nous emportait, l'agent nous expliqua que, si nous étions mêlés à cette affaire, la raison en était que Mr. Persano avait demandé le matin à l'employé de la réception de l'aider à trouver dans l'annuaire l'adresse de Holmes : on avait donc supposé, à juste raison, qu'il s'était rendu chez nous.

En fait, nous étions les deux dernières personnes à l'avoir vu sain d'esprit, à l'exception d'un cocher de fiacre et du portier de l'hôtel qui, nous dit-il, l'avait trouvé « beaucoup plus calme et détendu qu'à son départ ». Le cocher l'avait chargé devant notre porte et amené directement à l'hôtel, sans aucun arrêt intermédiaire. Une fois arrivé, le journaliste s'était rendu directement à sa chambre.

Une demi-heure environ après qu'il fût rentré, les occupants des chambres voisines furent alertés par des bruits de voix provenant de chez lui et qui crûrent en volume jusqu'à devenir de véritables hurlements. Un attroupement se forma dans le corridor, puis quelqu'un essaya la poignée de la porte qui s'ouvrit, n'étant pas fermée à clé. Le journaliste était assis, seul, devant une table dont il tenait le bord à deux mains, et c'était lui qui poussait ces cris. Il était manifestement fou. Le directeur de l'hôtel avertit la police et une ambulance emmena le pauvre homme. L'enquête en serait peut-être restée là si le nom de Sherlock Holmes n'avait été prononcé.

Sur la table, en face de l'endroit où l'Argentin avait été trouvé assis, reposait une boîte d'allumettes à demi ouverte, qui contenait un ver bizarre, mort. Aucun zoologiste du Royaume-Uni et même d'Europe ne put l'identifier, ni même en déterminer la famille ou le pays d'origine.

***

Holmes resta longtemps silencieux, immobile dans son fauteuil. La nuit était tombée, mais nous avions laissé la pièce dans l'obscurité. Dehors, mille étoiles trouaient le ciel clair. Mon ami se leva et vint appuyer son front à la vitre.

— « Watson, » fit-il au bout d'un moment, « je commence à croire qu'il y a dans l'univers des problèmes qui dépassent les facultés de l'homme à un tel point que leurs données mêmes lui sont incompréhensibles.

» Imaginez que vous ayez à réduire quelqu'un au silence parce qu'il en sait trop sur votre compte et que, pourtant, vous répugniez à un assassinat. Cette personne est un journaliste épris de son métier : vous

ne pouvez le corrompre. Il vous est peu commode de l'enlever et de le séquestrer sans attirer l'attention sur vous. Que faire ?

» Providentiellement, ce journaliste a eu un comportement, a écrit des articles qui ont permis à certains de douter de son équilibre mental : quelle aubaine ce serait pour vous s'il devenait réellement fou, complètement fou ! Dans le pays d'où vous venez vit justement un animal qui, de même que certains serpents fascinent leur proie, rend fou ceux qui le regardent sans prendre certaines précautions ; en prévision d'une telle nécessité, vous en avez apporté un ou plusieurs dans vos bagages, car c'est un animal de petite taille.

» Vous en prenez donc un et vous le fourrez dans une boîte anodine que vous allez placer chez votre future victime à un endroit où vous êtes certain qu'elle attirera son regard. Et puis vous partez, et vous êtes insoupçonnable, car l'animal se révélera être d'une espèce totalement inconnue : on ne peut remonter jusqu'à vous.

» L'animal est mort quand on le découvre, me direz-vous. Qui sait ? Peut-être l'air que l'on respire dans ce pays-ci est-il mauvais pour lui, ou sont-ce les rayons du soleil qui y brille ? Peut-être simplement l'oxyde de carbone émanant en quantité infinitésimale de la cheminée est-il absolument néfaste à son délicat appareil respiratoire ? »

Il laissa passer quelques instants, me tournant toujours le dos.

« Parmi la multitude de ces corps célestes qui tournoient, Watson, n'en est-il pas un qui porte le nom de Jupiter, dieu du tonnerre et des éclairs ? *Quos vult Jupiter perdere...* Quoi que vous puissiez en penser et écrire, il subsiste en moi quelques bribes du savoir que l'on m'a enseigné au collège : « Ceux que Jupiter veut perdre, il commence par leur ôter la raison. »

» C'est égal, Watson, » dit-il en me faisant face brusquement, « j'aimerais mieux que vous gardiez tout cela pour vous. »

J'ai presque tenu parole.



L'Exécuteur

(*Executioner N° 43*)

par ROG PHILLIPS

La dernière nouvelle de Rog Phillips dans « Fiction » *était une surprenante histoire de Terriens anthropophages sur Mars. Aujourd'hui, il nous dépeint encore un étrange tableau de mœurs sur une planète lointaine.* (1)



Le battant capitonné faisait sept mètres de haut sur trois de large. Je le poussai, entrai et embrassai d'un coup d'œil toute la longueur du bar. Rien que des dos tournés. Des dos gigantesques, hostiles, sans le moindre intervalle libre entre eux. Des dos humains... mais dont les dimensions étaient plus de deux fois celles d'un homme.

Je sentis la vague d'hostilité m'envelopper. Une peur instinctive me serrait soudain la gorge, à la seule vue de ces carrures monstrueuses. Mais la réaction s'opéra immédiatement, sorte de réflexe d'auto-défense : la haine. Ces géants étaient des Edroniens. Des êtres d'origine humaine, et voilà ce qu'Edron avait fait d'eux.

Je longeai le comptoir et la muraille vivante qui se dressait d'un bloc à ma droite. Des souliers gigantesques s'arc-boutaient aux barreaux inférieurs des tabourets. Le cuivre du bar m'arrivait juste à hauteur des yeux.

Aucune tête ne se retourna sur mon passage. Mais *ils* savaient que j'étais derrière eux. Et ils savaient pourquoi. Leur attente stagnait dans un silence total. Et leur haine.

J'atteignis le seul tabouret demeuré libre où je me hissai tant bien que mal en m'aidant d'un barreau. Le géant assis à ma droite broncha. Son regard plongea vers moi, étrangement vide de toute expression. Puis il se leva, gagna le fond de la salle. Je le suivis des yeux. Je comprenais soudain qu'il avait peur.

⁂

(1) Nouvelles de l'auteur précédemment parues : « *Plante à tout faire* » (n° 58) ; « *Le diable par la queue* » (n° 77) ; « *Les ogres* » (n° 79).

Le brouhaha général reprenait peu à peu. Un concert de protestations domina brusquement le tumulte, venant de la porte. Quelqu'un avait voulu sortir, mais la police édronienne (composée d'autochtones) cernait maintenant tout le pâté d'immeubles : personne ne pouvait plus aller ou venir tant que je n'en aurais pas fini.

Le barman s'approcha de moi : un vrai nabot, pas plus haut qu'une porte de chez nous, étriqué en proportion, et deux yeux marrons au milieu d'un visage qu'on eût dit pétri dans de la mie de pain. « Voulez quelque chose ? » murmura-t-il.

— « Bourbon... et soda dans un autre verre, » répondis-je, sachant que ma voix de baryton avait pour lui une résonance aiguë.

S'il avait peur, il donnait fort bien le change. Il leva un bras et j'eus l'impression de voir les deux objets apparaître comme par enchantement entre ses doigts énormes : un premier verre qui contenait au moins un quart de litre d'alcool, puis un autre, vrai bocal d'un litre celui-ci, plein de liquide pétillant et de cubes de glace de sept centimètres. Il les posa doucement devant moi. Je mis tout autant de douceur à extirper une pièce de ma poche — une pièce que le bout de son doigt suffit à recouvrir entièrement lorsqu'il la fit disparaître prestement dans sa main.

Quelqu'un se glissa sur le tabouret à ma droite.

Une blonde, qui susurra d'une voix enrouée : « Tu m'offres un verre, beau gosse ? »

Elle avait des épaules dont aucun voile ne venait masquer la blancheur et un visage de déesse où les lèvres dessinaient la perfection même sous deux grands yeux bleus rêveurs. Je voyais des rêves passer dans ses prunelles — en même temps qu'une peur atroce.

Je songeai à Nalda. Nalda, ma femme, que j'avais perdue après avoir perdu deux doigts de ma main gauche. Ses yeux avaient reflété une terreur semblable...

J'eus un coup d'œil en coin pour le nabot, puis continuai d'analyser la peur dans les grands yeux de la fille.

Le sourire indolent des lèvres rouges se figea, et la femme esquissa le geste imperceptible d'abandonner le tabouret. Elle vit alors le petit signe de tête que lui adressait le barman — à peine plus accusé. Elle resta assise.

— « Certainement, » dis-je enfin.

Elle eut un battement de paupières, et son sourire reprit vie. Le nabot matérialisa aussitôt un grand verre contenant un quart de litre de thé glacé.

Vingt minutes plus tard (elle en était à son cinquième verre) j'avais la moitié de mon bourbon dans l'estomac et la main de la fille sur mon genou. Je proposai une des alcôves aménagées au fond de la salle.

— « Pas maintenant, » me dit-elle. « J'ai mon numéro dans une minute. Mais je viendrai te retrouver ici. »

Elle descendit du tabouret. Ce faisant elle m'effleura le visage de sa

poitrine, et je connus un instant la douceur à peine prononcée de son parfum. Déjà elle s'éloignait, silhouette sculpturale de deux mètres cinquante, dont les hanches ondulaient légèrement. Ses cheveux d'or coulaient sur ses épaules comme une lumière venue du Ciel. Comme avaient coulé les cheveux de Nalda.

Allais-je me décider pour elle ? Je repris mon verre.

⁂

Le rideau tendu derrière le bar, à côté de la scène, s'écarta pour livrer passage à un géant impeccablement vêtu. Son veston rembourré aux épaules lui donnait une carrure de presque deux mètres, dont s'accomodaient fort bien ses quelque quatre mètres de haut.

Il s'assit au piano, relevant soigneusement son pantalon pour éviter d'en briser le pli. Ses doigts énormes glissèrent sur les touches (des touches larges de cinq centimètres) en une mélodie dont le mouvement rapide se doublait d'une virtuosité désinvolte.

Je suivis ses mouvements. Je m'étais adonné au piano, moi aussi. Il y avait très longtemps...

Il tournait lentement la tête — une tête aux cheveux lissés, large comme un mufle d'hippopotame — à mesure qu'il appréciait la salle archicomble. Il ne s'arrêta qu'une fraction de seconde quand il me vit. Tout en continuant de jouer de la main droite, il prit dans la poche intérieure de sa veste une cigarette longue de vingt-cinq centimètres et épaisse en proportion. Ses yeux scrutaient toujours les consommateurs massés le long du bar.

Un briquet géant apparut entre ses doigts, puis un véritable feu de broussailles dont les flammes jaillirent jusqu'à la cigarette. Un nuage de fumée opaque sortit des narines, des lèvres monstrueuses. Le rythme léger de la musique se modifia subtilement, la main gauche glissa de nouveau sur les touches... Je me cramponnai au métal du bar pour faire taire la souffrance qui me taraudait chair et âme.

Et la fille blonde qui m'avait quitté un instant plus tôt entra brusquement en scène, dans une longue robe de soirée dont la traîne serpentait derrière elle — une robe qu'elle n'arborait que pour l'ôter au cours de son numéro de strip.

— « Elle est fameuse, » chuchota quelqu'un à ma gauche. Une voix basse, si basse que j'en pus percevoir les moindres vibrations.

Je levai la tête, rencontrant le regard quêteur de deux yeux larges comme des soucoupes. L'homme portait un costume avachi qui n'arrivait pas à dissimuler un ventre en fûtaille. Son nez faisait le gabarit de mon poing, ses joues et son menton mal rasés dardaient des poils comme des fils de fer et tout, dans ses paroles, puait la servilité. Nonobstant mon silence, il remit ça : « Elle est petite. Juste à point pour vous, vrai. »

Ses lèvres épaisses eurent un sourire qui se voulait salace. « Vous ne vous embêteriez pas avec elle. »

Je le regardai bien fixement. Il passa du rouge malsain au gris-papier, et les veinules de ses yeux parurent soudain plus bleues qu'avant. Il demeura bouche bée, l'éloquence coupée net.

Je reportai mon attention sur la danseuse, sur la cigarette géante dont la cendre était assez longue pour tomber au moindre souffle. Quand je tournai de nouveau la tête, au bout d'un moment, le tabouret était vide. J'en éprouvai un vague désappointement.

⁂

La musique ralentissait, se faisait volupté. Les gestes de la femme, le sourire qu'elle portait comme un masque de rêve prenaient la même langueur suggestive. Elle se dénudait progressivement, s'arrêtait en simulant l'effronterie, attendant les applaudissements du nain ou des amateurs disposés à manifester leur enthousiasme. Mais parmi les habitués de l'endroit, ceux-là étaient rares.

De temps en temps, sa danse la portait dans ma direction. Alors je sentais peser sur moi le regard scrutateur du pianiste.

La légère dilatation des pupilles de l'homme ne laissaient aucun doute : il était un tantinet drogué — juste assez pour faire preuve de fatalisme, mais pas au point de se croire Dieu le Père. Je comprenais ce qu'il ressentait. Nos yeux se rencontrèrent. Je souris lentement.

Une seconde ou deux, il cafouilla. La cendre de sa cigarette tomba sur les touches, s'éparpilla aussitôt en une suite d'accords à contre-temps.

La femme n'avait plus que son slip et son soutien-gorge ; ses mains passaient de l'un à l'autre en une mimique qui suggérait une dernière possibilité. Elle était splendide. Pas de doute. Un applaudissement isolé venait la relancer de loin en loin, très vite éteint — à croire que le bruit même provoquait la peur.

J'eus soudain conscience d'une présence menaçante derrière moi, en même temps qu'un relent d'haleine alcoolique me submergeait. La danseuse avait vu. Elle restait immobile dans l'entrebaîllement du rideau, son soutien-gorge à la main. Ses yeux fascinés exprimaient la peur — une peur dont la cause se trouvait au-dessus de ma tête.

Le piano s'était tu, et avec lui tous les autres bruits. Plus de respirations contenues, plus de mouvements pesants, plus de brouhaha. La salle n'était plus que silence où seul vivait le souffle brûlant, bestial, de celui que je sentais debout derrière moi.

Je savais ce qu'il éprouvait. De la haine. Haine contre moi, contre ce que je représentais. Refus méprisant de mesurer le prix dont ses semblables paieraient toute atteinte à ma personne. Désir incoercible de m'écraser, d'entendre mes os craquer entre ses doigts, se rompre...

Une main énorme étreignit le rebord du bar. Puis je vis un poignet

aussi gros qu'un torse, qui sortait d'une manche dans laquelle mes épaules n'auraient pas été à l'étroit. Les veines de la main saillaient comme des tuyaux, les ongles s'étalaient comme des dalles. Une masse cyclopéenne me frôla. Enfin je retrouvai mon souffle, comprenant que l'homme s'installait sur le tabouret à ma gauche.

Je cherchai le visage au-dessus de l'encolure géante. Deux yeux injectés de sang me regardèrent fixement, et les lèvres que tordait une grimace féroce laissèrent passer un grondement à peine perceptible.

— « Qui vas-tu tuer, Terrien ? Qui vas-tu tuer, hein ? » Un formidable éclat de rire accompagna ces mots, et je reçus en bourrasque l'haleine fétide du colosse.

Je le regardai droit dans les yeux, ce qui eut pour effet de le calmer instantanément. Il s'humecta les lèvres en faisant entendre un faible gargouillis qui sembla se répercuter dans une caverne.

— « Je n'ai rien décidé — pas encore, » dis-je enfin, et ces quelques mots eurent une résonance grêle au milieu du silence général.

Alors, sans transition, le piano redémarra en un rythme discordant, saccadé, et le brouhaha des voix reprit comme avant. Le géant continuait de se lécher les lèvres. Sa langue ressemblait à un quartier de viande rougeâtre.

Je lui tournai le dos. Une nouvelle strip-teaseuse venait de faire son apparition. Un mastodonte haut de plus de trois mètres et large... comment dire ? Jamais je n'avais rien vu de pareil. Je me désintéressai de ses évolutions, non sans avoir remarqué la finesse relative de ses pieds. Sa danse ne manquait d'ailleurs pas d'une certaine grâce.

Après cela je suivis encore le jeu des mains du pianiste sur le clavier. Des souvenirs me revenaient brusquement — et disparaissaient : souvenirs d'auditoires longtemps oubliés, souvenirs d'un autre piano qui avait été le mien. Puis une voix me chuchota des mots à l'oreille. La voix basse et rauque de la fille qui n'était pas Nalda...

— « Re-bonsoir, mon chou. »

⁂

Comme nous nous dirigions vers les alcôves aménagées dans le fond de la salle, elle me prit la main. Je goûtai la douceur tiède de son contact, de cette main à peine plus grande que la mienne. Je commençais à m'apercevoir que la fille était vraiment petite au milieu de tous ces géants. Très petite. Et très belle.

Le rythme voluptueux du piano nous suivait, et dès que nous eûmes choisi une loggia elle m'attira près d'elle, sans lâcher ma main qu'elle appuya contre sa cuisse, sous la table. Ses yeux brillaient. Elle se tassa sur la banquette, au point de sembler à peine plus grande que moi. « Embrasse-moi, mon chéri, » me dit-elle. « Dis... embrasse-moi. »

— « Certainement, » murmurai-je.

Ses lèvres étaient chaudes, fiévreuses, ardentes, tout son corps frémissait sous mes doigts, ses yeux grands ouverts brillaient dans la pénombre d'un éclat insolite. Ses mains glissèrent autour de mes épaules, m'étreignirent, m'attirèrent plus près d'elle encore. La peur la possédait. La peur, et autre chose. Elle eut un petit gémissement.

Je m'arrachai à son baiser, à ses lèvres qui restèrent entr'ouvertes, à la fixité de ses yeux trop brillants qui me regardaient sans me voir, et où des larmes étincelaient. Je les vis perler, couler en ruisseaux le long de ses joues...

Une brusque colère me cabra, me rejeta à l'autre bout de la banquette. Ses yeux reprirent conscience de la réalité, de l'endroit où elle se trouvait, et s'arrêtèrent sur moi avec une expression égarée.

— « Tu es trop sentimentale, » lançai-je durement.

— « Je n'y peux rien. » Ses lèvres tremblaient. « J'ai essayé... » Puis, d'un ton morne : « C'est moi que tu vas choisir de tuer, je suppose. »

Au lieu de répondre, je sortis mes cigarettes. Des longues. Elle en accepta une, qui parut minuscule entre ses doigts, mais moins que si elle avait été entre ceux du pianiste.

Mon briquet jeta dans l'ombre une flamme qui m'éblouit. Nos cigarettes allumées, j'approchai la flamme de mon bracelet-montre. Dix heures quarante-cinq. Plus d'une heure encore avant qu'il soit minuit. Soixante-quinze minutes.

— « Je ne veux pas mourir... » Elle avait parlé sans me regarder.

— « Il y en a bien peu qui le désirent. »

— « Je sais que ça devait tomber sur quelqu'un de mon espèce, je le sais ! » Elle se faisait véhémente, comme si les mots lui brûlaient la langue. « Je ne sers à rien, je ne suis utile à personne. J'ai envie de mourir quelquefois, oui... quand je me retrouve seule dans ma chambre. Cette chambre d'hôtel infecte... » Sa voix se brisait, s'éraillait.

Elle m'étreignit le bras. « Ecoute, » murmura-t-elle, « combien de temps te reste-t-il encore ? Une heure ? Un peu plus, peut-être ? Alors viens avec moi, viens dans ma chambre. Je mettrai le réveil à minuit moins cinq, comme ça tu ne risqueras pas d'oublier l'heure. Alors, quand nous aurons fini... »

— « Bien sûr, » dis-je d'une voix creuse. « *A ce moment-là* je pourrais te tuer... »

— « Mais à ce moment-là j'accepterais de... » Elle porta la main à sa bouche, les yeux soudain agrandis. Je vis ses dents mordre la chair.

— « Bien sûr, à ce moment-là tu accepterais. Tu crois donc que c'est si facile, toi, de tuer quelqu'un ? Il est plus facile de mourir, parfois. Laisse-moi te dire encore quelque chose : quand tu allais terminer ton numéro, tout à l'heure... tu te souviens de l'ivrogne qui était debout derrière moi ? A ce moment-là, j'ai souhaité qu'il me tue. »

— « Mais ça aurait équivalu à toute une ville ! » s'écria-t-elle. « La population de toute une cité pour le meurtre d'un Exécuteur ! »

— « Je sais. C'était de l'égoïsme. De sorte qu'au lieu d'être tué, c'est moi qui vais tuer quelqu'un d'ici minuit. Et je continuerai à vivre pour m'en souvenir. Longtemps. »

— « Est-ce que ça ne serait pas mieux d'avoir... en plus... quelques souvenirs agréables ? » Sa voix était mal assurée. « Je t'en prie, viens... Nous pourrons sortir d'ici sans qu'on nous... »

— « Non ! »

— « Si, si, je t'en supplie ! » Elle s'efforça de m'attirer contre elle. « Viens ! Ensuite, tu pourras me tuer ! »

— « Non ! » criai-je. Je le repoussai brutalement. Elle se cramponnait toujours. « Non, tu m'a compris ? Va au diable ! » Je levai la main, prêt à gifler, à frapper... à étrangler...

Et tout à coup, son visage m'apparut en plein, et ce n'était pas le visage de Nalda. Je pris une cigarette. Ma main tremblait violemment.

— « Qui est-ce ? lui demandai-je. « Quel est celui que tu cherches à protéger ? Le nain ? »

L'inquiétude, le soulagement, la ruse passèrent successivement dans son regard.

— « Oui, » murmura-t-elle, « je... je l'aime. » Elle s'accrocha de nouveau à mon bras, se fit véhémente. « Je t'en supplie, ne le tue pas. Pas lui ! Je... je vais avoir un bébé, et lui... il va m'épouser... »

— « Tu parles ! » Je me levai, sortis de l'alcôve, regagnai le bar d'un pas raide. Mon verre était toujours à la même place. L'alcool me brûla la gorge.

⁂

La danseuse obèse avait fait place à une fille rousse et souple comme une liane — une liane de trois mètres cinquante. Je la regardai un moment. Je vis la peur s'emparer d'elle, ses gestes, ses pas, perdre soudain leur assurance.

Je reportai mon attention sur le pianiste, sur le mouvement aisé des doigts d'un bout à l'autre du clavier.

Je m'apercevais peu à peu d'un changement dans le tumulte ambiant. Le bruit confus des propos assourdis était monté d'un ton. De temps à autre retentissait un éclat de voix qui couvrait la musique. Le pianiste lui-même jouait plus fort.

— « Ohé, Terrien ! » cria quelqu'un — et une autre voix se fit aussitôt entendre avec non moins de force : « Boucle-la, Joe ! »

Je consultai les aiguilles de ma montre. Onze heures vingt. J'aurais donné gros pour savoir qui j'allais tuer.

Le tumulte allait en s'amplifiant. Au milieu d'une panique collective.

quelqu'un pouvait fort bien oublier ce que signifierait un meurtre commis sur ma personne : une ville entière rasée par une bombe venue d'outre-ciel. Telle était la Loi, et force devait rester à la Loi. sans quoi, adieu la civilisation ! Sans l'application rigoureuse du principe des représailles immédiates, effectuées sur n'importe qui pris au hasard, les haines raciales qui couvaient entre les innombrables espèces humaines peuplant l'Univers, ces haines prendraient feu d'un seul coup, réduisant finalement la Terre à l'état de planète isolée.

Les évolutions de la strip-teaseuse manquaient de chaleur. Le vacarme sans cesse grandissant, les cris, les interpellations lui faisaient perdre son aplomb.

La musique se tut dans un crescendo de bruits multiples. Le pianiste demeurait assis, les yeux fixés sur son clavier. Il se demandait probablement s'il ne pourrait pas se lever, gagner la sortie sans avoir l'air d'y toucher, espérer que le Terrien, dans la confusion générale, ne ferait pas attention à lui. Il resta longtemps immobile. Puis, toujours sans bouger, il laissa ses mains glisser à nouveau sur les touches. Comme une caresse.

Soudain, venant de l'autre bout de la salle, un tumulte plus violent attira mon attention. Je vis une silhouette monumentale escalader le bar et retomber du côté du barman. Le nabot en colère se précipita de toutes ses courtes pattes, mais déjà l'homme était grimpé sur la scène, où sa tête frôlait presque le plafond. Il leva les bras.

— « Taisez-vous, tous ! » beugla-t-il. « J'ai quelque chose à vous dire ! » Le brouhaha s'éteignit, ne laissant subsister que quelques voix isolées çà et là. Le nain s'arrêta au moment où il allait atteindre la scène à son tour, puis redescendit en prenant un air réfléchi.

« Je m'appelle Joe, » déclara l'homme debout sur l'estrade. Sa voix profonde roulait comme le tonnerre. « Ecoutez-moi tous ! Nous connaissons la Loi. Mettons-nous à la place du Terrien. Il a un travail à faire : ici même, sur cette planète, quelqu'un a tué un petit homme à cheveux jaunes, un type qui venait de Ceti III. C'est pour ça que l'un d'entre nous doit mourir cette nuit, tout comme doivent mourir quarante-neuf autres Edroniens, dans d'autres villes. Et maintenant, je demande des volontaires. Moi le premier ! Il y en a bien quelques-uns parmi vous qui se moquent pas mal de vivre ou de mourir. Que le Terrien tue donc l'un de ceux qui se porteront volontaires. Quoi de plus juste ? » Ses yeux cherchèrent les miens, et il m'adressa un sourire sardonique.

Un silence à couper au couteau pesa sur la salle. Je comprenais parfaitement où l'orateur voulait en venir. Il connaissait la Loi mieux que beaucoup d'autres et s'imaginait me posséder. Mais son plan échouerait si tous les assistants savaient ce à quoi il pensait, et qu'il ne pouvait évidemment pas dire à haute voix. Pour compenser ce point faible, il se présenterait peut-être d'authentiques volontaires et, à la fin, des indécis qui se précipiteraient pour rester dans la foule.

Non loin de l'endroit d'où était surgi Joe, quatre hommes se levèrent

avec ensemble et, s'aidant de leurs tabourets, grimpèrent sur le bar pour sauter ensuite sur la scène. Ces quatre-là étaient des compères, desquels dépendait la réussite du stratagème.

Le pianiste joua, en les transposant, les premières mesures du cantique funèbre « *Presque persuadé* » — ce qui provoqua deux ou trois rires nerveux dans la salle.

A l'autre bout du bar, une cinquième silhouette suivit le mouvement en grimpant à son tour sur la scène. Un vrai volontaire, lui. Le premier. Ses yeux exprimaient un mélange de peur et de résolution, la nervosité le faisait transpirer de tous ses pores, il haletait avec un bruit sourd de chemin de fer souterrain. Il n'avait pas le moindre doute d'aller à une mort certaine — mais il y allait.

Cependant, d'autres se décidaient également, et cela continua jusqu'à ce qu'il y en eut une vingtaine réunis sur la scène. Puis, d'un seul coup, plus personne ne se présenta. Le dénommé Joe insistait, multipliait les appels pathétiques aux plus nobles sentiments de l'assistance. Il fit même allusion à la sécurité du nombre, répétant et répétant encore qu'*un seul* volontaire risquait la mort.

Je l'observais toujours, et les minutes passaient, quand les rideaux de fond s'écartèrent. La fille blonde, toute menue au milieu de ces géants, se frayait un chemin jusqu'au bord de la scène.

— « Très bien ! » lança-t-elle d'un ton de défi. « Pourquoi n'en serais-je pas, moi aussi ? Mais mourir pour mourir, autant que je meure en dansant mon numéro. » Elle se tourna vers les volontaires et, avec un sourire un peu trop radieux : « Reculez, vous autres ! Faites un peu de place à une femme. »

Sous le toucher changeant des longs doigts souples, le piano passa du rythme lent à celui de la danse, l'air funèbre se perdit en arpèges de transition, la musique repartit en accompagnement classique de strip-tease. Les volontaires se reculaient, s'alignaient en se bousculant contre le rideau du fond. Les mains de la blonde s'élevèrent, s'enlacèrent, ses hanches se mirent à onduler, ses pieds formèrent les premiers pas de sa danse — toujours la même. Je jetai un bref coup d'œil à mon poignet.

Il ne me restait plus que dix minutes.

⁂

Je regardai d'un bout à l'autre du bar, vis les tabourets inoccupés — ils étaient nombreux — et les quelques dix-huit ou vingt coriaces toujours assis devant leurs verres. On se serait cru un lundi soir, quand la plupart des citoyens sont chez eux en train d'ingurgiter de l'aspirine. Je me trouvais seul, isolé au milieu de douze tabourets vides. Les coriaces évitaient presque tous de regarder de mon côté.

Combien étaient-ils, parmi les non volontaires, à connaître suffisamment la Loi en détail pour savoir la vérité ? Combien savaient que l'on préférait ne pas tuer de volontaires ? Combien étaient-ils à avoir de ce

fait, et de propos délibéré, choisi la voie dangereuse ? Ceux-là, en tout cas, étaient des hommes — les seuls qui fussent vraiment braves... J'éprouvais de la joie à constater que je ne pouvais me prononcer sur aucun des visages aperçus.

L'un d'entre eux ne cessait de me regarder : un jeunot tiré à quatre épingles, portant lunettes, et dont les mains étaient très blanches. Ses yeux avides ne perdaient pas un seul de mes mouvements. Il savait que l'heure allait sonner. Il ne voulait pas manquer le premier geste que je ferais en portant la main à mon ceinturon vers le pistolet protonique. Il comptait bien ne pas perdre une miette du numéro.

— « Parfait ! » s'écria tout à coup le dénommé Joe. « Il est presque minuit ! Qu'est-ce que vous attendez, Terrien ? Faites votre choix ! »

La danseuse blonde perdit un instant la cadence, puis continua d'évoluer lentement, un sourire figé sur les lèvres.

Je me levai, debout sur un barreau du tabouret, de façon que mon coude se trouve au-dessus du comptoir. Prenant appui de la main gauche, je me tournai vers la scène et dégainai lentement le pistolet.

Mon regard s'arrêta finalement sur le nain, et c'est alors que je surpris du coin de l'œil une brève lueur d'espoir dans l'expression de la blonde. J'avais donc deviné juste : elle se fichait pas mal du nabot.

Je fis volte-face, regardant cette fois en direction du pianiste. J'entendis le halètement contenu de la blonde. Un rien, un souffle à peine audible — mais enfin, je l'entendis. Je lui fis confiance. Elle continua à danser.

Je regardais toujours le pianiste, qui semblait m'ignorer. Le tuer ? Je frapperais la fille au cœur plus sûrement que si je la tuais, *elle*. Faire sauter un doigt de l'homme ? Lui faire autant de mal qu'elle m'en avait fait... Arracher les deux oreilles de la femme ? La défigurer, en faire pour lui un objet de dégoût... Tuer le nabot ? Lui laisser croire un instant qu'elle avait gagné la partie — puis l'abattre à son tour... tuer Nalda, en finir avec... tuer...

Une nouvelle fois je fis face à Nalda... à la blonde qui n'était pas Nalda, mais qui lui ressemblait plus que toutes celles que j'avais pu trouver dans cette ville. C'était celle-là qu'il fallait tuer. Elle, et pas un autre. Tuer Nalda, la vraie Nalda, ne m'avait pas suffi : il me fallait la tuer encore, la tuer toujours, la tuer partout où je la retrouvais. C'est pour cela que j'étais devenu Exécuteur.

J'ouvris la bouche. J'allais l'appeler, lui dire ce que j'allais faire, lui donner la mort avant même de tirer. Ma main trembla...

Je refermai la bouche et me rassis un moment. Et puis, très vite, je descendis du tabouret, levai mon arme, visai à peine, pressai la détente. La charge protonique, dont la vitesse atteint les deux tiers de celle de la lumière, laissa flotter une odeur d'ozone.

La voix du piano mourut au milieu d'un accord. La blonde hurla. A l'autre bout du bar, le jeune élégant avide de sensations fortes bascula

de son tabouret, un trou noir à la place du cœur. Ses lunettes volèrent en éclats quand il roula sur le plancher.

Je me dirigeai lentement vers la porte capitonnée. Un tumulte de voix, d'appels et de cris allait grandissant derrière moi, mais je n'écoutais pas. Je n'entendais plus rien. J'essayais de comprendre pourquoi j'avais fait ça.

Ça m'était venu tout d'un coup. Là-bas, devant le bar. Je m'étais soudain avisé qu'on ne peut tuer quelqu'un indéfiniment — qu'une femme n'est qu'une femme, qu'elle ne vit qu'une seule fois.

Et ce qui m'avait amené à penser ça, c'était un petit détail de rien du tout, une de ces choses idiotes qui n'ont apparemment aucune importance : à l'instant où j'ouvrais la bouche pour interpeller la blonde, je m'étais rendu compte que je ne savais même pas son nom...

(Traduit par René Lathière.)

Notre conte ultra-bref

Après nous le déluge

par AVRAM DAVIDSON

L'EXPLORATRICE temporelle du docteur Boswell se composait en fait de quatre machines à explorer le temps, quatre mécanismes qui semblaient avoir été fabriqués par un horloger fou. Disposés dans un rectangle (ou, pour être un peu plus précis, dans un losange) et mises en marche, elles donnaient l'Effet Boswell.

Tout le monde sait à l'heure actuelle que seules trois personnes dans le monde entier comprenaient le principe de l'Effet Boswell. L'une d'elles était le laconique professeur Spencer Peabody — dont le subit départ pour les versants amazoniens des Andes avec une scierie portative devait peu après soulever une tempête dans les cercles académiques.

— « Jusqu'à présent, » répéta le Dr. Boswell au professeur Peabody juste avant le premier test des machines, « je n'ai aucun moyen de savoir la longueur des périodes de temps que représentent les gradations du cadran. Ce que j'espère, c'est que les animaux utilisés reviendront avec des spécimens de matière organique — soit collés à leur fourrure, soit en cours d'ingestion — et. grâce à une application tout à fait nouvelle du procédé de datation radio-carbonique, nous saurons jusqu'où dans le futur chacun de ces animaux est allé. »

L'Effet Boswell, pour des raisons encore assez obscures, ne pouvait servir à visiter le passé.

— « D'accord, » dit le professeur Peabody.

Le Dr. Boswell sortit le cobaye de sa cage et le posa au centre du losange. Il plaça le cadran devant une marque, abaissa la manette. Puis ils déjeunèrent. Le Dr. Boswell releva la manette. Rien n'apparut. Avec un simple haussement d'épaules philosophique, les deux hommes choisirent un hamster pour répéter l'expérience, le cadran étant placé devant la deuxième marque. Le résultat fut encore négatif.

— « Après dîner, nous essaierons un autre hamster, à la marque suivante, » dit le Dr. Boswell, « et nous lui laisserons plus de temps. »

— « D'accord, » dit le professeur Peabody. Ils dînèrent et le troisième animal fut expédié dans le futur. Plusieurs heures plus tard, le Dr. Boswell releva la manette pour la troisième fois. Brusquement, dans une lueur et un éclair, le hamster parut.

Sa fourrure auparavant lisse était hérissée, mouillée et collée. Au lieu d'être brillants, ses yeux étaient éteints. Il haletait faiblement. Mais... fermement serré entre ses dents, il y avait un débris de matière organique.

— « Je ne suis pas botaniste, » dit le Dr. Boswell avec sa modestie accoutumée, « mais je crois... j'inclinerais à croire... ne s'agit-il pas là d'une feuille d'olivier ? »

— « En effet », dit le professeur Peabody, songeur.

(Traduit par Arlette Rosenblum.)

Le Rayon des Classiques

Carmilla

par J. SHERIDAN LE FANU

On sait que vient de sortir à Paris le nouveau film de Vadim, qui après s'être appelé « Les vampires », *puis* « Le sang et la rose », *porte le titre* « Et mourir de plaisir ». *Mais ce que l'on sait moins, c'est que ce film est la libre transposition modernisée, due à Vadim et Roger Vailland, d'une ancienne et très classique histoire de vampire — celle précisément que nous vous présentons aujourd'hui :* « Carmilla » *de Le Fanu.*

Classique du fantastique, « Carmilla » *est aussi un classique tout court, et c'est surtout à ce titre que le récit est renommé en Angleterre. Son auteur, Joseph Sheridan Le Fanu, fait d'ailleurs partie du patrimoine littéraire anglais (ou plus exactement irlandais). Né en 1814 et mort en 1873, il écrivit de nombreux récits surnaturels, dans la lignée de l'histoire de fantômes à la mode de l'époque, mais aussi avec des ouvertures sur des perspectives moins traditionnelles. C'est ainsi que sa nouvelle* « Le thé vert » *contient l'une des premières descriptions des hallucinations et cauchemars provoqués par la drogue.*

L'un des attraits majeurs de « Carmilla », *pour le lecteur d'aujourd'hui, est de nous présenter le vampirisme sous un angle avant tout psychologique. L'auteur a su faire abstraction des effets les plus faciles que requérait le sujet. Et, malgré l'emploi de l'arsenal habituel entraîné par celui-ci, on peut dire que la terreur cède ici constamment le pas à la description des états d'âme et à la peinture de la passion.*

Car c'est bien d'une histoire de passion, et de passion fatale, qu'il s'agit. Avec une absence d'hypocrisie fort sympathique pour un auteur de l'époque victorienne, Le Fanu s'est attaché à évoquer le rapport littéralement amoureux et charnel qui lie le vampire à sa victime — rapport d'autant plus trouble que les personnages sont ici deux femmes. Tout cela étant exprimé, bien entendu, dans les termes élégants et irréprochables en usage au XIX[e] *siècle !*

En abordant son récit de la sorte, Le Fanu l'a pourvu d'une pérennité qu'il n'aurait sans doute pas eue s'il n'avait été qu'une simple histoire fantastique. La meilleure preuve en est le tribut que lui paie aujourd'hui le cinéma.

I

SANS posséder une fortune princière, nous habitions, en Styrie, un de ces châteaux que dans la région l'on nomme *schloss*. Là-bas, de minces revenus permettent de mener une vie large. Avec les nôtres, nous eussions à peine passé pour riches en Angleterre, patrie de mon père. Mais dans ce pays primitif, où l'abondance est à portée de la main,

notre confort et notre luxe étaient aussi étendus qu'ils pouvaient matériellement l'être.

Mon père avait servi dans l'armée autrichienne. Sa pension jointe à son patrimoine lui avait permis de se retirer en acquérant, pour une somme modique, cette demeure féodale et le domaine attenant.

L'endroit était isolé et pittoresque. Le château se dressait sur une hauteur au milieu de la forêt. Une route étroite et ancienne passait devant le pont-levis, que l'on ne levait jamais, et dans les douves voguaient les cygnes et croissaient les nénuphars. Le château profilait sur l'eau sa façade aux innombrables fenêtres, ses tours, sa chapelle gothique. Devant la grille d'entrée, une clairière irrégulière s'ouvrait dans la forêt et la route franchissait un pont au-dessus d'une petite rivière serpentant dans l'ombre du sous-bois.

La forêt s'étendait à des lieues à la ronde. Le plus proche village habité était à environ sept milles et le château le moins éloigné, celui du vieux général Spielsdorf, à près de vingt milles. Il existait aussi à trois milles, dans la direction du château du général, un village désert aux maisons en ruines. Dans sa petite église sans toiture, se trouvaient les tombeaux délabrés de la fière famille des Karnstein, désormais éteinte mais jadis propriétaire du château surplombant le village.

Si l'on excepte les domestiques logés dans les communs, nous étions peu nombreux au château. Mon père et moi, qui étais à l'époque âgée de dix-neuf ans, formions toute la famille. Ma mère, une dame styrienne, était morte peu après ma naissance, et depuis ce jour une gouvernante ne m'avait pas quittée. Cette femme extrêmement dévouée s'appelait Mme Perrodon et était originaire de Berne. En dehors d'elle, une quatrième personne partageait notre intimité : ma préceptrice, Mlle de Lafontaine.

Deux ou trois jeunes filles de mon âge composaient mon seul cercle d'amies. Elles venaient de temps à autre séjourner au château, et en échange je me rendais à mon tour chez elles. Avec les visites imprévues de nos « voisins » fixés à cinq ou six lieues de distance, c'était là nos uniques ressources sociales. Et ma vie s'écoulait ainsi monotone.

***

Le premier événement marquant de mon existence remonte à ma plus tendre enfance. Ce fut un incident qui produisit dans mon esprit une impression terrible et ineffaçable. Je n'avais pas plus de six ans, quand m'éveillant une nuit dans ma nursery, je ne vis autour de moi ni ma bonne ni ma gouvernante. Je me crus seule. Je n'avais pas peur, n'étant pas de ces enfants que l'on élève dans la crainte des fantômes et la croyance des contes de fées. Mais je fus mécontente de me trouver délaissée et je me mis à pleurnicher. Soudain je vis avec surprise quelqu'un à mon chevet : une jeune femme agenouillée, au visage grave mais très

joli, en train de me regarder. En la voyant, je cessai de pleurer. Elle me caressa, puis s'allongeant à côté de moi, me pressa contre elle en souriant. Immédiatement apaisée, je me rendormis. Mais je fus réveillée à nouveau par la sensation de deux aiguilles me transperçant simultanément la gorge, et je hurlai de douleur. La dame se retira d'un bond, les yeux fixés sur moi, puis se glissa jusqu'au sol et, me sembla-t-il, se cacha sous le lit.

Alors seulement j'eus peur et je me mis à crier. La gouvernante, la bonne et la gardienne accoururent. Elles écoutèrent mon histoire et me consolèrent, en affectant de ne pas me prendre au sérieux, mais je pouvais voir sur leurs visages une expression d'anxiété contenue. Et j'entendis la gardienne chuchoter à la bonne : « Mets ta main à ce creux du lit ; il y a eu quelqu'un de couché là, la place est encore chaude. »

Je me souviens qu'elles examinèrent ma gorge, à l'endroit où je disais avoir ressenti cette douleur aiguë. Mais il n'y avait aucune trace de piqûre.

Depuis lors, et jusqu'à mes quatorze ans, il y eut toujours une servante pour me veiller pendant la nuit. Je demeurai longtemps nerveuse après cet incident. Mon père m'assurait que je n'avais fait qu'un rêve, en m'embrassant et en me tapotant la joue. Mais je restais terrifiée, car je *savais* que ce n'était pas un rêve, je savais que j'avais réellement vu l'étrange dame à côté de mon lit.

Enfin la bonne me raconta qu'entrée pour me regarder, elle s'était étendue près de moi et que j'avais dû, dans un demi-sommeil, ne pas la reconnaître. Mais cette explication, bien que confirmée par la nourrice, ne me convainquit pas entièrement.

Je me rappelle aussi qu'un prêtre vint dans ma chambre — un vieillard aux cheveux blancs et au doux sourire — et qu'il m'invita à joindre les mains pour prier avec lui. Je le revois nettement, agenouillé dans cette pièce sombre, avec les trois femmes qui répétaient après lui des prières durant un temps qui me sembla très long. J'ai oublié tous les faits de ma vie avant cet événement, et bon nombre de ceux qui le suivirent, mais ces scènes restent dans ma mémoire, comme les détails isolés d'une fantasmagorie bordée d'ombre.

II

L'aventure que je raconterai à présent est si étrange qu'elle pourra paraître incroyable, mais elle n'en est pas moins véridique. C'est à moi personnellement qu'elle est arrivée.

Tout commença un soir d'été. Mon père et moi nous promenions dans la splendide forêt entourant notre château, peu avant le coucher du soleil. Mon père tenait une lettre à la main, et il m'annonça :

— « Le général Spielsdorf ne pourra pas venir aussi tôt qu'il l'escomptait. »

— « Et quand viendra-t-il ? » demandai-je.

— « Pas avant l'automne. Il m'apprend dans cette lettre que sa malheureuse nièce est morte. »

Le général devait venir, en compagnie de sa nièce, faire un séjour chez nous. Je m'étais beaucoup réjouie de la visite de cette jeune fille que je ne connaissais pas. Apprendre sa mort subite, que rien ne laissait prévoir, me causa de la stupeur.

Mon père et moi nous assîmes sur un banc de pierre dans l'allée de tilleuls. Le soleil disparaissait à l'horizon et la rivière bordée d'arbres majestueux reflétait le rose du ciel.

— « Voici la lettre du général, » dit mon père. « Je crains qu'il ne soit très affecté par son chagrin. Elle est assez incohérente. »

En effet, la lettre était par endroits si véhémente, si contradictoire, que je la relus une seconde fois sans parvenir à mieux la comprendre. Voici ce qu'elle disait :

« J'ai perdu mon enfant chérie, celle que je considérais comme ma propre fille. Pendant les derniers jours de sa maladie, je n'ai pu vous écrire. Et auparavant, j'ignorais le danger qu'elle courait. Maintenant je sais tout, *mais trop tard. Le démon qui a trahi notre hospitalité est coupable de tout. Je croyais recevoir chez moi l'innocence, la gaîté, une compagnie charmante pour ma chère enfant. Dieux, quel inconscient j'ai été ! Grâce au ciel, elle est morte sans soupçonner la cause de son mal ni la passion funeste de l'auteur de ses souffrances. Le reste de mes jours sera consacré à poursuivre et à exterminer le monstre. J'espère être en mesure d'accomplir ce devoir, bien qu'à présent je ne possède qu'une faible lueur pour me guider. Je maudis mon incrédulité, mon aveuglement, mais encore une fois, il est trop tard. Il m'est impossible d'écrire de sang-froid, je suis trop bouleversé. Dès que je serai un peu rétabli, j'entamerai mon enquête. Je viendrai vous voir vers l'automne et je vous dirai alors tout ce que je n'ose vous écrire aujourd'hui. Adieu, mon cher ami. Priez pour moi. »*

Le soleil s'était couché, le crépuscule maintenant nous entourait. Je rendis à mon père cette lettre étrange. Tout en reprenant notre chemin, nous nous interrogeâmes sur sa signification. Pourquoi cette violence et ce ton décousu ?

Quand nous rejoignîmes, un mille plus loin, la route qui passait devant le château, la lune brillait déjà dans le ciel. Nous rencontrâmes devant le pont-levis Mme Perrodon et Mlle de Lafontaine, qui étaient venues regarder le paysage.

Ensemble nous contemplâmes la lisière de la forêt, la route qui serpentait à travers les arbres, le pont sous lequel coulait la rivière. Sous la lumière de la lune, ce spectacle était d'un charme plein de douceur et de sérénité. C'était à peine si les nouvelles que je venais d'apprendre le teintaient pour moi de mélancolie.

Mlle de Lafontaine, qui se flattait d'être versée en psychologie et en

métaphysique, déclara qu'un clair de lune aussi intense indiquait une activité spirituelle spéciale. D'après elle, la pleine lune avait des effets nombreux ; elle influençait les rêves, la folie, les gens nerveux, et avait également d'extraordinaires incidences sur le plan matériel. Mlle de Lafontaine raconta que son cousin, qui était second sur un navire marchand, s'était endormi sur le pont par une nuit semblable, le visage exposé au clair de lune. Il avait vu en rêve une vieille femme lui griffer le visage et, à son réveil, il s'était retrouvé défiguré, les traits tirés de côté. Et jamais il ne s'était rétabli.

— « La lune, ce soir, » dit-elle, « est pleine d'influences magnétiques. Regardez derrière vous : la façade du château a ses fenêtres illuminées, comme si des mains invisibles avaient éclairé toutes les chambres pour recevoir des hôtes magiques. »

Peu encline à parler, j'écoutais distraitement leur conversation, me laissant bercer par le son de leurs voix.

— « Je me sens abattu ce soir, » dit mon père au bout d'un silence. « J'ai comme l'impression qu'un grave malheur nous menace. Je suppose que la lettre de ce pauvre général y est pour quelque chose. »

⁂

A ce moment, un bruit insolite de roues de voiture et de sabots de chevaux sur la route attira notre attention. Le bruit se rapprocha et, bientôt, nous vîmes surgir deux cavaliers, suivis d'un carrosse traîné par quatre chevaux, et de deux autres cavaliers qui fermaient la marche.

Cet équipage franchit le pont et nous l'observâmes avec curiosité, car il s'agissait, semblait-il, de la voiture d'une personne de haut rang. Cette curiosité se transforma bientôt en anxiété, quand, un peu après le pont, un des chevaux de l'attelage s'emballa, communiquant sa panique aux autres. Il s'ensuivit un galop effréné et les bêtes, bousculant les deux cavaliers qui les précédaient, dévalèrent la route en notre direction à une vitesse d'ouragan.

Des cris de femme s'élevèrent de la voiture. Nous accourûmes, en poussant des exclamations terrifiées. Les chevaux allaient de plus en plus vite. Un grand tilleul et un calvaire de pierre bordaient de chaque côté la route et, en y parvenant, ils firent un écart brusque. L'une des roues vint heurter les racines protubérantes de l'arbre.

Sachant ce qui allait arriver, je me couvris les yeux des mains, pour éviter ce spectacle. Mes amies s'étaient éloignées de moi. Je les entendis crier.

Quand je regardai de nouveau, une scène confuse s'offrit à ma vue. Deux des chevaux étaient tombés et la voiture gisait les roues en l'air. Des hommes s'affairaient auprès des harnais et une dame au maintien énergique se tenait auprès de la voiture, un mouchoir dans ses mains serrées. Par la portière, on sortait maintenant une jeune fille inanimée. Mon père s'était présenté à la dame d'âge mûr, pour lui offrir son

aide. Mais elle n'avait d'yeux que pour la grande et frêle jeune fille que l'on allongeait en l'adossant au talus de la route.

Je m'approchai. La jeune fille n'était heureusement qu'évanouie ; mon père, lui tâtant le pouls, assura qu'il battait normalement. En apprenant cela, la dame extériorisa son soulagement avec véhémence, les mains jointes et les yeux au ciel. C'était une grande femme pâle, vêtue de velours noir, et qui avait dû être fort belle. Elle s'écria ensuite sur un ton théâtral :

— « Quelle terrible catastrophe ! Un voyage qui pour nous est une question de vie ou de mort ! Tout peut être perdu si nous avons une heure de retard. Ma fille ne sera pas remise à temps pour continuer la route ; il faut que je l'abandonne ici. Pouvez-vous m'indiquer, monsieur, le plus proche village ? Je l'y laisserai et je ne pourrai la remmener qu'en repassant dans trois mois. »

Je tirai un pan du veston de mon père et lui chuchotai :

— « Oh ! papa, demandez-lui de nous laisser sa fille. Ce serait délicieux. Je vous en prie. »

— « Madame, si vous voulez bien accepter notre hospitalité, votre fille sera notre invitée jusqu'à votre retour. Nous nous occuperons d'elle avec tout le soin et le dévouement dont nous sommes capables. »

— « Je ne puis accepter, monsieur. Ce serait abuser de votre hospitalité, » dit la dame d'un air un peu égaré.

— « Vous nous feriez au contraire un grand plaisir. Ma fille attendait une visite qui n'aura pas lieu et elle en est infiniment déçue. Elle sera ravie d'avoir une compagne. De plus, il n'y a pas, dans les parages, de village où vous puissiez trouver une auberge décente. Votre fille ne sera nulle part mieux que chez nous. »

Entre temps, le carrosse avait été redressé. Les chevaux, maintenant calmés, étaient harnachés de nouveau et prêts à partir.

La dame jeta sur sa fille un regard moins affectueux que n'aurait pu le laisser attendre le début de la scène. Puis elle fit signe à mon père et l'entraîna à l'écart. Elle lui parla sur un ton net et froid, très différent de celui qu'elle avait employé jusqu'alors. J'étais stupéfaite que mon père ne semblât pas remarquer ce changement d'attitude, et je brûlais de savoir ce qu'elle pouvait lui murmurer avec tant de fermeté.

Au bout de deux ou trois minutes, elle quitta mon père et revint vers sa fille, qui avait repris conscience et de qui Mme Perrodon s'occupait. Elle s'agenouilla près d'elle et lui dit quelque chose à l'oreille, si bas que personne ne l'entendit. Puis elle l'embrassa en hâte et monta en voiture. La portière fut refermée, les valets en livrée grimpèrent derrière, les piqueurs s'ébranlèrent, les cochers firent claquer leurs fouets et les chevaux s'élancèrent au galop. L'équipage s'éloigna en allant grand train, suivi à la même allure par les deux cavaliers qui fermaient la marche.

III

Nous suivîmes la voiture du regard, jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans les bois remplis de brume. Le bruit des roues et des sabots s'estompa dans l'air silencieux de la nuit.

Tout cela aurait pu être un rêve, si la jeune fille n'avait été là pour nous assurer de la réalité de cet instant. Elle ouvrait précisément les yeux. Je ne voyais pas son visage, car elle avait détourné la tête, comme pour chercher quelqu'un autour d'elle. Elle demanda d'un ton plaintif : « Où est maman ? »

Mme Perrodon lui adressa tendrement quelques paroles de réconfort.

— « Où suis-je ? » continua-t-elle. « Quel est cet endroit ? Je ne vois pas la voiture. Et Matska, où est-elle ? »

Puis elle parut, peu à peu, se remémorer l'accident. Elle fut heureuse d'apprendre que personne n'avait été blessé. Mais quand on lui dit que sa mère l'avait quittée et ne reviendrait pas avant trois mois, elle se mit à pleurer.

Enfin elle se leva et nous l'accompagnâmes au château. Mon père avait entre temps envoyé un domestique à cheval, pour chercher le médecin qui habitait à deux lieues de là, et il avait ordonné qu'on préparât une chambre pour elle.

Nous passâmes la soirée dans la pièce qui nous servait habituellement de salon : une salle en longueur dont les quatre fenêtres donnaient sur le fossé, le pont-levis et la forêt. Elle avait des meubles de chêne sculpté et des sièges en velours d'Utrecht cramoisi. Aux murs, des tapisseries représentaient des scènes de chasse ou de festins, dont les personnages étaient à l'échelle humaine. C'était toujours là que nous nous réunissions pour prendre le thé.

Ce soir-là, pendant que la jeune étrangère reposait dans sa chambre, nous discutâmes de cette aventure. Je demandai à Mme Perrodon comment elle trouvait notre invitée.

— « Elle me plaît infiniment, » dit-elle. « C'est, je crois, la plus jolie créature que j'aie rencontrée. Elle est gentille et douce, et à peu près de votre âge. »

Mlle de Lafontaine demanda :

— « Avez-vous remarqué une autre femme dans la voiture, quand celle-ci a été redressée ? Elle n'est pas sortie, elle a seulement regardé par la portière. »

Nous n'avions rien vu. Elle nous décrivit alors une affreuse femme brune, coiffée d'une sorte de turban de couleur, qui se penchait tout le temps à la portière en agitant la tête et en grimaçant d'un air railleur en direction des dames, avec de gros yeux saillants et un rictus de colère.

— « Et les domestiques, avez-vous vu leur mine patibulaire ? » dit Mme Perrodon.

Mon père entrait à ce moment.

— « Oui, » dit-il, « des individus repoussants. J'espère qu'ils ne vont pas dévaliser cette pauvre dame dans la forêt. En tout cas ce sont de rudes gaillards ; ils ont tout remis d'aplomb sans attendre. »

— « Tout cela est curieux, » dit Mme Perrodon. « J'espère que cette jeune personne nous donnera demain quelques explications, si toutefois elle est rétablie. »

— « Je ne pense pas qu'elle le fasse, » déclara mon père avec un sourire mystérieux et un hochement de tête, comme s'il en savait plus long qu'il ne voulait le dire.

Intriguée, j'insistai plus tard pour savoir ce que lui avait dit la dame en noir, au cours de leur bref entretien avant son départ. A ce moment, nous étions seuls dans la pièce et mon père ne se fit pas prier.

— « Je ne vois pas de raison de te le cacher. Cette dame m'a exprimé son regret de nous importuner en nous confiant sa fille, qui est de santé délicate et a les nerfs fragiles — bien qu'elle soit parfaitement saine d'esprit. »

— « Quelle chose bizarre ! » remarquai-je. « A quoi servait-il de dire cela ? »

— « Elle a déclaré qu'elle faisait un important voyage — dont l'objet était *vital,* disait-elle — et qui devait rester secret. « Je reviendrai chercher ma fille dans trois mois, » a-t-elle ajouté. « D'ici là, elle ne pourra vous dévoiler notre identité, non plus que le lieu d'où nous venons ou le but de notre voyage. » C'est tout ce qu'elle a dit. En prononçant le mot « secret », elle s'est arrêté de parler et m'a fixé intensément. Tu as vu avec quelle hâte elle est repartie. J'espère ne pas avoir commis d'imprudence en recueillant cette jeune fille. »

Pour ma part j'étais enchantée à la perspective d'avoir une amie, dans la solitude où nous vivions. J'attendais avec impatience l'autorisation du médecin pour aller la voir. Il ne vint qu'à une heure du matin. Quand il redescendit au salon, ce fut pour nous livrer un diagnostic favorable. La jeune malade avait repris des forces, son pouls battait régulièrement et elle n'avait reçu aucune blessure. Ma visite ne la dérangerait pas.

⁂

Notre visiteuse reposait dans une des plus belles chambres du château. Des bougies brûlaient près du lit. Elle y était allongée, son corps gracieux et mince enveloppé d'une robe de chambre de satin brodé de fleurs. Mais en m'approchant d'elle, je restai muette et je reculai d'un pas, frappée de stupeur. Je venais de reconnaître son visage. C'était le visage même du cauchemar de mon enfance, ce visage qui était resté inscrit dans mon cerveau et sur lequel j'avais, des années durant, médité avec épouvante.

Il était joli et même beau. Quand je l'aperçus, il avait une expression de mélancolie, mais il s'illumina presque aussitôt d'un étrange sourire machinal — le sourire que l'on adresse à quelqu'un de connu.

Une minute de silence s'écoula, puis *elle* parla. Pour moi, j'aurais été incapable de le faire.

— « Quel prodige ! » s'exclama-t-elle. « Il y a douze ans, j'ai vu votre visage en songe, et il n'a jamais cessé de m'obséder. »

— « C'est un prodige en effet, » dis-je à mon tour, avec un effort pour dominer ma terreur. « Car moi aussi, il y a douze ans, que ce soit en réalité ou en rêve, je vous ai vue. Jamais je n'ai pu oublier votre visage depuis cette époque. »

Son sourire s'était adouci. Je n'y discernais plus rien d'étrange. Et sa physionomie maintenant n'était plus que charme.

Rassurée, je repris la parole, pour lui formuler l'accueil que me dictaient les lois de l'hospitalité. Je lui dis l'agrément que me procurait sa venue. Tout en parlant, je lui avais pris la main. Comme tous les gens solitaires, j'étais timide, mais la situation présente me rendait éloquente et m'inspirait même de la hardiesse. Elle serra ma main dans la sienne et ses yeux brillants plongèrent dans les miens, puis en rougissant elle se remit à sourire.

Elle répondit ensuite de bonne grâce à mon accueil. Encore sous le coup de la surprise, je m'assis à son côté.

— « Je vais vous raconter la vision que j'ai eue de vous, » dit-elle. « Comme il est étrange que nous ayons pu ainsi nous voir l'une l'autre en songe, et sous notre aspect actuel, alors que nous étions des enfants. Je devais avoir six ans, je me suis éveillée une nuit, émergeant d'un rêve confus et troublé, et la chambre qui m'entourait n'était plus ma nursery. C'était une pièce garnie de panneaux de bois sombre, avec des placards, des lits, des chaises et des bancs le long des murs. Tous les lits étaient vides, et la pièce semblait déserte. J'ai regardé autour de moi, admirant en particulier un chandelier de fer forgé, à deux branches, que je reconnaîtrais sans me tromper si je le revoyais. Puis je me suis faufilée sous un lit pour atteindre la fenêtre. En dépassant le lit, j'ai entendu quelqu'un pleurer ; je me suis redressée, toujours à genoux, et c'est vous que j'ai vue — vous, sans le moindre doute — telle que je vous vois maintenant. Une belle jeune fille aux cheveux blonds et aux grands yeux bleus, et aux lèvres — *vos* lèvres... oui, vous tout entière, comme vous êtes ici. Le spectacle que vous m'offriez me séduisit, je montai sur le lit en vous saisissant dans mes bras, et je crois que le sommeil nous prit. Un cri me réveilla ; c'était vous, assise sur le lit, qui poussiez ce cri, et je me sentis terrifiée. Je me laissai glisser sur le sol et perdis conscience. En revenant à moi, je me suis retrouvée dans ma nursery. Jamais depuis votre visage ne m'a quittée, il ne s'agit pas d'une simple ressemblance : vous *êtes* celle que j'ai vue. »

A mon tour, je relatai ma vision, à la surprise non déguisée de ma nouvelle amie.

— « Je ne sais laquelle de nous devrait avoir le plus peur de l'autre, » dit-elle enfin, avec un nouveau sourire. « Je crois que j'aurais très peur, si vous n'étiez pas aussi belle. Mais il me semble seulement vous avoir déjà connue il y a longtemps, et avoir le droit d'entrer dans votre intimité. Comme si, depuis l'enfance, nous étions destinées à être amies. Je me demande si vous ressentez vous aussi cette attirance étrange qui me pousse vers vous. Je n'ai jamais eu d'amie — est-il possible que j'en aie trouvé une ? »

Elle soupira et me fixa passionnément de ses beaux yeux noirs.

Elle avait parlé d'attirance. A vrai dire, moi aussi j'en ressentais une pour elle. Mais il s'y mêlait comme une sorte de répugnance. Dans ce sentiment ambigu, c'était toutefois l'attirance qui de loin prévalait. Elle était si belle, dotée d'un charme si indescriptible, que j'étais conquise par sa présence.

Mais je m'empressai de lui souhaiter bonne nuit, car je remarquais des signes de fatigue en elle.

— « Le docteur a conseillé qu'une servante veille à votre chevet, » dis-je. « L'une des nôtres sera à votre disposition. »

— « C'est trop de bonté, mais je ne pourrais pas dormir — la présence d'une autre personne dans ma chambre me gêne. Et — dois-je l'avouer ? — je suis hantée par la peur des voleurs. Un jour, des cambrioleurs ont dévasté notre maison et tué deux domestiques, et depuis je ferme toujours ma porte à clé. C'est une habitude dont je ne saurais me défaire. Je suis sûre que vous me pardonnerez. Je vois qu'il y a une clé dans la serrure. »

Elle me tint serrée un instant dans ses bras, et murmura à mon oreille : « Bonsoir, chérie — il m'est pénible de vous quitter, mais je sais que je vous reverrai. A demain... pas trop tôt. » Puis elle reposa sa tête sur l'oreiller et me suivit du regard, avec une expression nostalgique, en répétant : « Bonsoir, ma chérie. »

Les êtres jeunes aiment d'amitié, comme d'amour, en se laissant guider par leurs impulsions. J'étais flattée, bien que m'en jugeant indigne, de la tendresse qu'elle me témoignait, de la confiance qu'elle plaçait en moi en décidant d'avance de notre entente.

Le lendemain vint, et nous nous retrouvâmes. J'étais charmée par ma compagne, qui me plaisait en de nombreux points. Le grand jour ne ternissait pas son aspect. Au contraire, nulle créature ne m'avait jamais paru plus belle. Quant au choc désagréable lié au souvenir de mon rêve d'enfance, il s'était estompé.

Elle m'avoua qu'elle avait éprouvé en me voyant un choc identique, et cette même antipathie légère qui avait altéré un instant mon admiration pour elle. Et désormais nous nous moquions de nos frayeurs.

IV

J'ai dit que de nombreuses choses me plaisaient en elle.

D'autres m'étaient moins agréables.

Mais je dois d'abord la décrire. Elle était plus grande que la plupart des femmes, mince, et d'une grâce étonnante. Malgré la langueur — l'*extrême* langueur — de ses gestes, rien ne laissait supposer qu'elle fût malade. Elle avait un teint éclatant, des traits pleins de finesse, de grands yeux étincelants et sombres, des cheveux magnifiques. Jamais je n'en avais vus d'aussi épais, d'aussi longs, lorsqu'ils se déroulaient sur ses épaules. Combien de fois les ai-je retenus dans mes mains, m'émerveillant de leur poids ! Ils étaient délicieusement soyeux, et d'un brun chaud avec des reflets dorés. Auprès d'elle dans sa chambre, tandis qu'étendue sur une chaise-longue elle me parlait de sa voix basse et douce, j'aimais les dénouer en les emmêlant de mes doigts, puis les natter, les enrouler, les lisser, et jouer avec eux.

Pourtant, comme je viens de le dire, certains traits de son caractère me déplaisaient. Le premier soir, elle avait su me gagner par sa franchise ; depuis, je lui reprochais sa répugnance à parler d'elle-même et de tout ce qui avait trait à sa vie. J'aurais plutôt dû respecter la recommandation faite à mon père par la dame en noir, mais la curiosité est une passion dévorante. Quel mal y avait-il à me révéler ce que je désirais si ardemment savoir ? N'avait-elle pas confiance en moi, lorsque je lui jurais de ne divulguer à personne ce qu'elle pourrait me dire ?

Mais avec une obstination qui semblait au-delà de son âge, elle persistait dans son refus à me fournir la moindre lueur. Tout ce qu'elle m'apprit se résumait à quelques faits vagues. Elle s'appelait Carmilla, sa famille était de très ancienne noblesse, elle habitait du côté de l'ouest. Mais elle ne mentionna ni son nom de famille, ni ses quartiers de noblesse, ni le nom de son domaine, ni même celui du pays où elle vivait.

Et tout en se dérobant, elle m'adressait, avec une douce mélancolie, des regrets si charmants, des aveux si pressants de sa confiance et de son penchant pour moi, mêlés à des promesses de tout me dire un jour, que je ne pouvais sur le moment lui en garder rancune.

Elle enlaçait mon cou de ses jolis bras, m'attirait à elle et, posant sa joue contre la mienne, murmurait en effleurant de ses lèvres mon oreille :

— « Ma chérie, ne me crois pas dure parce que je cède à la loi irrésistible qui fait ma force et ma faiblesse. Si ton cœur est blessé, mon cœur à moi saigne avec le tien. Je vis de ta vie chaude, et toi tu mourras — tu mourras doucement — de la mienne. C'est ainsi, je ne peux rien empêcher. Comme je vais vers toi, à ton tour tu iras vers d'autres et tu connaîtras l'ivresse de cette cruauté qui est quand même de l'amour.

Mais pour le moment, ne cherche plus à rien savoir de moi, contente-toi de me faire confiance et de m'aimer. »

Et au bout de sa tirade, elle me pressait encore plus étroitement contre elle, en une étreinte tremblante, tandis que ses lèvres brûlaient ma joue par de tendres baisers.

Un tel émoi, un tel langage, étaient pour moi incompréhensibles.

J'eusse voulu m'arracher à ces folles étreintes, assez peu fréquentes au demeurant. Mais toute résistance semblait m'abandonner. Le murmure de sa voix était un papillon voletant à mon oreille, mon énergie se diluait, et je cédais à une sorte d'extase pour n'en sortir qu'à l'instant où ses bras me libéraient.

Je ne l'aimais pas, quand elle cédait à cette humeur mystérieuse. Un trouble bizarre m'envahissait, où du plaisir se mêlait à un dégoût vaguement terrifié. Durant ces scènes, je n'avais pas de pensées nettes à son endroit, mais il me semblait qu'elle m'inspirait tout à la fois de l'adoration et de la répulsion, ce qui est paradoxal, mais me semble impossible à décrire autrement.

Parfois, après une heure d'apathie, mon étrange et belle compagne prenait ma main et la serrait, en une suite de pressions répétées. Puis, une rougeur légère aux joues, elle me dévisageait d'un regard perçant, et son souffle précipité agitait son corsage tant il se faisait tumultueux. C'était comme l'ardeur d'un amant et j'en étais gênée ; et j'avais beau haïr cet excès, je m'y abandonnais. Avec des yeux brillants et avides, elle me serrait contre elle, sa bouche brûlante ravageait de baisers mon visage. Et en un murmure entrecoupé, elle me disait : « Tu es à moi, tu *seras* à moi, et nous serons unies à jamais. » Puis elle se rejetait en arrière sur sa chaise-longue, voilant ses yeux de ses petites mains, et me laissait toute frémissante.

Je voulais savoir pourquoi elle agissait ainsi. Je lui demandais quel lien entre nous pouvait justifier une telle conduite. « Je te rappelle peut-être quelqu'un que tu aimes, » disais-je. « Mais il ne faut pas, cela m'est insupportable. Quand tu me regardes, quand tu me parles de cette manière, je ne te reconnais plus et je ne me reconnais plus moi-même. » Alors elle soupirait et détournait la tête.

Je ne parvenais pas à m'expliquer ce comportement extraordinaire, en vain j'échafaudais des théories. Ce n'était pas simulation ou plaisanterie de sa part. Il y avait bien chez elle l'explosion d'une émotion ou d'un instinct refoulés. Etait-elle, malgré l'assurance de sa mère, sujette à des accès passagers de folie ? Ou bien son véritable sexe était-il déguisé par un travesti ? J'avais lu de telles histoires dans les anciens livres. Un jeune amoureux se serait-il introduit dans la maison, pour me faire la cour sous un déguisement ? Mais pour flatteuse que fût cette hypothèse, de nombreux faits l'infirmaient.

Elle n'avait pour moi aucune des attentions de la galanterie masculine. Dans les intervalles où ne se manifestait pas sa passion, elle avait une

attitude ordinaire, tantôt gaie, tantôt mélancolique, et si je ne l'avais surprise à me suivre des yeux, elle n'eût été qu'indifférence. Ses manières étaient toutes féminines, en dehors de ces brèves périodes d'exaltation, et sa perpétuelle langueur ne correspondait en rien à un tempérament viril.

Par certains côtés, ses habitudes étaient bizarres, tout au moins pour des gens de la campagne comme nous. Elle descendait très tard de sa chambre, rarement avant une heure de l'après-midi, et buvait une tasse de chocolat sans rien manger. Nous allions ensuite flâner dans le parc, mais elle était presque aussitôt épuisée et elle retournait au château ou s'asseyait sur un banc au milieu des arbres. Pourtant cette lassitude physique ne déteignait pas sur son esprit. Sa conversation restait vive et animée.

Parfois elle faisait une allusion fugitive à son foyer, mentionnait une aventure, une situation ou un souvenir d'enfance qui dénotaient une éducation et des coutumes étrangères. D'après ces indices, je supposais que son pays natal devait être beaucoup plus lointain que je ne l'avais cru.

∴

Un après-midi où nous étions assises sous les arbres, un enterrement passa devant nous. C'était celui de la fille d'un des gardes forestiers, une jolie jeune fille que j'avais vue souvent. Je me levai en signe de respect devant le cortège et joignis ma voix à l'hymne que chantaient les assistants. Alors Carmilla me secoua brutalement le bras.

— « Tu n'entends pas comme c'est faux ? » dit-elle avec brusquerie.

— « Non, je trouve que cet air est joli, » répondis-je, vexée de cette interruption et gênée devant les gens qui risquaient de nous observer.

Je me remis à chanter, mais Carmilla continua, en se bouchant les oreilles avec colère :

— « Tu me perces les tympans. D'abord, comment peux-tu dire que ta religion est aussi la mienne ? Je hais vos rites — et je déteste ces enterrements. Que d'embarras pour si peu de chose ! Il faut bien mourir, *tout le monde* meurt, et on est bien plus heureux ensuite. Viens, rentrons. »

— « Je croyais que tu savais qu'on l'enterrait aujourd'hui. »

— « Qui ? Je ne sais même pas de qui il s'agit, » fit-elle avec une flamme sombre dans le regard.

— « C'est cette pauvre fille qui a cru voir un fantôme il y a une quinzaine. Depuis, elle a dépéri de jour en jour et elle est morte hier. »

— « Ne me parle pas de fantômes. Tu vas m'empêcher de dormir cette nuit. »

— « J'espère que ce n'est pas une épidémie qui s'abat sur la région, » continuai-je. « La femme du porcher est morte elle aussi, la semaine dernière. Il lui a semblé être prise à la gorge dans son lit et à demi étranglée. Papa dit que d'horribles hallucinations accompagnent certaines

fièvres. La veille encore elle était parfaitement normale. Ensuite elle s'est alitée et elle est morte au bout de quelques jours. »

— « Eh bien, son enterrement à elle est fini, et les cantiques aussi, alors nos oreilles ne seront plus écorchées. Cela m'a rendue nerveuse. Assieds-toi ici, près de moi... plus près... tiens-moi la main, serre-la... plus fort, plus fort... »

Nous avions gagné un autre banc et nous nous y installâmes. A cet instant, l'expression de son visage me fit peur. Il était dénaturé comme sous l'effet d'une métamorphose, une horrible pâleur l'envahissait. Puis elle crispa ses lèvres sur ses dents serrées, et ses mains se contractèrent ; un tremblement nerveux secoua tout son corps tandis qu'elle regardait fixement le sol. On eût dit qu'elle luttait de toutes ses forces, à perdre le souffle, contre une crise de nerfs. Enfin elle poussa un cri étouffé et, peu à peu, se calma.

— « Voilà ce que c'est que d'étrangler les gens avec des cantiques ! » dit-elle. « Tiens-moi, tiens-moi encore. Cela va aller mieux. »

En effet, son comportement redevint normal. Et — fut-ce pour dissiper l'impression désagréable que m'avait laissé ce spectacle ? — elle se montra particulièrement vive et enjouée pendant le trajet du retour.

C'était la première fois que j'étais témoin d'une de ces défaillances nerveuses auxquelles avait fait allusion sa mère. La première fois aussi que je la voyais faire preuve d'un mouvement d'humeur.

Cette crise se dissipa comme un nuage d'été. Par la suite, je ne surpris qu'une seule autre fois chez elle un accès de colère.

Ce fut le jour où vint au château un colporteur que nous connaissions bien, et qui passait deux fois l'an. C'était un bossu à la barbe brune et au sourire fendu jusqu'aux oreilles, dévoilant ses dents ébréchées. Carmilla et moi étions à une fenêtre du salon lorsqu'il entra dans la cour.

Sur son dos, il portait une lanterne magique, ainsi que deux boîtes contenant, à l'entendre, l'une une salamandre et l'autre une mandragore. Ces monstres, qui faisaient rire mon père, étaient en réalité composés de morceaux desséchés et cousus de divers animaux : singes, perroquets, écureuils, poissons, hérissons. Il avait également un violon, une boîte de talismans contre le mauvais sort, une paire de fleurets et de masques attachés à sa ceinture, et plusieurs autres boîtes mystérieuses ballantes autour de lui.

Il s'avança au milieu de la cour et, soulevant son chapeau, nous fit un salut cérémonieux en débitant ses compliments. Puis il se mit à racler allègrement son violon, tout en se livrant à une pantomime comique. Enfin, il vint sous notre fenêtre pour se lancer dans un long boniment, énumérant toutes les curiosités qu'il avait à nous proposer.

— « Ces dames veulent-elles acheter une amulette contre l'upyre, qui, me dit-on, parcourt ces bois comme le loup ? » s'écria-t-il. « A droite, à gauche, tous meurent à sa rencontre, mais voici un talisman

infaillible. Epinglez-le la nuit à votre oreiller, et vous pourrez lui rire au nez. »

Ces talismans étaient des feuilles de parchemin, couvertes de diagrammes et de signes cabalistiques. Carmilla en acheta un sur-le-champ, et je l'imitai.

Le bossu nous regardait et nous lui souriions amusées — tout au moins puis-je le dire en ce qui me concerne. Mais soudain, ses yeux semblèrent découvrir un détail qui retint sa curiosité.

Il se mit à dérouler un étui de cuir rempli de petits instruments d'acier.

— « Voyez, mademoiselle, » me dit-il en me le présentant, « entre autres talents j'ai aussi celui d'être dentiste. Votre noble amie, la jeune demoiselle à votre droite, a les canines les plus aiguisées qui soient — longues, minces, pointues comme un dard... ah ! ah ! J'ai l'œil perçant, j'ai vu cela distinctement. Aussi, comme il se peut qu'elle en souffre, je lui propose ma lime et mes pinces. Je les lui rendrai, si elle le veut, rondes et polies, non plus comme des dents de poisson mais comme doivent l'être celles d'une jolie demoiselle comme elle. Hé ? La demoiselle est-elle fâchée ? Ai-je été trop audacieux ? L'ai-je offensée ? »

Carmilla semblait en effet furieuse en s'écartant de la fenêtre.

— « Comment ce charlatan ose-t-il nous insulter ? Si mon père était là, il l'aurait châtié comme il le mérite. »

Elle alla s'asseoir, mais sa colère tomba aussitôt après le départ du bossu. Elle reprit son ton habituel et sembla oublier les sottises qu'il avait prononcées.

Mon père rentra très agité ce jour-là. Après les deux décès qui s'étaient déjà produits, un autre cas semblable venait d'être constaté dans le voisinage. La sœur d'un jeune paysan était au plus mal, après avoir été, à l'en croire, attaquée de la même façon que les autres.

— « Tout cela, » dit mon père, « peut s'expliquer par des causes strictement naturelles. Mais la superstition est contagieuse, et ces pauvres gens recréent à tour de rôle les mêmes hallucinations. »

— « Il n'en faut pas plus pour connaître la peur, » dit Carmilla.

— « Que voulez-vous dire ? » interrogea mon père.

— « Imaginer que je vois de telles choses me fait si peur que la réalité ne pourrait être pire. »

— « Le docteur va venir, » reprit mon père après un silence. « J'aimerais savoir ce qu'il en pense et ce qu'il recommande de faire. »

— « Je n'aime pas les médecins, » dit Carmilla. « Ils ne m'ont jamais fait de bien. »

— « Tu as donc été malade ? » demandai-je.

— « Plus que tu ne l'as jamais été. »

— « Il y a longtemps ? »

— « Oui, très longtemps. J'ai souffert d'une maladie que l'on n'oublie pas. Je peux tout oublier, mais non cette souffrance. »

— « Tu étais très jeune ? »

— « Bien sûr, mais n'en parlons plus. Tu ne veux pas faire de la peine à ton amie ? » Elle plongea ses yeux dans les miens, passa amoureusement son bras autour de ma taille et m'entraîna à l'écart. Mon père était occupé à compulser des papiers auprès de la fenêtre. « Pourquoi ton père tient-il à nous effrayer ? » fit-elle avec un léger frisson.

— « Mais il ne le veut pas, chère Carmilla. C'est bien la dernière de ses pensées. »

— « Tu as peur, chérie ? »

— « J'aurais très peur, si je pensais risquer vraiment d'être attaquée comme ces malheureux. »

— « Tu as peur de la mort ? »

— « Comme tout le monde, oui. »

— « Mais mourir comme le font les amants... mourir ensemble, pour pouvoir vivre ensemble. Les jeunes filles sont des chenilles en ce monde, qui doivent l'été venu devenir papillons. Mais dans l'intervalle il y a des larves et des chrysalides, tu comprends — avec leurs tendances particulières, leur nature, leurs besoins. Ainsi l'a dit Monsieur de Buffon, dans son gros livre qui se trouve dans la pièce à côté. »

Le médecin rendit visite à mon père plus tard dans la journée. C'était un praticien extrêmement habile, âgé d'une soixantaine d'années. Quand ils sortirent de la pièce où ils s'étaient enfermés pour parler, j'entendis mon père rire en disant :

— « Vraiment, venant d'un homme aussi pondéré que vous, cela m'étonne... Et que dites-vous des hippogriffes et des dragons ? »

Le médecin, souriant, répondit en hochant la tête :

— « Il n'en reste pas moins que la vie et la mort sont des états mystérieux, dont nous connaissons mal les ressources. »

Ils s'éloignèrent et je n'entendis rien d'autre. Je ne savais pas, alors, à quoi le docteur faisait allusion. Mais aujourd'hui je pense bien l'avoir compris.

V

Ce soir-là, survint un restaurateur de tableaux de Gratz, notre petite capitale, distante de dix lieues. Dans sa carriole, deux grandes caisses contenaient toutes les toiles qui lui avaient été confiées et qu'il rapportait au château. Une telle arrivée, dans nos contrées isolées, était un événement. Après le dîner, auquel nous avions convié l'artiste, nous nous réunîmes tous pour assister au déballage des caisses.

Carmilla regardait nonchalamment le spectacle, tandis que l'un après l'autre, les tableaux restaurés étaient dévoilés. Tous étaient des portraits anciens, venant de ma mère. Je voyais la plupart d'entre eux pour la première fois, car les toiles étaient auparavant masquées par la poussière et l'humidité.

Mon père consultait à voix haute une liste, tandis que l'artiste sortait les numéros correspondants.

— « Voici un portrait dont je n'avais jamais rien pu distinguer, » dit-il en parlant de l'un d'eux. « On pouvait simplement lire un nom dans un coin : *Marcia de Karnstein,* et une date : *1698*. Je suis curieux de voir ce qu'il est devenu. »

Je me souvenais : c'était une toile entièrement noircie. L'artiste l'exhiba avec orgueil. Le tableau était maintenant merveilleux. Il vivait. Et l'on eût dit le portrait même de Carmilla !

— « Carmilla chérie, c'est absolument prodigieux ! On jurerait que c'est toi, il ne te manque que la parole. N'est-ce pas étonnant, papa ? Voyez : jusqu'au grain de beauté sur la gorge. »

Mon père se mit à rire en disant : « En effet, c'est une curieuse ressemblance, » puis, absorbé par sa tâche, il continua de s'occuper des autres tableaux. Son indifférence m'étonna. Plus j'observais le portrait, plus cette similitude me confondait.

— « Vous me permettez de l'accrocher dans ma chambre, papa ? »

— « Certainement, ma chérie, » dit mon père en souriant. « Je suis heureux que tu le trouves aussi ressemblant. Si c'est le cas, il doit être plus joli encore que je ne le pensais. »

Carmilla parut ne pas entendre le compliment. Allongée sur un sofa, elle me contemplait de ses beaux yeux voilés de longs cils, et souriait avec une expression de ravissement.

— « Et maintenant on peut lire distinctement le nom inscrit dans le coin. On le croirait écrit en lettres d'or. Ce n'est pas Marcia, c'est Mircalla, comtesse de Karnstein, et il y a au-dessus une petite couronne, avec la date 1698. Je suis une descendante des Karnstein, puisque maman l'était. »

— « Ah ! » dit Carmilla d'un ton nonchalant, « moi aussi, je crois, mais d'une très ancienne descendance. Existe-t-il encore des Karnstein ? »

— « Je crois que le nom s'est éteint. Mais les ruines du château subsistent encore, à quelques lieues d'ici. »

— « Comme c'est intéressant ! » dit-elle de sa voix languissante. « Mais tu as vu ce magnifique clair de lune ? » Elle jeta un coup d'œil par la porte d'entrée qui était entrouverte. « Si nous allions nous promener un peu dehors, pour regarder la route et la rivière ? »

— « Cette nuit ressemble tellement à celle de ton arrivée, » dis-je.

Avec un sourire, elle se leva et, nous tenant enlacées par la taille, nous sortîmes dans la cour.

En silence, nous allâmes lentement jusqu'au pont-levis, où se révéla à nos yeux le paysage.

— « Ainsi tu pensais au soir où je suis venue ici ? » chuchota-t-elle. « Tu es contente que je sois là ? »

— « Ravie, Carmilla chérie, » répondis-je.

— « Et tu as demandé à garder dans ta chambre le portrait qui me ressemble, » murmura-t-elle en soupirant.

Elle resserra son étreinte autour de ma taille et laissa retomber sa jolie tête sur mon épaule.

— « Comme tu es romantique, Carmilla. Quand tu me raconteras ta vie, ce sera tout un roman. »

Elle m'embrassa sans rien dire.

« Je suis sûre, Carmilla, que tu as été amoureuse, que tu aimes quelqu'un en ce moment même. »

— « Je n'ai jamais aimé et n'aimerai jamais personne, » murmura-t-elle, « si ce n'est toi. »

Comme elle était belle au clair de lune !

En me jetant un étrange regard timide, elle enfouit son visage dans mes cheveux, à la naissance de mon cou, et sa main tremblante chercha la mienne pour la serrer. Ses soupirs étaient pareils à des sanglots, et sa joue était comme du feu contre ma tempe.

Elle dit : « Chérie, oh ! chérie, je vis en toi, et tu mourras en moi, je t'aime tant. »

Je m'éloignai d'elle.

Elle me fixait avec des yeux vides d'expression, et son visage était pâle et figé.

— « L'air est-il plus frais, chérie ? » dit-elle d'une voix un peu engourdie. « Je frissonne presque. Ai-je rêvé ? Rentrons. Viens, rentrons vite. »

— « Carmilla, tu as l'air malade. C'est sans doute un petit étourdissement. Tu devrais boire un peu de vin. »

— « Je vais en boire. Je me sens déjà mieux, j'irai tout-à-fait bien dans quelques minutes. Oui, donne-moi un peu de vin, » répondit Carmilla comme nous approchions de la porte. « Regardons encore un instant, » continua-t-elle. « C'est peut-être la dernière fois que je vois le clair de lune avec toi. »

— « Comment te sens-tu maintenant, Carmilla chérie ? Tu vas réellement mieux ? »

Je commençais à craindre qu'elle n'eût été frappée de l'étrange épidémie qui, disait-on, régnait dans la région.

« Papa serait navré, » ajoutai-je, « si tu étais souffrante sans nous l'avoir dit. Nous avons un excellent médecin près d'ici, celui qui est venu aujourd'hui. »

— « Vous êtes tous trop gentils, » répondit-elle. « Mais je vais tout-à-fait mieux. Je n'ai rien de grave, c'est juste un peu de faiblesse. On prétend que je suis atteinte d'une maladie de langueur ; je suis incapable du moindre effort, je ne peux pas marcher plus longtemps qu'un enfant de trois ans. Et de temps en temps le peu de forces que j'ai m'abandonne, et tu as vu comme je deviens. Mais je me remets facilement, un moment après il n'y paraît plus. Regarde comme je me sens bien. »

En effet, elle était rétablie. Nous bavardâmes ensuite longuement, et

elle se montra fort animée. Le reste de la soirée s'écoula sans que se reproduisent ses extravagances. Je veux dire par là ses paroles insensées, ses regards bizarres qui me mettaient mal à l'aise et même me faisaient peur.

Mais cette nuit-là, eut lieu un événement qui bouleversa mes pensées et qui parut changer même la langueur naturelle de Carmilla en énergie passagère.

VI

Nous étions rentrées au salon et c'était la fin de la soirée, quand mon père demanda à Carmilla si elle avait eu des nouvelles de sa mère depuis son arrivée ici.

Elle répondit que non. Il lui demanda alors si elle savait où lui faire parvenir une lettre.

Carmilla eut une réponse ambiguë :

— « Je ne peux pas vous le dire. Mais j'envisage de vous quitter. Vous avez été trop bon et j'abuse de votre hospitalité. Je vous ai causé assez d'ennuis. Demain, je voudrais partir en voiture, je sais où retrouver ma mère bien qu'il me soit interdit de vous le révéler. »

A mon grand soulagement, mon père s'écria :

— « Vous n'y pensez pas. Nous n'avons pas le droit de vous laisser partir. Ce mal mystérieux qui se répand dans le voisinage est alarmant, et en l'absence de votre mère, je suis d'autant plus responsable vis-à-vis de vous. D'ailleurs nous serions trop navrés d'être privés de votre présence. »

— « Comment vous remercier assez, Monsieur ? » dit-elle avec un sourire affable. « Vous êtes tous si gentils envers moi. J'ai rarement été aussi heureuse au cours de ma vie que dans votre belle maison, sous votre garde et en compagnie de votre chère fille. »

Mon père, ravi de ce petit discours, lui baisa la main galamment, à sa façon désuète.

Un peu plus tard, j'accompagnai Carmilla comme d'habitude dans sa chambre, et je bavardai avec elle pendant qu'elle s'apprêtait à se coucher.

— « Je me demande, » dis-je enfin, « si tu auras jamais pleinement confiance en moi. »

Elle sourit et se détourna sans répondre.

« Tu ne dis rien. Tu ne peux pas répondre oui. Je n'aurais pas dû te poser cette question. »

— « Tu as le droit de me poser toutes les questions. Tu ne sais pas à quel point je tiens à toi, sans cela tu ne douterais pas de l'étendue de ma confiance. Mais je suis liée comme par un vœu, je ne peux révéler à personne mon histoire, pas même à toi. Le jour viendra, pourtant, où tu sauras tout. Tu me trouveras cruelle, égoïste, mais l'amour est toujours

égoïste — il l'est à la mesure de son ardeur. Tu ne peux savoir comme le mien est exclusif. Tu viendras avec moi et tu m'aimeras jusqu'à la mort. Ou tu me haïras, en venant quand même avec moi et en me haïssant encore par delà la mort. Avec moi, le mot « indifférence » n'existe pas. »

— « Tais-toi, Carmilla, tu recommences à divaguer, » dis-je vivement.

— « Tu as raison, folle que je suis, avec des lubies plein la tête ! Pour l'amour de toi je parlerai comme une sage. As-tu jamais été au bal ? »

— « Non. Tu as l'art de changer de sujet ! Mais raconte-moi. Ce doit être délicieux. »

— « J'ai presque oublié ; il y a des années de cela. »

Je me mis à rire.

— « Tu n'es pas si vieille. Tu ne peux avoir oublié ton premier bal. »

— « Si, je me souviens de tout... en faisant un effort. Mais je vois tout cela comme un plongeur qui regarde ce qui se passe à la surface — à travers les rides d'un voile liquide. Et il y a cette nuit qui est arrivée, où le tableau devient flou et où ses couleurs se ternissent. J'ai été assassinée, ou presque, dans mon lit — on m'a blessée *là...* » (elle toucha le haut de sa poitrine) « et depuis je n'ai plus été la même. »

— « Tu as failli mourir ? »

— « Oui. A cause d'un cruel amour — d'un étrange amour, qui voulait me dérober ma vie. L'amour exige le sacrifice. Et il n'y a de sacrifice que par le sang. Dormons maintenant... Je me sens si lasse. Comment même me relever pour aller fermer à clé la porte ? »

Elle était couchée, sa petite tête sur l'oreiller, ses mains frêles enfouies sous sa joue dans l'épaisse toison de ses cheveux, et elle suivait de ses yeux brillants chacun de mes mouvements, avec un sourire timide et indéchiffrable.

Je lui souhaitai bonne nuit et sortis de la chambre avec un sentiment de malaise.

Les manies des gens nerveux sont contagieuses, surtout pour ceux qui y sont eux-mêmes enclins. A l'exemple de Carmilla, j'avais pris l'habitude de verrouiller ma chambre avant de dormir. J'avais adopté ses terreurs fantasques concernant les voleurs et autres maraudeurs. Je prenais même le soin d'inspecter chaque soir la pièce pour m'assurer que personne ne s'y dissimulait.

Une fois ces précautions prises, je me mis au lit ce soir-là et m'endormis. Une bougie brûlait dans la chambre — autre habitude, mais de très ancienne date, dont je ne m'étais jamais défaite.

Ainsi garantie, je pensais pouvoir jouir d'un repos paisible. Mais les rêves transpercent les murs, et se jouent des serrures. Et cette nuit-là j'eus un rêve, qui marqua le début d'une très étrange angoisse.

J'avais conscience d'être endormie dans ma chambre, couchée dans mon lit, comme je l'étais en réalité. J'apercevais la pièce et les meubles

tels que je les avais vus avant de m'endormir, avec la différence qu'il faisait très sombre. Et dans cette pénombre, je distinguai quelque chose d'imprécis qui bougeait autour de mon lit. Je me rendis bientôt compte qu'il s'agissait d'un animal noir comme du charbon, pareil à un monstrueux chat. Il me parut avoir près d'un mètre cinquante de long, car il avait la dimension de la carpette sur laquelle il passa. Et il poursuivait ses allées et venues, avec l'agitation sinistre d'une bête en cage. J'étais terrifiée, et je ne pouvais appeler au secours. Le rythme de sa démarche se précipitait et en même temps l'obscurité s'épaississait de plus en plus, au point que je ne vis plus que ses yeux. Je le sentis monter d'un bond léger sur mon lit. Les deux énormes yeux se rapprochèrent de mon visage. Et soudain une douleur perçante me traversa, comme si deux grandes aiguilles, éloignées de quelques centimètres, avaient troué profondément ma gorge. Je hurlai en m'éveillant. La chambre était éclairée par la lueur incertaine de la bougie — et au pied de mon lit, un peu sur la droite, je vis une forme féminine. Elle était vêtue d'une robe flottante et sombre, ses cheveux répandus lui couvraient les épaules. Un bloc de pierre n'eût pas été plus rigide. Aucun souffle ne troublait le silence. Puis brusquement, sans que je l'eusse quittée du regard, la silhouette parut avoir changé de place — elle était maintenant près de la porte... plus près encore — puis la porte s'ouvrit et elle disparut.

Je fus comme libérée d'un étau, et capable à nouveau de respirer et de me mouvoir. Ma première pensée fut que Carmilla m'avait fait une farce, et que j'avais oublié de verrouiller ma porte. Je courus jusqu'à celle-ci, mais la trouvai fermée de l'intérieur comme à l'accoutumée. J'eus trop peur pour l'ouvrir. Terrifiée, je bondis dans mon lit, cachai ma tête sous les draps et demeurai ainsi plus morte que vive jusqu'au lendemain matin.

VII

Aujourd'hui encore, le souvenir de cette nuit me cause une horreur qu'il serait vain de décrire. Je n'éprouvais pas la frayeur passagère que vous laisse un rêve. Ma peur croissait avec le temps, les murs mêmes de ma chambre finissaient par la contenir.

Le lendemain je ne pus rester seule. J'hésitais à prévenir mon père, craignant ses railleries, craignant aussi qu'il ne me crût victime du mal mystérieux qui s'était abattu sur le pays. Mais je restai en compagnie de Mme Perrodon et de l'aimable Mlle de Lafontaine. Elles perçurent mon trouble et, à la longue, je leur confiai ce qui me pesait.

Mademoiselle me railla, mais Mme Perrodon eut l'air inquiet.

— « A propos, » dit Mademoiselle en riant, « la grande allée de tilleuls sous la fenêtre de la chambre de Carmilla est hantée ! »

— « Ridicule ! » s'écria Mme Perrodon. « Qui vous a dit cela ? »

— « Martin. En venant réparer la vieille barrière il a vu à deux

reprises, avant le lever du soleil, une forme féminine marcher dans l'allée. »

— « Il la reverra tant qu'il y aura des vaches à traire dans le pré au bord de la rivière ! »

— « Pourtant Martin ne s'effraye pas pour rien, et je n'ai jamais vu un homme terrifié à ce point. »

Je m'interposai :

— « Ne dites rien à Carmilla, surtout. Elle est encore plus poltronne que moi. »

Carmilla descendit plus tard que de coutume ce jour-là.

— « J'ai eu si peur cette nuit, » me dit-elle quand nous fûmes ensemble. « J'ai rêvé d'une chose noire qui rampait autour de mon lit. Je me suis réveillée terrorisée, et pendant quelques secondes, j'ai vraiment cru voir une silhouette sombre près de la cheminée. Mais j'ai touché sous l'oreiller le talisman du petit bossu, et aussitôt la silhouette a disparu. Si elle s'était approchée, je suis sûre qu'il se serait passé quelque chose de terrible — peut-être aurais-je été étranglée, comme les pauvres gens dont nous avons entendu parler. »

— « Ecoute-moi », dis-je alors, et je lui racontai mon aventure, qui parut la terrifier.

— « Tu avais le talisman près de toi ? » demanda-t-elle vivement.

— « Non, je l'avais jeté dans un vase du salon, mais je l'emporterai certainement ce soir, si tu y crois tellement. »

Je ne sais comment je pus surmonter ma répugnance à coucher seule dans ma chambre, la nuit d'après. J'épinglai le talisman à mon oreiller, puis je m'endormis. Mon sommeil fut profond et sans rêves, mais je m'éveillai avec une sensation de lassitude et de langueur, suffisamment diffuse toutefois pour engendrer une sorte de volupté.

Je décrivis à Carmilla mon sommeil tranquille. « Je te l'avais bien dit, » déclara-t-elle. « Moi aussi ma nuit a été délicieuse. J'avais mis le talisman contre ma poitrine, attaché à ma chemise de nuit. Il était trop éloigné de moi l'autre nuit. Je suis sûre que nous avons simplement rêvé et que notre imagination a fait le reste. Je pensais autrefois que c'étaient les mauvais esprits qui engendraient les rêves, mais notre médecin m'a dit qu'il n'en était rien. C'est une fièvre ou une maladie qui passe, dit-il, et qui ne pouvant nous envahir s'éloigne en nous laissant cette angoisse. »

— « Et que crois-tu que soit ce talisman ? » demandai-je.

— « Il a dû être fumé ou immergé dans quelque drogue, et c'est un antidote contre la malaria. »

— « Alors il n'agit que sur le corps ? »

— « Certainement. Il n'y a là rien de magique. »

Je fis un effort pour être convaincue par les arguments de Carmilla, et mon impression du matin s'effaça quelque peu.

Les nuits suivantes, mon sommeil resta profond. Mais je continuais

de me sentir faible et lasse à mon réveil, et cette sensation subsistait tout au long du jour. J'étais en proie à une mélancolie que je ne désirais pas même voir s'interrompre. Des pensées de mort m'habitaient et l'idée de mon trépas prenait doucement, presque aimablement, possession de mon cœur. La tristesse même de cette idée m'était douce. Je m'y abandonnais tout entière.

Cependant je ne voulais pas me croire malade et me refusais à mettre au courant mon père ou à convoquer un médecin.

Carmilla était plus que jamais à ma dévotion, et ses étranges crises d'adoration à mon égard devenaient plus fréquentes. Elle me dévorait des yeux avec une ardeur croissante, à mesure que mes forces et mon esprit faiblissaient. Cela me choquait toujours comme la marque d'éclairs de folie passagers.

♣

Sans le savoir, j'étais alors à un stade avancé de la plus bizarre maladie dont fut jamais victime un être humain. Jusqu'alors, la fascination qu'exerçaient sur moi ses symptômes m'avait permis d'accepter mon amoindrissement physique. Cette fascination s'accrut encore, jusqu'à un certain degré, puis graduellement s'y mêla un sentiment d'horreur, qui devait par la suite dénaturer toute mon existence.

Je me mis à éprouver certaines impressions vagues durant mon sommeil. Celle qui dominait était un frisson glacé, comme celui que l'on ressent en nageant à contre-courant d'une rivière. Vinrent ensuite des rêves interminables, si confus que je ne pouvais me rappeler leur décor, leur action, les personnages qui les hantaient. Ils me laissaient une sensation affreuse, me plongeaient dans un état d'épuisement pareil à celui qu'entraîne une longue tension nerveuse. Mon seul souvenir au réveil était de m'être trouvée dans un lieu sombre, d'avoir parlé à des gens pour moi invisibles, et surtout d'avoir entendu une voix de femme très grave et comme éloignée, dont les paroles lentes me causaient une terreur solennelle. Parfois il me semblait qu'une main glissait doucement le long de ma joue et de mon cou. D'autres fois que des lèvres chaudes m'embrassaient, plus longuement et plus amoureusement à mesure qu'elles s'approchaient de ma gorge, où se fixait enfin la caresse. Mon cœur accentuait ses battements, mon souffle se précipitait et se résorbait comme tranché net. Un râle emplissait ma gorge, puis je succombais à une sensation d'étranglement, et enfin une convulsion terrible me faisait perdre l'usage de mes sens.

Cet état inexplicable durait depuis trois semaines. Au cours de la dernière semaine, il m'avait marquée physiquement. J'étais pâle, mes yeux étaient dilatés, cernés, et la langueur depuis longtemps ressentie devenait visible. Mon père s'en émut, me demanda ce que j'avais. Mais, avec une obstination qu'aujourd'hui j'ai peine à concevoir, je persistais à me prétendre en bonne santé.

Il était vrai que je ne souffrais pas, que je n'étais victime d'aucun malaise physique. Ce ne pouvait être ce mal terrible que les paysans appellent l'upyre. Eux mouraient au bout de trois jours à peine. Non, j'aurais dû plutôt accuser mon imagination ou mes nerfs.

Carmilla se plaignait elle aussi de rêves et d'impressions fiévreuses, mais qui n'avaient rien d'alarmant. C'était mon propre état qui était alarmant, et cela je ne pouvais le comprendre. C'était comme si une influence cachée agissait sur mes sens, à l'égal d'un narcotique, pour engourdir mes perceptions.

Je vais maintenant relater un rêve qui entraîna une curieuse découverte.

Une nuit, au lieu de la voix que j'avais coutume d'entendre dans l'ombre, s'éleva une autre voix, à la fois terrible et tendre, qui disait : « Ta mère t'avertit de te méfier de l'assassin. » Au même instant la pièce autour de moi s'illumina soudain et je vis Carmilla, debout au pied de mon lit, sa chemise de nuit trempée de sang.

Je m'éveillai en hurlant, persuadée que Carmilla avait été tuée. Une fois levée, j'alertai par mes appels Mme Perrodon et Mlle de Lafontaine, à qui je racontai la cause de ma frayeur. Ensemble nous frappâmes à la porte de Carmilla, sans obtenir de réponse. Nous eûmes beau heurter le battant à coups repétés, crier son nom, ce fut en vain.

Alors nous prîmes peur, car la porte était fermée à clef. Nous n'eûmes pas le courage d'aller chercher mon père, qui dormait dans une autre aile du château, mais nous sonnâmes les domestiques après nous être habillées en hâte. Sur mon injonction, ils forcèrent la serrure. Nous entrâmes, appelâmes Carmilla en tenant en l'air nos lampes.

Nulle réponse ne nous parvint. La chambre était vide. Tout se trouvait dans l'état où je l'avais laissé en disant bonsoir à Carmilla. Mais celle-ci avait disparu.

VIII

A la vue de la chambre intacte, nous nous calmâmes un peu. Peut-être Carmilla avait-elle pris peur, éveillée en sursaut par nos appels, et s'était-elle cachée sous l'effet d'une panique inconsidérée. Nous renvoyâmes les domestiques et fouillâmes la chambre. Mais ce fut sans résultat.

Notre angoisse redoubla. J'implorai Carmilla de mettre fin à ce jeu cruel — si jeu il y avait — et de se montrer. Mais elle ne pouvait être nulle part. Les fenêtres étaient hermétiquement closes, la porte du boudoir attenant à la chambre était verrouillée de notre côté quand nous l'ouvrîmes. L'absence de Carmilla était une énigme. Avait-elle découvert un de ces anciens passages secrets dont les légendes assuraient l'existence dans ce château ? Les heures passèrent et l'aube n'apporta aucune solution au problème.

Toute la maisonnée, mon père en tête, fut en émoi le lendemain matin. On fouilla les moindres recoins du château. Les champs et les bois furent explorés. Aucune trace de la disparue ne fut découverte. On se préparait à draguer la rivière. Mon père était affolé : que dirait-il à la mère de Carmilla à son retour ? J'avais également perdu tout contrôle, bien que mon chagrin à moi fût d'une tout autre nature.

La matinée se passa ainsi dans l'agitation. A une heure, nous n'avions encore rien appris de nouveau. Ce fut alors que je montai dans la chambre de Carmilla... et que je la trouvai assise à sa coiffeuse. Je fus ébahie, refusant d'en croire mes yeux. En silence, elle me fit du doigt signe d'approcher. Son visage exprimait une terreur extrême.

Folle de joie, je courus vers elle, l'étreignant et l'embrassant à perdre haleine. Puis j'actionnai de toutes mes forces la sonnette, afin de prévenir les autres et d'apaiser l'angoisse de mon père.

— « Carmilla chérie, que t'est-il arrivé ? Nous étions malades d'inquiétude. Où es-tu allée ? Comment es-tu revenue ? »

— « Il s'est passé cette nuit des événements extraordinaires, » dit-elle.

— « Pour l'amour du ciel, explique-toi. »

— « Il était plus de deux heures lorsque je me suis couchée, après avoir verrouillé les deux portes comme d'habitude : celle du boudoir et celle qui donne sur le couloir. Mon sommeil a été sans rêves et, autant que je le sache, rien ne l'a interrompu. Mais je viens à l'instant de m'éveiller *là-bas,* sur un sofa dans le boudoir, et j'ai trouvé la porte de communication ouverte et l'autre forcée. Comment tout cela a-t-il pu se produire sans que je sois éveillée par le bruit ? J'ai pourtant le sommeil particulièrement léger. Comment imaginer que j'aie pu être transportée hors de mon lit sans m'en apercevoir, moi qui suis sensible au moindre souffle ? »

A ce moment, Madame, Mademoiselle, mon père et quelques domestiques survinrent. Carmilla fut assaillie d'exclamations et de questions. Elle s'en tint à ce qu'elle m'avait dit : elle ne savait rien d'autre.

Les domestiques furent renvoyés et mon père se mit à marcher dans la pièce, l'air songeur. L'espace d'un instant, je vis Carmilla le fixer d'un regard furtif et sombre. Puis mon père se dirigea vers elle, lui prit la main et la fit asseoir sur un canapé, où il s'installa auprès d'elle.

— « Me permettrez-vous, ma chère enfant, de risquer une hypothèse et de vous poser une question ? »

— « Demandez-moi ce que vous voudrez. Mais mon histoire est tellement obscure et déroutante. Moi-même je ne sais rien expliquer. »

Carmilla, qui semblait très déprimée, appuyait sa tête sur sa main.

— « Eh bien voici : avez-vous été sujette à des accès de somnambulisme ? »

— « Pas depuis ma plus tendre enfance. »

— « Mais à cette époque, vous avez éprouvé de ces crises ? »

— « Oui, ma vieille nourrice me l'a souvent dit. »

Mon père sourit.

— « C'est donc là l'explication. Vous vous êtes levée en dormant ; vous avez ouvert la porte de votre chambre, mais au lieu de laisser la clé en place, vous avez fermé la serrure de l'extérieur et vous l'avez prise avec vous ; puis vous avez erré au hasard des quelque vingt-cinq pièces de cette aile, à cet étage ou aux étages supérieurs. Il y a tant de chambres et de cabinets de débarras, et une telle accumulation de meubles, qu'il faudrait une semaine pour inspecter de fond en comble cette vieille demeure. Comprenez-vous, maintenant, ce que je veux dire ? »

— « Oui, mais pas entièrement, » dit-elle.

— « Et comment expliquez-vous, papa, qu'elle se soit retrouvée sur le sofa du boudoir, alors que nous avions examiné la pièce ? »

— « Parce que c'est après vos recherches qu'elle y est venue, toujours en dormant, pour y rester jusqu'à son réveil. Voilà le mystère éclairci, » conclut mon père en riant, « sans intervention de bandits, de séquestrations, d'assassins ou de sorcières. Et Carmilla se porte comme un charme. »

Je regardai Carmilla. Son teint avait en effet un velouté et un éclat particuliers. Et la langueur gracieuse de sa personne rehaussait encore sa beauté. Mon père devait comparer silencieusement sa mine à la mienne, car il soupira :

— « Je voudrais bien que ma pauvre Laura reprenne des forces. »

Ainsi s'évanouirent nos craintes et Carmilla nous fut-elle rendue.

IX

Le lendemain matin, le médecin, que mon père avait convoqué sans me prévenir, vint me voir. Je lui décrivis mon état ; il m'écouta en silence et je voyais son visage se rembrunir au cours de mon exposé. Quand j'eus fini, il me considéra fixement, avec une expression de frayeur. Puis il demanda à parler à mon père.

Celui-ci arriva en disant : « J'espère que je suis un vieux fou et que je vous ai fait déranger pour rien. » Mais il se tut en voyant l'air inquiet du médecin. Tous deux engagèrent un conciliabule à l'autre extrémité de la pièce ; je ne pouvais distinguer leurs paroles. Mon père revint enfin vers moi, pensif et troublé.

— « Laura, ma chérie, viens un peu ici. » Il me tendit la main tandis que j'approchais, mais il regardait le médecin. « Maintenant, écoute bien le docteur, et cherche à te souvenir. »

— « Vous avez parlé d'une sensation de piqûre, la nuit de votre premier cauchemar, comme si deux aiguilles vous perçaient la peau non loin du cou. Vous ne sentez plus rien ? »

— « Absolument rien, » répondis-je.

— « Pouvez-vous préciser l'endroit ? »

— « Un peu plus bas que la gorge... *là.* »

Je désignais la place du doigt.

— « C'est à ce même endroit que vous avez ressenti une impression d'étranglement ? »

— « Oui. »

— « Et ce point était comme le centre du frisson que vous m'avez décrit... ce courant froid vous traversant de la tête aux pieds ? »

— « En effet. »

— « Puis-je vous prier de dégrafer votre corsage ? Il le faut, pour identifier ce symptôme de votre maladie. »

J'avais une robe à col montant. J'obéis. Ce n'était qu'à quelques centimètres au-dessous de l'encolure.

— « Dieu, c'est donc vrai ! » s'écria mon père, en pâlissant.

— « Vous avez vu ? » dit le médecin.

— « Mais quoi donc ? » demandai-je en prenant peur.

— « Rien, chère mademoiselle. Rien d'autre qu'une marque bleue grosse comme le bout de votre petit doigt. Maintenant, » continua-t-il en se tournant vers mon père, « reste à savoir quelle conduite adopter. »

— « Je souffre d'une maladie dangereuse ? »

— « Non, vous guérirez. Vous devriez même sentir *immédiatement* votre état s'améliorer. »

Puis il appela Mme Perrodon, qui se trouvait à proximité.

— « Notre jeune amie ne va pas bien, » lui dit-il, « mais cela n'aura sans doute pas de suites. En temps voulu, nous prendrons des mesures que je vous expliquerai. D'ici là, bornez-vous à ne pas la laisser seule un instant. C'est une prescription formelle. »

— « Il y a une jeune fille qui séjourne chez nous, » ajouta mon père, « et dont l'état de faiblesse n'est pas sans rappeler celui de Laura. Puisque vous devez revenir ce soir, vous pourrez l'examiner aussi. Elle ne descend jamais avant l'après-midi. »

Il raccompagna le médecin et tous deux, en s'éloignant, s'absorbèrent dans une conversation animée. Nous restâmes perplexes, Mme Perrodon et moi. Que signifiait l'injonction du docteur ? Craignait-il que je fusse victime d'une crise soudaine, qui serait fatale si personne n'était à mes côtés pour me secourir sur-le-champ ? Nous nous perdions en conjectures.

Quand je revis mon père, une demi-heure plus tard, il tenait une lettre à la main.

— « Le courrier vient d'apporter cette lettre, » me dit-il, « mais elle a été retardée. C'est le général Spielsdorf qui nous annonce sa venue pour hier ; nous le verrons sans doute aujourd'hui ou demain. »

Mais il paraissait contrarié, comme si cette visite d'un ami pourtant intime lui déplaisait.

— « Papa chéri, dites-moi la vérité. Est-ce que le docteur me trouve gravement atteinte ? » lui demandai-je.

— « Non, il pense que si l'on prend les précautions voulues, tu seras rétablie d'ici peu, » répondit-il assez sèchement. « Mais le général aurait pu choisir un autre moment. J'aurais voulu que tu sois en bonne santé pour le recevoir. »

— « Mais de quoi le docteur pense-t-il que je souffre ? »

— « De rien du tout. Ne me pose pas tant de questions, » dit-il, plus irrité que je ne l'avais jamais vu. Puis, voyant qu'il m'avait peinée, il m'embrassa. « Dans un jour ou deux, tu sauras... Tout au moins, ce que je sais, moi. En attendant, ne te tourmente pas. »

Puis il me dit qu'il allait à Karnstein et me proposa de l'accompagner avec Mme Perrodon. Il allait voir pour affaires le prêtre qui habitait près des ruines du château. Carmilla, qui n'était pas encore levée, pourrait nous rejoindre plus tard avec Mlle de Lafontaine, et elles emporteraient de quoi pique-niquer.

Nous partîmes vers midi. La promenade en voiture était merveilleuse. La route serpentait parmi des collines boisées et des vallons verdoyants et sauvages. Et soudain, à un tournant, nous vîmes venir à notre rencontre le général Spielsdorf, à cheval et accompagné d'un domestique. Ses bagages suivaient, dans une carriole.

Une fois les échanges de politesse accomplis, il se laissa persuader de prendre place dans notre voiture pour participer à notre excursion. Son domestique poursuivit, avec le cheval et les bagages, la route vers le château.

⁂

Il y avait dix mois que nous n'avions vu le général, mais ce laps de temps avait suffi à faire de lui un autre homme. Il avait maigri, ses yeux avaient perdu leur éclat. On eût dit qu'il avait vieilli de plusieurs années.

A peine nous étions-nous remis en route qu'il parla de la douleur que lui causait la mort de sa nièce. Il invectiva violemment les « forces diaboliques » qui la lui avaient ravie, prenant le ciel à témoin et se laissant aller à une tirade tumultueuse. Son attitude était si extraordinaire que mon père dut le prier de s'expliquer, dans la mesure où son chagrin le lui permettait.

— « Si je vous disais tout, » répondit le général, « vous refuseriez de me croire. C'est une histoire qui heurte trop la logique. A votre place, jadis, j'aurais eu la même réaction. »

— « Je sais pourtant, » dit mon père, « que vous n'avancez rien sans preuves. Je suis donc tout prêt à me laisser convaincre. »

— « Vous avez raison, ce n'est pas à la légère que j'en suis venu à croire au surnaturel — car c'est bien de surnaturel qu'il s'agit. Ce qui allait à l'encontre de toutes mes théories passées. »

Malgré les professions de foi dont il l'avait gratifié, mon père le

regardait d'un air incrédule. Le général examina le paysage de forêt par la portière.

« Vous vous rendez aux ruines de Karnstein ? » fit-il. « C'est une heureuse coïncidence. Je comptais précisément vous demander de m'y conduire. J'ai des raisons spéciales d'explorer les lieux. Il y a bien une chapelle en ruine, n'est-ce pas, avec les tombes des membres de cette famille éteinte ? »

— « Auriez-vous l'intention de revendiquer le titre et les terres ? » dit mon père en guise de plaisanterie, mais le général ne daigna pas sourire.

— « Ce que je veux faire est très différent, » grommela-t-il. « J'ai l'intention d'exhumer quelques-uns de ces beaux personnages. J'espère ainsi débarrasser la terre de certains monstres et permettre aux honnêtes gens de dormir en paix sans être assaillis dans leur lit. J'ai d'étranges faits à vous raconter, cher ami, des faits que je n'aurais pas cru possibles il y a quelques mois. Mais il vaut mieux que je vous les relate dans l'ordre. »

Cette fois, mon père l'observa d'un regard scrutateur et inquiet.

Nous nous trouvions à cet instant au point où la route de Drunstall, qu'avait empruntée le général, bifurquait de celle que nous suivions pour nous rendre à Karnstein.

— « A quelle distance sommes-nous des ruines ? » demanda le général.

— « A une demi-lieue environ, » dit mon père. « Racontez-nous tout depuis le début. »

X

(Après un bref silence, le général parla :)

Ma nièce se réjouissait infiniment à la perspective de vous rendre visite et de faire la connaissance de votre charmante fille. Mais entre temps, nous avions reçu une invitation de mon ami le comte de Carlsfeld, dont le château est à six lieues de l'autre côté de Karnstein. Il donnait une fête somptueuse. Les jardins étaient illuminés et un feu d'artifices y fut lancé, puis il y eut un bal masqué réunissant une assistance des plus élégantes.

Ma nièce ne portait pas de masque. Elle était particulièrement jolie ce soir-là, son plaisir l'embellissait encore. Je remarquai à plusieurs reprises une jeune fille masquée, magnifiquement vêtue, qui semblait l'observer avec insistance. Une dame également masquée, ayant l'allure d'une personne de haut rang, chaperonnait la jeune fille. Toutes deux finirent par s'approcher de nous, profitant d'un moment où ma nière se reposait entre deux danses.

La dame engagea la conversation avec moi, me nommant par mon nom et disant m'avoir souvent rencontré jadis. De fait, elle évoquait des

détails de réceptions auxquelles j'avais assistées, faisant même allusion à des incidents que j'avais oubliés mais que ses paroles me remettaient en mémoire. Je sentais ma curiosité piquée au vif, mais elle esquivait tous mes efforts en vue de l'identifier, en paraissant s'amuser beaucoup de ma perplexité.

Pendant ce temps, la jeune fille avait de son côté lié conversation avec ma nièce, en alléguant que sa mère était une de mes vieilles connaissances. Elle lui parlait comme à une amie, avec l'audace que permet le port du masque, lui adressant d'aimables compliments sur sa beauté et sa toilette, ou se moquant avec esprit des couples de danseurs que l'on voyait évoluer. L'une et l'autre riaient de bon cœur et bientôt, la jeune fille retira son masque, dévoilant un visage d'une extrême beauté.

Ce visage nous était inconnu, mais il nous fut impossible de ne pas nous sentir attirés par lui. Ma pauvre enfant était conquise. Je n'ai jamais vu quelqu'un subjugué à ce point, dès le premier regard, bien que ce fût l'étrangère en fait qui semblât avoir perdu la tête pour elle.

Mais la mère, elle, refusa de se démasquer.

— « Les années ont passé, » dit-elle en riant. « Millarca, que voici, est ma fille. Vous comprendrez donc que je ne suis plus jeune. Je ne veux pas que vous me compariez à l'image que vous avez pu conserver de moi. »

A cet instant nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un homme vêtu de noir, très élégant et distingué. Il n'était pas travesti et portait simplement un habit. Sans le moindre sourire, il s'inclina et dit :

— « Madame la comtesse me permettra-t-elle de lui dire quelques mots qui peuvent l'intéresser ? »

Elle se tourna vivement vers lui, en mettant un doigt sur sa bouche pour lui enjoindre le silence. Puis elle me pria de l'excuser et de lui garder sa place.

Elle s'en alla converser à l'écart avec l'homme en noir, puis tous deux s'éloignèrent lentement et disparurent dans la foule.

Je me torturai vainement le cerveau pour découvrir qui elle pouvait être, et j'allais me mêler à la conversation des deux jeunes filles, pour tenter de recueillir un indice, quand elle revint, suivie de l'homme en noir.

Celui-ci déclara : « Je préviendrai Madame la comtesse quand la voiture sera avancée. » Puis il se retira en saluant.

⁂

— « Ainsi, » dis-je, « nous allons vous perdre. Mais seulement pour quelques heures, j'espère. »

— « Plutôt quelques semaines, je le crains ! Quel ennui que cet homme soit venu juste en ce moment. Et maintenant, me reconnaissez-vous ? »

Je lui assurai que non.

— « Vous saurez qui je suis, » dit-elle, « mais pas aujourd'hui. Dans trois semaines, je passerai par votre beau château. J'y resterai le temps de ranimer une amitié qui me laisse tant d'agréables souvenirs. La nouvelle que l'on vient de m'apprendre m'a frappée comme la foudre. Je dois partir sur-le-champ et en toute hâte, par une route détournée, pour un voyage de plusieurs centaines de lieues. Ma réserve à votre égard devrait m'empêcher de vous formuler une singulière requête. Ma fille a fait dernièrement une chute de cheval dont elle est à peine rétablie. Nous sommes venues ici par petites étapes, car le médecin lui interdit la moindre fatigue. Et le voyage pour lequel je pars sera épuisant ; je ne pourrai m'arrêter ni de jour ni de nuit. »

Et peu à peu, à mots couverts, en ayant moins l'air de solliciter une faveur que d'en accepter l'occurrence, elle me fit comprendre ce qu'elle voulait : tout simplement que je me charge de sa fille en son absence.

C'était une demande assez osée. Mais elle me désarma d'avance en admettant que rien ne pouvait la justifier, et qu'elle s'en remettait uniquement à ma courtoisie. Au même instant, le malheur voulut que ma pauvre enfant vînt me supplier, à voix basse, d'inviter sa nouvelle amie Millarca. En toute autre occasion, j'eusse préféré attendre avant de m'engager à la légère. Mais les deux femmes m'assiégeaient littéralement. Et je dois dire que le visage de la jeune fille pesait sur ma décision. J'eus donc finalement l'étourderie d'accepter.

Elle adressa quelques dernières recommandations à sa fille, lui disant en termes vagues qu'elle était appelée d'urgence à remplir une mission délicate. Je fis un discours de circonstance, un peu gêné au fond de moi par la tournure des événements. Puis l'homme en noir revint et nous les suivîmes hors du salon ; il escortait cérémonieusement la comtesse, sa déférence semblant indiquer qu'elle avait droit en fait à un titre beaucoup plus élevé.

Avant de partir, elle me pria encore une fois de ne rien tenter pour découvrir son identité.

— « Je fais appel à votre sens de l'honneur, » conclut-elle. « Si vous suspectiez mon nom, ne le révélez à personne. Ma fille observera le même silence jusqu'à mon retour. »

Elle embrassa hâtivement sa fille, en lui chuchotant quelques mots à l'oreille. Puis elle disparut dans la foule avec l'homme en noir.

— « Dans la pièce voisine, » dit Millarca, « il y a une fenêtre qui donne sur la porte d'entrée. Je voudrais en profiter pour dire au revoir une dernière fois à maman. »

Nous l'accompagnâmes jusqu'à cette fenêtre et vîmes un beau carrosse à l'ancienne mode, avec une troupe de cochers et de valets. L'homme en noir tendait à la dame une épaisse cape de velours, la posait sur ses épaules et en relevait le capuchon. Elle lui fit un signe de tête,

effleura sa main du bout des doigts. Il la salua plusieurs fois comme la porte se refermait sur elle, et le carrosse s'ébranla.

— « Elle est partie, » dit Millarca avec un soupir.

— « Elle est partie, » répétai-je, méditant pour la première fois sur l'absurdité de mon acte.

— « Elle n'a pas même levé la tête vers nous, » dit-elle tristement.

— « Elle avait sans doute retiré son masque et ne voulait pas montrer son visage, » dis-je. « D'ailleurs elle ne pouvait savoir que vous étiez à la fenêtre. »

Elle me regarda en soupirant. Elle était si belle que je m'émus. J'eus honte de m'être repenti de mon hospitalité et me promis de réparer cette attitude inavouée.

Durant les heures qui suivirent, ma sympathie pour elle alla grandissant. Nous parlions tous trois de la façon la plus intime et sa conversation me distrayait énormément. Je me réjouissais en pensant à l'animation qu'elle apporterait à nos soirées solitaires à la maison.

Le bal ne prit fin qu'à l'aube. Nous venions de traverser un salon archi-comble, lorsque ma nièce me demanda ce qu'était devenue Millarca. Nous avions pensé qu'elle était à nos côtés, mais en fait nous l'avions perdue.

Nous la cherchâmes en vain et je craignis qu'elle ne se fût égarée dans ces vastes jardins. Je me rendais compte à présent de la folie que j'avais commise, en acceptant la charge d'une jeune fille dont j'ignorais même le nom. Et, lié par ma promesse de respecter ce secret, je ne pouvais rien faire pour tenter de me renseigner à son sujet.

Le matin se leva. Je n'abandonnai mes recherches qu'au grand jour. Et ce fut à deux heures de l'après-midi seulement que nous eûmes de ses nouvelles, en apprenant par un domestique qu'une jeune fille, apparemment en détresse, demandait avec insistance le général Spielsdorf et sa fille.

Elle raconta à ma pauvre enfant une histoire pour justifier cette longue absence. Tard dans la nuit, après nous avoir longtemps cherchés, elle s'était, disait-elle, réfugiée chez la gardienne, et sous le coup des fatigues du bal elle s'y était profondément endormie.

Ce jour-là, Millarca rentra avec nous à la maison. En fin de compte, j'étais quand même heureux d'avoir trouvé pour ma nièce une si charmante compagne.

⁂

Mais bientôt, certains détails me firent déchanter. Millarca se plaignait d'un état d'extrême langueur et ne se montrait jamais avant le début de l'après-midi. Sa chambre était toujours fermée à clé ; pourtant nous découvrîmes accidentellement qu'il lui arrivait d'en être absente le matin très tôt. Elle fut aperçue à plusieurs reprises à l'aube, marchant parmi les arbres en direction de l'est, avec l'air d'une personne en transes. Cela me fit croire qu'elle était somnambule, mais cette hypothèse

n'expliquait pas certains mystères. Comment pouvait-elle quitter sa chambre en laissant la porte verrouillée de l'intérieur ? Et comment s'échappait-elle de la maison sans ouvrir ni porte ni fenêtre ?

Ces questions me troublaient, mais un motif d'anxiété plus sérieux se présenta. Ma chère nièce dépérissait de façon étrange et inquiétante. D'horribles rêves l'assaillaient ; elle s'imaginait voir la nuit un spectre, qui avait tantôt l'apparence de Millarca tantôt celle d'une bête noire remuant au pied de son lit. Et elle éprouvait des sensations douloureuses de piqûres au bas de la gorge et d'étranglement, à la suite desquelles elle perdait conscience... »

XI

Nous approchions à cet instant du village abandonné aux toitures béantes, d'où nulle fumée ne s'était élevée depuis plus d'un demi-siècle. J'avais entendu distinctement les dernières paroles du général, car en cet endroit la route était envahie d'herbe où nous roulions sans bruit.

On juge de ma stupeur à reconnaître, dans les détails décrits par le général, les symptômes de mon propre mal et le comportement même de notre belle amie, Carmilla !

La voiture s'arrêta dans une clairière, dominée par les cheminées et les pignons du village en ruines, ainsi que par les tours et les créneaux du château démantelé. J'en descendis avec l'impression d'être en proie à un mauvais rêve. Nous nous taisions tous, car chacun devait avoir de nombreux sujets de pensée.

Après avoir gravi la roche escarpée menant au château, nous y pénétrâmes et déambulâmes dans les vastes salles, les escaliers en colimaçon et les sombres corridors qui s'y succédaient.

— « Voici donc, » dit enfin le général, « ce qui fut le palais des Karnstein. » Il se pencha à une fenêtre pour inspecter le paysage. « C'était une terrible famille, » reprit-il, « et leur histoire comprend des pages sanglantes. Il est pénible de penser qu'après leur mort, ils continuent encore de torturer l'humanité. Tenez, voici leur chapelle. »

Il désignait les murs gris d'une construction gothique, environnée de feuillages.

« On entend la hache d'un bûcheron, » ajouta-t-il. « Peut-être pourra-t-il me donner les renseignements dont j'ai besoin, et m'indiquer la tombe de la comtesse Mircalla de Karnstein. Ces paysans conservent souvent les traditions des vieilles familles éteintes. »

Nous descendîmes en direction de la chapelle, et mon père déclara :

— « Je possède un portrait de la comtesse de Karnstein. Voudrez-vous le voir ? »

— « Inutile, » répondit le général. « Je crois que je la connais en personne. »

— « Mais elle est morte depuis plus d'un siècle ! »

— « Pas tant que vous le croyez, » dit le général, et je vis mon père le regarder à nouveau avec une expression inquiète — celle qu'il avait eue au début de notre trajet.

Nous étions arrivés devant la chapelle et nous en franchîmes le porche. .

« Mon seul but en ce monde, dorénavant, » continua le général, « est d'exercer sur elle une vengeance — la seule vengeance dont un humain soit capable. »

— « Quelle vengeance ? » demanda mon père.

— « J'ai simplement l'intention de décapiter le monstre, » dit le général.

— « Quoi ? » s'écria mon père, au comble du trouble.

— « Exactement : de lui couper la tête. Avec une bêche, une hache, n'importe quoi qui puisse trancher sa gorge de meurtrière ! » Le général tremblait de rage et il pressa le pas devant nous. « Cette poutre nous servira de siège. Votre fille est lasse, asseyons-nous et vous saurez la fin de mon histoire. »

Le bloc de bois était posé sur les dalles de la chapelle, entre lesquelles croissait l'herbe. Je m'y installai. Pendant ce temps, le général hélait le bûcheron occupé à émonder les branches sur les vieux murs. Sa hache à la main, celui-ci vint vers nous.

Il ne pouvait nous renseigner, nous dit-il, sur les tombes des Karnstein. Mon père lui demanda s'il habitait là depuis longtemps, et il répondit que ses ancêtres avaient toujours vécu au village.

— « A la suite de quoi le village a-t-il été abandonné ? » questionna le général.

— « Il était hanté par des revenants, Monsieur. Plusieurs furent poursuivis jusque dans leurs tombes et exterminés, mais non sans avoir conduit beaucoup de villageois à la mort. Cependant le village ne fut pas encore délivré. Jusqu'au jour où un gentilhomme de Moravie, de passage dans la région, entendit parler de ce fléau et proposa de le combattre.

» Voici ce qu'il fit : un soir de pleine lune, il monta à la tour de cette chapelle, d'où il pouvait surveiller le cimetière. Ainsi vit-il le vampire sortir de sa tombe en déposant son linceul et se glisser vers le village. En son absence, il descendit jusqu'au cimetière et s'empara du suaire, qu'il emporta sur la tour. Quand le vampire revint et ne trouva plus son vêtement, il se mit à insulter le gentilhomme morave qu'il voyait accoudé au sommet de la tour. Celui-ci, en réponse, lui fit signe de venir chercher le linceul. Le vampire tomba dans le piège, et à peine avait-il atteint le haut de l'escalier qu'il fut assailli par le Morave, qui lui fendit la tête en deux d'un coup d'épée, puis précipita son corps dans le cimetière.

» Le gentilhomme descendit alors de la tour, se rendit au cimetière et lui coupa la tête. Le lendemain, les villageois empalèrent le corps et

le brûlèrent selon le rituel. Le gentilhomme morave fut autorisé par le chef de la famille à cette époque à faire disparaître la tombe de la comtesse de Karnstein, Mircalla. Ce qui fait que l'emplacement de cette tombe fut oublié. »

— « Et il vous est vraiment impossible de le situer ? » demanda le général avec véhémence.

Le bûcheron hocha la tête.

— « Personne ne pourrait le faire. Et d'ailleurs on prétend que le corps a été enlevé. »

Cela dit, il posa sa hache contre le mur et s'éloigna, tandis que le général entamait la fin de son récit.

— « Ma pauvre enfant allait de plus en plus mal, » reprit-il, « et notre médecin était impuissant à définir ce dont elle souffrait. Il se décida à faire venir de Gratz un spécialiste ; tous deux examinèrent ma nièce puis entrèrent dans une discussion qui devait être violente, à en juger par les bribes que j'en surprenais. Quand je les rejoignis, mon médecin me dit avec ironie :

— « Cher Monsieur, mon éminent confrère semble croire que c'est d'un sorcier que vous avez besoin, et non d'un docteur. »

— « Je vous exposerai ma théorie une autre fois, » dit avec humeur le médecin de Gratz. « Je crains, Monsieur le général, que ce cas ne soit pas de mon ressort. Mais avant de partir, je vous proposerai néanmoins un remède. »

Il s'assit à une table et se mit à écrire une lettre, sous le regard moqueur de mon médecin, dont l'attitude signifiait clairement qu'il le tenait pour fou.

En me remettant la lettre avant de partir, il me dit simplement que ma nièce était perdue, à moins que l'agression fatale dont elle était victime fût interrompue immédiatement. Je lui demandai de quelle agression il parlait. Il dit que tout était consigné dans la note qu'il avait rédigée. Et il termina en m'indiquant le nom d'un homme versé dans ces questions, à Gratz, et en me conseillant de le consulter.

Après le départ des deux médecins, j'ouvris la lettre. En d'autres temps, sa teneur m'eût semblé d'une bouffonnerie monstrueuse. Elle affirmait que la malade n'était rien de moins qu'en butte aux visites d'un vampire ! Les piqûres ressenties par elle au bas de la gorge venaient des incisions causées par les dents pointues du vampire. Et l'origine de la petite marque bleue qu'elle portait ne laissait aucun doute : c'était la marque due à la succion des lèvres du démon. Chaque symptôme décrit par ma nièce correspondait à ceux relevés dans les cas similaires.

Même alors, j'étais sceptique sur la théorie du médecin. Mais dans mon désarroi, je résolus de suivre ses instructions. La nuit suivante, je me dissimulai dans le boudoir donnant sur la chambre de ma nièce, où une bougie était allumée. Vers une heure du matin, j'aperçus une forme

noire, aux contours indéfinissables, ramper vers le lit et bondir à la gorge de ma nièce, en se transformant en une grande masse palpitante.

Selon les ordres du médecin, j'avais pris mon épée. Je me précipitai en la brandissant. Le monstre noir parut alors se contracter et se ramasser sur lui-même au pied du lit, puis il glissa le long des couvertures, et soudain je vis, debout à côté du lit, me fixant d'un regard féroce et horrifié, Millarca. Je ne sais ce que j'ai pensé, mais je l'ai frappée sur-le-champ à coups d'épée — et en même temps je l'ai vue, indemne, qui se tenait auprès de la porte. Je la poursuivis, frappant de nouveau. Mon épée se brisa contre la porte. Elle avait disparu !

Je ne puis vous décrire la fin de cette épouvantable nuit. Toute la maisonnée fut sens dessus dessous. Le spectre Millarca s'était enfui. Mais sa victime s'affaiblissait rapidement, et elle mourut à l'aube. »

Le général se tut, en proie à une émotion violente, et nous respectâmes son silence. Mon père s'éloigna de quelques pas et se mit à lire les inscriptions sur les pierres tombales. Puis, poursuivant son examen, il s'avança sous le porche d'une chapelle latérale. Au même instant, j'entendis avec soulagement les voix de Carmilla et de Mme Perrodon, qui venaient nous rejoindre. Puis les voix s'évanouirent.

Dans cet endroit solitaire, au milieu des tombeaux enfouis dans la poussière et le lierre, et après un récit aussi lugubre, je connus une véritable angoisse en pensant que mes amies allaient passer sans entrer.

Mais soudain, sous une arcade étroite, surmontée de démons sculptés au faciès grimaçant, je vis paraître avec joie Carmilla, son joli visage, sa silhouette gracieuse.

J'allais me lever pour l'accueillir quand, avec un cri, le général saisit la hache du bûcheron et s'élança. Le visage de Camilla s'altéra brutalement lorsqu'elle le vit. Les traits dénaturés par une métamorphose horrible, elle recula en ayant l'air de s'affaisser, de s'aplatir sur elle-même. Je n'eus pas même le temps de crier comme il la frappait de toutes ses forces avec la hache. Mais elle évita le coup en se dérobant et, de sa petite main, lui saisit le poignet. Il lutta un moment pour se libérer, mais sa main s'ouvrit, la hache tomba, et Carmilla n'était plus là.

Cette scène atroce s'était déroulée en un éclair. La seule chose dont je me souvienne est d'avoir vu ensuite Mme Perrodon, debout près de moi, qui répétait : « Où est Mlle Carmilla ? Où est Mlle Carmilla ? »

Je pus enfin répondre : « Je ne sais pas... Elle est partie par là... » Je montrais la porte par où Mme Perrodon venait d'entrer.

— « Mais je suis restée tout le temps dans cette galerie, depuis qu'elle est entrée ici. Elle n'est pas revenue sur ses pas. »

Elle se mit alors à crier : « Carmilla ! » dans toutes les directions, mais il n'y eut pas de réponse.

— « Elle se faisait appeler Carmilla ? » demanda le général qui était appuyé contre un mur, le visage défait.

— « Carmilla, oui, » dis-je.

— « Oui, » fit-il, « c'est Millarca. La même qui jadis se nommait Mircalla, comtesse de Karnstein. Quittez ce lieu maudit, ma pauvre enfant, aussi vite que vous le pourrez. Et puissiez-vous ne plus jamais rencontrer Carmilla. »

XII

Comme le général prononçait ces mots, je vis entrer dans la chapelle un homme d'aspect curieux. Grand et maigre, il était vêtu de noir, et son visage était sillonné de nombreuses rides. Il portait un bizarre chapeau à plume ; ses cheveux tombaient jusqu'à ses épaules ; son nez était chaussé de lunettes à monture d'or. Il s'avançait lentement d'une démarche traînante, un perpétuel sourire aux lèvres.

— « L'homme qu'il me fallait ! » s'exclama le général en allant à sa rencontre. « Mon cher baron, je n'espérais pas vous voir si tôt. »

Il présenta le personnage à mon père, en disant que c'était le gentilhomme auquel le médecin de Gratz lui avait recommandé de s'adresser. Il l'avait prié de venir le rejoindre ici, pour apporter son concours aux fouilles du cimetière de Karnstein.

L'étranger sortit de sa poche un rouleau de papier, qu'il étendit sur la pierre rongée d'un tombeau. Avec un crayon, il traça des lignes imaginaires d'un point à un autre sur le papier. Comme leurs regards se portaient en même temps sur divers endroits de l'édifice, j'en conclus qu'il s'agissait d'un plan de la chapelle. Le gentilhomme se reportait par instants à un petit cahier dont les pages jaunies étaient couvertes d'une fine écriture.

Tous trois se rendirent vers un bas-côté, à l'opposé de l'endroit où je me trouvais. Puis ils se mirent à mesurer des distances en comptant leurs pas. Ils se groupèrent enfin devant un pan de mur qu'ils examinèrent minutieusement, arrachant le lierre qui y poussait, grattant le plâtre du bout de leurs cannes. Ils décelèrent alors les traces d'une grande plaque de marbre, où se trouvaient des lettres gravées.

Avec l'aide du bûcheron, qui était revenu, ils mirent à jour une inscription monumentale et un blason sculpté. C'était bien le tombeau depuis longtemps perdu de Mircalla, comtesse de Karnstein.

Le vieux général leva les mains au ciel en signe de reconnaissance.

— « Demain, » dit-il, « le commissaire du gouvernement sera là, et nous pourrons procéder à l'exhumation selon la loi. »

Puis, se tournant vers le baron : « Comment vous remercier ? Grâce à vous, la région sera débarrassée d'un fléau séculaire. L'horrible ennemi est enfin traqué. »

Mon père prit alors les deux hommes à part et je pus voir — d'après les regards qu'ils me jetaient de temps à autre — qu'il leur racontait mon cas.

Nous retournâmes ensuite au château, en emmenant le prêtre qui

habitait à proximité des ruines et que nous étions allés chercher. La sinistre absence de Carmilla rendait encore plus horrible le souvenir de la scène à laquelle j'avais assisté. Les précautions prises cette nuit-là furent extraordinaires. Mme Perrodon et deux servantes vinrent me veiller dans ma chambre, tandis que mon père et le prêtre se tenaient dans le boudoir à côté. Le prêtre avait accompli certains rites solennels, dont je n'avais pas compris le sens.

Avec la disparition de Carmilla, s'interrompirent mes souffrances nocturnes.

Le lendemain, eut lieu l'exhumation officielle dans la chapelle de Karnstein. Le tombeau de la comtesse Mircalla fut ouvert. Le général et mon père identifièrent chacun leur belle et perfide invitée. Le visage, cent cinquante ans après l'inhumation, était empreint des chaudes couleurs de la vie. Les yeux étaient grands ouverts. Aucune odeur cadavérique n'émanait du cercueil. Les deux médecins présents observèrent une respiration faible mais perceptible, ainsi que de légers battements de cœur. Les membres étaient parfaitement flexibles, la chair élastique. Le fond du cercueil de plomb était rempli d'une couche de quinze centimètres de sang, dans lequel le corps baignait.

Les preuves du vampirisme étant avérées, le corps fut, selon la pratique ancienne, mis debout et transpercé d'un pieu aigu à l'endroit du cœur. A cet instant, le vampire poussa un cri perçant, semblable en tous points à celui d'un être vivant à l'agonie. Puis la tête fut tranchée, et un flot de sang coula du cou sectionné. Le corps et la tête furent ensuite placés sur un bûcher puis réduits en cendres, et celles-ci furent dispersées et jetées sur la rivière. Et jamais plus depuis, ce territoire n'a été infesté par les visites d'un vampire.

Mon père possède une copie du procès-verbal de la commission d'enquête, et c'est de ce rapport que j'ai extrait la relation de cette pénible scène.

⁂

Il me reste à dire quelques mots du baron Vordenburg, grâce à qui nous avons pu découvrir la tombe de la comtesse Mircalla. Cet érudit, qui vivait modestement d'un maigre revenu, s'était consacré à l'étude de la tradition du vampirisme. Il avait rassemblé tous les livres traitant du sujet et avait en sa possession les comptes rendus officiels de tous les cas connus. Il s'en était servi pour codifier les lois régissant la condition des vampires. Je puis mentionner, en passant, que la pâleur spectrale attribuée à cette catégorie de revenants n'est qu'une fiction mélodramatique. Aussi bien dans la tombe qu'en public, ils offrent l'apparence de la vie et de la santé. Lorsqu'on les met à jour dans leur cercueil, ils présentent tous les symptômes du vampirisme, semblables à ceux qui ont été constatés chez la comtesse de Karnstein lors de son exhumation.

Le moyen par lequel ils s'échappent de leur tombe et y retournent

régulièrement, sans déplacer la terre alentour ni laisser de trace de désordre, reste un mystère. L'existence amphibie du vampire est soutenue par un sommeil quotidien renouvelé dans la tombe. Son horrible appétit de sang frais lui fournit sa vigueur à l'état de veille. Le vampire est enclin à éprouver, envers certaines personnes, une fascination à l'intensité croissante, analogue à la passion de l'amour. Pour approcher ces personnes, il exercera un luxe inouï de stratagèmes, et il témoignera d'une inépuisable patience avant d'arriver à ses fins. Il ne renoncera pas avant d'avoir assouvi sa passion, d'avoir bu jusqu'à la dernière goutte le sang de la victime convoitée. Dans ce cas, il cultivera et prolongera son plaisir criminel avec le raffinement d'un épicurien, se livrant à une cour assidue pour séduire peu à peu l'objet de son désir. Il aspire alors à recueillir, de la part de celui-ci, un sentiment de sympathie et de consentement. Tandis que dans les cas ordinaires, il va droit au but, violentant sans ménagements ses victimes et les étranglant souvent dès qu'il s'est gorgé d'elles.

Dans certaines situations, le vampire est apparemment soumis à des conditions spéciales. Ainsi, Mircalla semblait vouée à porter un nom reproduisant par anagramme, sans l'omission ou l'addition d'une seule lettre, le sien propre.

Mon père raconta par la suite au baron Vordenburg l'histoire du gentilhomme morave et du vampire du cimetière de Karnstein, et lui demanda comment il avait pu localiser le tombeau disparu de la comtesse Mircalla. Le baron eut un sourire mystérieux, puis nous expliqua :

— « Je possède plusieurs documents rédigés par cet homme remarquable. Le plus curieux est celui qui a trait à sa visite à Karnstein. La légende, bien sûr, l'altère un peu. Il s'était effectivement fixé en Moravie et était d'ascendance noble. Mais en réalité il était natif de la Haute-Styrie. J'ajouterai qu'il n'est autre que mon ancêtre...

» Dans sa prime jeunesse, il avait été éperdument amoureux de la belle Mircalla, comtesse de Karnstein. Et sa mort prématurée l'avait laissé inconsolable.

» Il est dans la nature des vampires de croître et de multiplier, suivant une sorte de loi d'hérédité. Prenons au départ un territoire exempt de ce fléau. Comment y prend-il naissance et s'y répand-il ? Je vais vous le dire. Si un être plus ou moins corrompu se suicide, il pourra, en certaines circonstances, devenir vampire. Et dans leur tombe, la plupart de ses victimes se changeront en vampires à leur tour. Ce fut le cas de la belle Mircalla, que l'un de ces démons avait hantée.

» Mon ancêtre découvrit la cause de sa mort et, au cours des études auxquelles il s'adonna, il arriva à certaines conclusions. Il sut entre autres que le vampirisme menaçait Mircalla et qu'un jour ou l'autre, elle risquait de voir ses restes profanés par une exécution posthume. Cette perspective lui était insupportable, quel que fût le monstre que pût devenir sa bien-aimée morte. Il a laissé un curieux écrit pour prouver

que le vampire, expulsé de son existence amphibie, est projeté dans une vie bien plus atroce encore. Et il résolut d'épargner ce sort à Mircalla.

» Il adopta le stratagème de ce voyage ici, feignit d'enlever sa dépouille et ne fit qu'effacer les traces de sa tombe. Sur ses vieux jours, considérant à nouveau le paysage qu'il laissait derrière lui dans la vallée du temps, il se rendit compte de l'horreur de son acte. Il écrivit alors les notes et traça le plan qui m'ont guidé, tout en rédigeant sa confession. S'il avait eu l'intention de réparer ce qu'il avait fait, la mort l'en a empêché. Et c'est moi, son lointain descendant, qui ai capturé le monstre dans sa tanière. »

Au cours de nos entretiens, le baron nous donna encore ce dernier détail :

— « Une des caractéristiques du vampire est la force de sa main. Dans le cas présent, la petite main de Mircalla a serré comme dans un étau d'acier le poignet du général, quand il a brandi sa hache pour la frapper. Mais le pouvoir de cette main n'est pas limité à cela. Elle laisse une certaine paralysie dans le membre touché, dont il arrive que l'on ne guérisse jamais. »

⁂

Au printemps suivant, mon père m'emmena faire un voyage en Italie. Nous restâmes partis plus d'un an. Il me fallut longtemps pour oublier l'horreur de ces événements. Et aujourd'hui encore, l'image de Carmilla revient à ma mémoire sous des aspects diffus et alternés. C'est parfois la jeune fille enjouée, nonchalante et belle, parfois le monstre difforme de l'église en ruine. Et souvent au cours d'une rêverie je tressaille, en croyant entendre, à la porte du salon, le pas léger de Carmilla.

(Traduit par Alain Dorémieux.)



Assirata ou Le miroir enchanté

Nous avons publié, voici quelques années, diverses nouvelles de Jean-Louis Bouquet (1), qui, récemment, nous disait préparer sans hâte une évolution de sa manière. En ses premiers essais (dans le recueil « Le visage de feu », *lequel fit beaucoup parler mais est aujourd'hui introuvable), les vieux postulats de la démologie venaient poser leurs couleurs violentes sur des « cas » chers à la psychologie moderne, ce qui donnait des résultats assez spectaculaires et parfois terrifiants. Toutefois, dans l'ouvrage en question, nous avons — souci de variété — choisi de rééditer un récit qui se distingue plutôt par une volontaire sobriété d'effets, s'orientant vers ce qu'on pourrait appeler le fantastique intérieur. Ses demi-teintes tendent à créer, non la terreur, mais un certain malaise, une inquiétude métaphysique, en effleurant un mystère auquel les hommes n'ont cessé de rêver, depuis qu'ils sont hommes.*



« PITIÉ pour les orgueilleux, » répétait M. Le Clair, tout rayonnant d'indulgence, à quiconque se permettait des propos contre son secrétaire Ludovic.

Ce bon M. Le Clair — il n'est pas certain qu'ici je transcrive très fidèlement le nom d'un vieil homme aussi réfractaire aux blandices de la notoriété — ce bon M. Le Clair a longtemps animé, avec autant de discrétion que d'amour, une petite société d'esprits curieux. Chaque samedi, dans son salon-bibliothèque aux rideaux inexorablement fermés sur le trop distrayant décor du Luxembourg, les hauts candélabres garnis de cierges roses brillaient comme de sages constellations au-dessus d'une douzaine de têtes pensives. M. Le Clair éprouvait des joies suaves à préparer hebdomadairement, pour ce noyau d'amis férus d'archéologie, de mythologie et aussi de sciences occultes, une pâture inédite et

(1) Voir « *Mystère-Magazine* » : « *Alouqa ou la comédie des morts* » (n° 43), et « *Fiction* » : « *La Preuve* » (n° 3), « *Les filles de la nuit* » (n° 13), « *Caacrinolaas* » (n° 17), et « *Laurine ou la clef d'argent* » (n° 23).

raffinée. Il s'était adjoint Ludovic, se déchargeant sur lui de certains soucis matériels, afférents à ces réunions ; l'une des grandes tâches de Ludovic consistait à mettre au net les notes brouillonnées par M. Le Clair en vue de ses causeries, ceci parce que le vieillard éprouvait la plus grande peine à relire lui-même son impossible écriture.

Ludovic était un garçon de trente ans, brun, jaune, un peu voûté ; la lueur fébrile du regard, la morgue de la lèvre gâtaient son visage pourtant marqué par l'intelligence et l'énergie ; une élocution brève, une inutile acidité de langage achevaient de lui aliéner les familiers de M. Le Clair. Mais ce dernier appréciait hautement son secrétaire et parlait de lui avec un attendrissement quasi paternel.

— « Un poète, quoi qu'il y paraisse ! Un sensible, un réceptif. Peut-être même sera-t-il visité par la flamme des grandes créations ! Une mauvaise fortune a jusqu'à présent annihilé ses efforts. Et d'abord, sa sauvage probité intellectuelle n'est pas le meilleur viatique sur le chemin si mal famé des lettres. J'ai lu de ses vers ; ils sont pleins d'un généreux tourment, mais sans concessions aux écoles du jour. Il lui reste à s'appareiller avec son époque. »

— « Ce lui est déjà une rude affaire que de s'appareiller avec notre petite compagnie ! » dit une fois tout crûment Mme d'Espiney. « Pensez-vous qu'il ait bien de l'estime pour nos travaux ? »

— « Non ! » confessa M. Le Clair en sa simplicité. « Comme nous ne plaçons pas le lyrisme pur au tout premier plan de nos préoccupations, nous lui faisons probablement l'effet de vieilles bêtes ! Ludovic ne me sert que poussé par des nécessités d'argent ; et sans doute, dans les ardeurs d'une jeunesse non encore assouvie, enrage-t-il parfois de nous voir conjoindre bien des efforts et des ressources pour honorer d'autres divinités que la sienne. N'empêche qu'il se montre attentif, diligent et d'esprit ouvert. Ses procès-verbaux de nos réunions se distinguent par leur exactitude. Après cela, ne le chicanons point sur son orgueil intime ; ceux qui n'en éprouvent aucun sont des saints vraiment exemplaires, encore à condition qu'ils prient pour le prochain. »

Cette vivacité d'esprit de Ludovic, vantée par M. Le Clair, était nécessaire pour suivre des travaux ingrats, tel l'examen de textes cunéiformes, ou des exposés abstrus comme ceux des grands arcanes alchimiques. Mais il arrivait que la société s'adonnât à des tâches plus colorées, qu'elle reçut des invités pittoresques ou se livrât à des expériences. Et le secrétaire put croire que la séance serait bénigne, le jour où Mme Séphora Meier vint parler de ses recherches dans le Proche et le Moyen Orient.

Mme Séphora Meier avait étudié avec conviction les pratiques de magie encore en honneur dans certaines sectes mal connues. Elle rapportait une collection d'objets singuliers et présenta successivement les plus importants : des amulettes, des parchemins et des armes talismaniques, des images d'un art primitif.

Petite, hâlée, avec des yeux tendres comme ceux des gazelles, la conférencière relatait d'une voix calme et traînante ses souvenirs, ses travaux, ainsi que les légendes et les traditions qu'elle avait recueillies. Elle ne se hâtait ni n'enflait son débit aux bons passages, même pour dépeindre les thaumaturges Ahlé-Hakk qui mâchent des braises ardentes, même pour évoquer les turpitudes des Nosaïris kamoushiehs qui pratiquent un culte mystérieux de la femme, et les assemblées des Kelbiehs où l'on fait paraître un chien fantastique. D'une main débonnaire, elle exhibait une bague dont le maléfice avait tué trois épouses d'un émir. Le salon était envahi par les souffles, les rumeurs, les fantômes d'une Asie nocturne et, sous cet afflux imaginaire, la quiète fixité des flammes des cierges surprenait comme un phénomène contre nature.

Les applaudissements onctueux de l'auditoire accueillirent la fin de l'exposé. Puis aussitôt, la vieille demoiselle Lormel, réputée pour sa hardiesse, s'enquit impatiemment de ce que pouvait contenir un coffret d'ébène très plat, demeuré clos, parmi les curiosités étalées sur une table.

— « Un simple dessert ! » répondit Séphora souriante. « Un bibelot découvert dans une communauté juive, au cours de mon passage au Caire. »

Ouvrant la boîte, elle démasquait un disque de métal, un peu plus grand qu'une soucoupe, enchassé dans l'une des joues de bois précieux.

« Ceci est un miroir magique, ouvrage de quelque ancien cabbaliste. On a certes fait grand abus de ces instruments de voyance, on leur a donné bien des aspects. Celui-ci est simplement formé d'une plaque d'argent sur le pourtour de laquelle se trouve gravée une inscription araméenne : gravure qui, sous un regard superficiel, pourrait passer pour une couronne ornementale au dessin barbare ; mais il s'agit bien de caractères hébreux très frustes, et d'une formule consacrant l'objet à l'Esprit nommé *Assirata.*

» Cette formule est curieuse ! » poursuivit Séphora tout en plaçant le disque d'argent face à l'assistance. « Le texte dit — ou semble dire !... les termes en sont obscurs — qu'Assirata offre mille images en échange d'une seule. Mes israélites cairiotes interprétaient ainsi la phrase : à qui contemple le miroir en invoquant l'Esprit, ce dernier donne vision des choses lointaines ou cachées ; mais le reflet du quémandeur demeure inscrit sur la plaque magique, c'est le salaire d'Assirata. »

— « Voilà un jeu qui sent le soufre ! » observa plaisamment Mme d'Espiney. « Il a manqué d'amateurs, car je n'aperçois là-dedans aucun reflet captif. Pourtant, cette babiole semble avoir de l'âge, et d'ailleurs son poli n'est plus qu'un souvenir ; elle ne renvoie qu'un brouillamini de lueurs. »

— « Les histoires de reflets vendus sont menue monnaie des croyances populaires ! » déclara, non sans une pointe de suffisance, le docte baron Schild.

— « Mais en de tels contes, » fit remarquer Séphora, « le pactisant est dépossédé d'une manière visible et grossière : en vain cherche-t-il son image dans les glaces, le Malin l'a empochée ! Ce sont là d'aimables naïvetés, ou des figures de morale. Bien que mon miroir, comme le constatait Madame d'Espiney, soit l'œuvre d'une époque lointaine — un expert concède au cercle de métal douze siècles et peut-être beaucoup plus — et que l'on prête à ces temps-là toutes les crédulités, je ne puis admettre qu'ici l'artisan ait visé à des prodiges aussi extérieurs et aussi ingénus. Les écrits de cabbale contiennent souvent une signification seconde. »

— « Avez-vous percé l'énigme ? » demanda Mlle Lormel.

— « Ne m'en demandez pas tant ! Il faudrait sur ce point requérir les lumières de mon cousin Noé Joann, grand clerc en ces matières, mais il est éloigné de Paris. Quant à moi, je n'avais d'abord accordé au miroir qu'un intérêt modique. Peut-être même ne l'aurais-je pas jugé digne de votre attention, sans un incident étonnant qui s'est produit chez moi, ces jours derniers.

» Mon amie Aliette Claude était venue admirer mes emplettes orientales. Cette charmante fille n'a ordinairement rien d'une voyante ; mais, placée devant la plaquette magique, elle m'affirma d'un air troublé qu'elle y découvrait quantité de personnages, puis me dépeignit avec précision plusieurs de ces juifs égyptiens desquels j'avais obtenu l'objet. Or, je vous l'assure bien, Aliette n'est pas une mystificatrice et, d'ailleurs, elle ne disposait d'aucune information sur ces gens-là. Tel est le cas prodigieux que j'ai voulu porter à votre connaissance. »

Les hôtes de M. Le Clair se pressaient afin de mieux examiner le miroir. Sur l'invite de Séphora, le coffret ouvert fut transmis de main en main. La demoiselle Lormel, ayant des prétentions à la double vue, scruta longuement l'argent terni, crut y distinguer des ombres vagues, mais ne réussit point à enfler sa prouesse autant qu'elle l'eût souhaité. Le disque vint finalement sous les yeux de Ludovic qui, à la surprise générale, trahit une curiosité prolongée, bien contre ses habitudes.

— « Si le miroir n'était pas aussi mauvais, nous pourrions penser que notre jeune homme renouvelle le mythe de Narcisse ! » goguenardait à mi-voix Mme d'Espiney.

— « Je suis certain, » dit soudain le secrétaire d'un air préoccupé, « d'avoir déjà rencontré pareille chose. Mais où et quand ?

» L'inscription, » ajouta-t-il après un instant de silence, « comporte un signe assez extraordinaire. »

Il pointait un doigt vers le dessin du pourtour.

— « Ce signe ou plutôt ce mot, » expliqua Séphora Meier, « n'est pas comme le reste en caractères hébreux. Il s'agit du nom d'Assirata, gravé en koufique. Ignorez-vous que le koufique passe pour être l'écriture préférée des satans ? Aussi bien, ce que vous voyez là est censément la griffe, la signature apposée par l'Esprit en personne sur l'instrument

à lui consacré. Admirez, s'il vous plaît, la légère brûlure du métal, et reconnaissez que les Orientaux sont de savants maîtres en rêveries, qui ne négligent pas les détails. »

— « Voilà qu'après avoir conté les Mille et Une Nuits, vous nous faites toucher ici une fraude consciente ! » gémit M. Le Clair d'un ton de regret.

— « Ne vous hâtez pas de crier à la contradiction ! Dans le jardin secret des sciences magiques, le vrai et le faux confondent inextricablement leurs ramures. L'homme qui invente un seing démoniaque, savons-nous quelles forces le possèdent et l'inspirent ? »

Quelqu'un détourna inopinément le cours de l'entretien, pour demander à Mme Meier des précisions sur les Djelâlis, qui forment la communauté mystique la plus fermée de la Moyenne Asie. La réunion touchait à sa fin, l'intérêt se délayait en des conversations particulières. Cependant, Ludovic continuait à contempler le miroir, avec une obstination qui frappa plusieurs assistants.

Bientôt, la compagnie prit congé, à l'exception de deux personnes que le maître de céans avait retenues à dîner : Séphora et le Dr Jambailly, un vieux médecin, ami d'enfance de M. Le Clair. Celui-ci, avisant son secrétaire perdu dans de muettes réflexions, l'interpella aimablement pour lui rendre sa liberté. Ludovic répondit que, s'il n'y avait point d'inconvénient, il préférait demeurer quelque temps encore, afin d'écrire les notes destinées à son compte rendu : le jeune homme semblait d'ailleurs à mille lieues de son sujet ; sa voix était blanche et atone. M. Le Clair accorda l'autorisation, puis passa ainsi que ses deux convives dans la salle à manger, laissant Ludovic seul dans le salon-bibliothèque.

Les dîneurs approchaient de la fin du repas, lorsqu'ils entendirent une exclamation rauque, inquiétante, suivie du vacarme produit par la chute d'un objet pesant. Ces bruits provenaient du salon. M. Le Clair appela son secrétaire, n'obtint aucune réponse, et se leva pour savoir ce qui était advenu.

Il trouva Ludovic appuyé ou plutôt arc-bouté contre la table où les pièces de collection demeuraient en vrac, la conférencière ayant négligé de préparer son bagage. La contenance désordonnée du jeune homme, la détresse empreinte sur ses traits livides, pouvaient laisser croire à quelque percée de haut mal. M. Le Clair, effaré, alerta d'un cri le docteur qui accourut, ainsi que Séphora.

En un effort extrême de volonté, Ludovic reprenait tant soit peu le contrôle de lui-même ; il s'assit dans un fauteuil que lui avançait son patron, hacha des mots difficilement intelligibles, expliqua qu'il ne ressentait aucune souffrance physique, mais qu'il venait d'être foudroyé par une atroce émotion.

Dans le même instant, M. Le Clair aperçut le coffret au miroir,

qui gisait, grand ouvert, sur le parquet. Il le ramassa, s'assura que ni la plaquette d'argent ni son écrin d'ébène n'avaient subi de dommage. Comme il se préparait à demander d'autres précisions, il vit le jeune homme brusquement suffoqué, réduit à un état lamentable par un déchaînement de sanglots. Tandis que se prolongeait cette réaction nerveuse, le Dr Jambailly esquissa un geste pour donner à comprendre que le secrétaire, en dépit de ses dénégations, traversait une crise morbide, et qu'il était inopportun de lui poser des questions.

Si discret qu'eût été le mouvement, les ombres projetées sur les murs par les multiples flambeaux le révélèrent à Ludovic, et ce fut pour la fierté de celui-ci un ferment salutaire. Le jeune homme retrouva tout d'un coup un maintien décent ; d'une voix plus ferme, il pria ses interlocuteurs de lui pardonner.

— « Je crains, » dit-il, « que vous ne me supposiez privé de bon sens, au moment même où, pour soulager mon esprit, je désire me confier à vous. Il faut pourtant que je parle ; je n'ai pas le courage de rester isolé, face au terrible secret qui vient de m'être découvert. Et je vous supplie d'accorder crédit à ma raison, malgré l'étrangeté de ce que vous allez apprendre. »

Quand, au cours de la réunion, le miroir magique avait été placé sous ses regards, Ludovic s'était senti envahir par cette impression de « déjà vu » qui lui fit alors lancer une phrase étonnée. Mais, tandis que se prolongeait son examen, sa sensation se modifia et il éprouva une manière d'étourdissement, pendant lequel il lui sembla se trouver, non plus parmi la douzaine d'amis de M. Le Clair, mais au centre d'une multitude ; et, dans cette assemblée devait figurer — Ludovic en avait la prescience — un personnage remarquable, qu'il lui importait de rencontrer. Cette curieuse illusion fut tuée par les éclats d'une conversation proche, où dominait l'organe pompeux du baron Schild ; mais le jeune homme, sortant tout étonné de sa songerie, eut quelque peine à reprendre contact avec les familières réalités du salon.

Lorsqu'après le départ des invités, Ludovic se fut attardé à la rédaction de ses notes, une curiosité vint le distraire et le ramena devant le miroir d'argent.

Il s'ébahit à observer avec quelle aisance se reproduisait et s'intensifiait le phénomène déjà constaté. La solitude conférait à cette expérience un agrément mystérieux et essentiel : car le jeune homme, qui n'avait jamais pris au sérieux de tels exercices et en était auparavant demeuré le spectateur discrètement narquois, préférait n'avoir point de témoins, même sympathisants, de ses premiers pas vers une Damas occulte ; il ne s'abandonnait à l'attrait du miroir qu'avec le sentiment d'une faiblesse un peu honteuse.

Ainsi, sa contemplation lui révélait un exceptionnel pouvoir de l'objet, allié à quelque « don » personnel jusqu'à cette heure insoupçonné : elle lui valait une émotion rare, en le transportant sans effort

dans l'intimité d'un monde invisible, insaisissable et néanmoins frémissant d'une vie surréelle : Ludovic, sans avoir encore reçu aucun témoignage de ses sens, savourait la certitude paisible d'être entouré de fantômes.

Poussant plus à fond l'épreuve, le jeune homme saisit le miroir et l'approcha de ses yeux, de manière que le champ métallique, qui luisait faiblement sous l'irradiation diffuse des cierges, emplît presque entièrement son univers visuel. Il lui parut que, dans la profondeur informe ouverte à son regard, se créaient des sphères fluidiques, promptement multipliées comme par l'action d'un prisme, et qui évoluaient ainsi que des bulles de savon. Ludovic, cédant à une sourde exigence de son jugement, se demandait quel rapport pouvait exister entre ce ballet géométrique et l'objet secret de ses investigations ; mais dans cet effort intellectuel pourtant léger, la vision s'embruma, s'éteignit. Une complète et allégeante passivité d'esprit suffit à lui rendre vigueur. Puis, par une sorte de floraison, ces bulles se divisèrent en d'innombrables filaments lumineux, lesquels s'agitaient, se regroupaient pour dessiner de nouvelles formes et prenaient consistance ; enfin, parvenu au balcon féerique de la « seconde vue », le mage néophyte put bientôt promener ses regards sur une cohue d'images humaines.

En cet état extraordinaire, Ludovic ne perdait pas conscience. Il se souvenait clairement des discours de Séphora et de l'aventure advenue à son amie Aliette Claude ; il ne doutait point d'avoir devant lui les reflets de ceux et de celles qui, durant le déroulement des siècles, avaient interrogé le miroir d'Assirata. Mais il était devenu incapable de pousser plus loin le raisonnement. Il se contentait de goûter la merveille avec docilité.

Les apparitions grouillaient comme si elles s'étaient trouvées sur le passage d'un courant impétueux ; il suffisait que l'attention de Ludovic se fixât sur l'une d'elles pour que celle-là fût prestement attirée au premier plan du tableau. Toutes offraient des colorations brillantes, tranchées, et une certaine expression d'insouciance presque inhumaine ; leurs types, leurs vêtements les classaient dans les compartiments les plus divers de la géographie et de l'histoire. L'observateur identifiait des Latins aux profils dignes de la statuaire, des Africains lippus, des Maures majestueux. Une fille au teint d'ivoire, savamment fardée, portant un lourd diadème byzantin, céda vite la place à une gitane brune comme une figue sèche et parée d'un haillon. Un homme joufflu, à perruque poudrée, survint entre un asiate borgne et nu, et un ecclésiastique enrobé d'écarlate. Il était évident que le miroir avait roulé au gré des âges, au moins sur toutes les lisières de la Méditerranée, du levant au ponant.

Comme Ludovic continuait à se délecter de ce spectacle immatériel, la catastrophe vint le surprendre.

Il vit monter un nouveau personnage, et il sut aussitôt que c'était celui vers lequel un pressentiment l'avait dirigé : un homme majestueux,

au visage d'un noble dessin qu'animaient d'immenses et splendides yeux noirs. La coupe de la chevelure abondante, la pourpre uniforme d'un long manteau n'assignaient pas à cette figure une place bien certaine dans le temps : elles eussent convenu à quelque prince de l'antiquité décadente, aussi bien qu'à un artiste du *quattro cento.*

Devant ce portrait altier, Ludovic se sentit traversé par un émoi indicible : car il reconnaissait, à n'en pouvoir douter, l'être magnifique ainsi reflété comme ayant été LUI-MÊME. La vision était un test irrécusable lui permettant de revendiquer une existence antérieure, au cours de laquelle le sort l'avait déjà mené une fois vers le miroir magique. Sous la secousse de la confrontation, le plus sombre voile jeté sur les destinées humaines se déchirait légèrement, laissait s'échapper des lambeaux de souvenirs.

Telle était l'aventure qui venait de provoquer la réaction éperdue du jeune homme, et qu'il tentait de retracer, en phrases désordonnées, devant M. Le Clair et ses deux hôtes.

— « Mon ami, » lui dit Séphora Meier avec un accent de sollicitude, « vous nous rapportez là un fait bien inouï, encore que tant de choses aient déjà été contées sur la réincarnation. Je ne sais si nous avons le droit de formuler hâtivement un jugement quant au fond de l'affaire, mais permettez-moi de m'étonner d'une circonstance : vous êtes là, blême et pareil à la statue du désespoir ; n'est-ce pas, au contraire, avec quelque allégresse que vous devriez accueillir une pareille preuve d'immortalité ? »

Le secrétaire se dressa. Une abominable amertume consumait sa face.

— « Je suis désormais un damné dans ce monde. Est-il un supplice plus affiné que le mien ? Quelles seront mes pensées, au fond de cet exil, tandis qu'à tout instant ma mémoire évoquera mon autre vie, et Celui que j'ai été ? »

Il se tournait vers M. Le Clair et, tendant vers lui des mains frémissantes, il semblait en appeler d'un déni de justice.

« D'un coup, je viens de mesurer ma disgrâce naturelle, tout ce qui me condamne à l'échec : ma laideur physique, mon humeur, ma pauvreté, mon isolement, et surtout une secrète paralysie d'inspiration qui, depuis si longtemps, m'empêche de trouver pour mes pensées des vêtements suffisamment harmonieux. Non, mes essais poétiques n'ont jamais pu être à la mesure de mes rêves, mais c'est que je leur donnais une langue marâtre. En cette existence, je ne fais que ramper, comme une larve souterraine, à la recherche de la clarté dont je me suis grisé autrefois ; je tente malhabilement, vainement, de recommencer une œuvre incomparable.

» J'ai été, » cria Ludovic en s'exaltant — et son visage prit une éphémère expression de triomphe « j'ai été chéri de tous les dieux. J'avais composé LA-BAS un poème si beau que le Roi voulut qu'il fût gravé, plus tard, sur les murailles de son mausolée. Chaque soir, en ses grands

jardins ornés de lampes d'or, je lui en chantais des strophes et les jeunes femmes venaient m'écouter. Beaucoup traversaient les eaux du golfe dans des barques garnies de flambeaux, rien que pour m'entendre ; elles m'apportaient des fruits et du vin noir ; puis, à l'heure où mouraient les torches, il me fallait choisir entre ces bateaux chargés de sourires avides. Pourtant, mes vers étaient si sages que les Anciens du Conseil décidèrent de me consulter, quand ils changèrent la loi. Et pendant la guerre on m'offrit un commandement qui me valut beaucoup de gloire nouvelle. »

Le jeune homme demeura un moment interdit devant le tableau de sa propre splendeur. Le Dr Jambailly lui demanda très calmement :

— « Quel serait ce personnage fameux, aujourd'hui réincarné en vous ? De tels travaux, de tels lauriers devraient l'avoir placé aux cimaises de l'Histoire. »

— « Sans doute, » dit Ludovic assombri derechef, « mais je suis incapable de le nommer, et je ne saurais mieux situer sa patrie. Il y parlait une langue que je ne connais plus. »

— « Son apparence ? Son costume ? L'aspect de sa maison ? »

— » Je n'ai bien vu que ses traits. Le reste forme une mosaïque de ressouvenirs fluides et instables, qui se dérobent dès que je tente d'en isoler un détail. »

Ludovic penchait son front lourd, et fermait à demi les paupières.

« O mon poème ! ô mes heures de lumière, où les mots accouraient se ranger sans effort en belles phalanges ! »

Mais, alors que ses confidents escomptaient de cette extériorisation verbeuse un effet bénéfique, le secrétaire fut fauché par une syncope.

— « Nous avons été imprudents ! » dit le docteur en s'avançant à son secours. « Dès qu'il sera revenu, il faudra détourner sa pensée, lui assurer le calme nécessaire. Voilà un cas bien déroutant. »

Sous les soins qui lui furent administrés, Ludovic recouvra vite ses esprits. Contre toutes les craintes, il observa le silence sur ce qui venait d'advenir. Il montrait une figure aussi lasse, aussi creusée que celle d'un athlète après un effort physique intense. Son patron lui proposa de prendre du repos dans une chambre d'amis : quelques instants plus tard, le jeune homme était livré à un sommeil profond, qui suivait impertubablement son cours, quand Séphora Meier et le Dr Jambailly quittèrent M. Le Clair après de longs commentaires de l'incident.

Sur le pouvoir magique du miroir, que la conférencière remportait au fond d'une valise, les trois interlocuteurs s'étaient trouvés partagés. Le médecin en tenait pour une maladive auto-suggestion de Ludovic, tandis que les deux autres inclinaient vers la supposition la plus merveilleuse.

Jambailly avait donné quelques ultimes conseils sur l'attitude à adopter au réveil du dormeur, mais M. Le Clair n'eut pas l'occasion de les exploiter. Le bonhomme, observant son secrétaire toujours aussi

tranquillement détendu, crut pouvoir s'assoupir lui-même quelque peu ; il ne rouvrit les yeux qu'au matin, et sa domestique lui apprit que Ludovic avait quitté la maison, une demi-heure auparavant, maussade et agité.

M. Le Clair conçut de l'inquiétude, et son sentiment grandit dans les deux jours qui passèrent, parce qu'il ne vit point reparaître le jeune homme. Celui-ci, s'il n'était pas astreint à des heures de travail régulières, avait néanmoins coutume de venir quotidiennement. Son absence, après sa crise véhémente, était de nature à laisser supposer un coup de désespoir. Si M. Le Clair avait su faire usage du téléphone, il eût immédiatement repris contact avec le Dr Jambailly ou avec Séphora Meier, pour les informer de son motif d'anxiété ; mais il est, depuis les origines, mortellement brouillé avec cet appareil et l'a proscrit de son univers. Il préféra se rendre tout bonnement au logis du secrétaire, quai de la Mégisserie.

Là, une concierge placide lui dit qu'elle avait aperçu « Monsieur Ludovic » dans la matinée même, mais qu'elle ignorait où il occupait ses journées et quand il rentrerait. M. Le Clair réintégra son domicile juste pour recevoir une lettre de Séphora, portée par un exprès.

« *Notre jeune voyant,* » lui était-il écrit, « *m'a fait visite depuis l'autre soir, et je gage qu'il repassera aujourd'hui. De toute manière, je crois utile de vous apprendre bien au long ses motifs. Vous plairait-il de goûter tantôt mon café d'Hodéïda ? Vous renoueriez relations avec Noé Joann que vous avez connu, je crois, et que je me suis permis de rappeler à Paris, pour une occasion aussi étrange et importante.* »

M. Le Clair ne manqua pas le rendez-vous. On l'introduisit d'abord dans un petit salon, dont les vitrines exhibaient d'antiques et précieuses babioles, trophées des nombreuses expéditions de Séphora. Celle-ci surgit bientôt, grave et confidentielle.

— « Il est revenu. Il est là. Si cela continue, je ne saurai bientôt plus comment sortir de cette affaire. Il exige que je lui cède ce miroir, il m'en offre une forte somme... »

— « Ludovic ? Il n'a pas un sou devant lui. »

— « Il a brandi tout à l'heure une liasse de billets de mille. Remarquez bien que je ne tiens guère à l'objet, et que je lui en ferais volontiers cadeau : mais ce garçon ne me semble pas dans un état... raisonnable ; aussi l'argumentation de votre ami Jambailly m'est-elle remontée en mémoire. Il serait criminel d'abandonner le miroir à un malade et de fournir ainsi un perpétuel aliment à sa manie. »

— « En effet ! » admit M. Le Clair, navré.

— « J'affecte donc une passion pour l'instrument. Mais devant ma résistance, Ludovic a biaisé. Il m'a priée, d'un air malheureux, de lui montrer tout au moins ce miroir. Il m'a promis le calme le plus parfait, m'expliquant avec cent bonnes raisons que ses excès, dus à la surprise

initiale, ne pouvaient se renouveler. Bref, j'ai cédé une première fois. Or, voilà vraiment un homme perdu dès qu'il tient l'objet. »

— « Il est retombé dans ses violences ? »

— « Oh ! non. Il s'est accoutumé au prodige. Il a contemplé sagement la plaque de métal. Au bout d'un moment, j'ai compris, à l'illumination de son visage, qu'il entrait dans une phase extatique ; il murmurait des syllabes vagues. Enfin, il est revenu doucement sur terre ; il m'a dit, avec beaucoup de sérieux, qu'il lui serait possible, au prix d'immenses efforts, de retrouver l'inspiration de son grand poème oublié, mais que le secours du miroir lui devenait décidément indispensable ; il m'a suppliée de réfléchir, de ne pas consommer son malheur par un refus. Certes, la réincarnation est une hypothèse bien séduisante, mais n'y a-t-il pas vésanie à vouloir en extraire des conséquences aussi abusives ? Voilà pourtant notre Ludovic ressurgi, afin de m'extorquer une nouvelle consultation ! »

— « Ma chère amie, ne pouvez-vous lui faire accroire que vous avez envoyé le miroir à Stockholm ou à Boston, pour le soumettre à l'examen de quelque savant ? »

— « Si ! Mais il m'a semblé qu'auparavant, une dernière expérience valait d'être tentée et trouvait une justification, faite en présence d'un homme particulièrement averti des choses de l'Occulte et surtout de la magie hébraïque dont ce miroir est une œuvre. Noé Joann vient d'arriver. »

Séphora ouvrit une porte. Son visiteur découvrit, dans une grande salle aux tentures bleuâtres, Ludovic calmement assis devant le miroir. Près du jeune homme, se tenait, debout, un vieillard chauve, pâle comme une idole d'ivoire et au menton orné d'un long bouc laineux.

Le secrétaire ne prêta pas la moindre attention à l'entrée de son patron. Il était retombé dans une transe, et ses lèvres balbutiaient. M. Le Clair et Noé Joann se saluèrent, s'entretinrent à mi-voix, sans que le visionnaire parût seulement averti de leur présence.

— « Ecoutez-le parler ! » conseilla Séphora.

Des sons aux inflexions chaudes s'échappaient de la bouche de Ludovic, en petites grappes séparées par de longs intervalles. Le jeune homme, son regard braqué vers les abîmes du miroir, y puisait des mots incompréhensibles.

— « Un lambeau du poème, sans doute ! » reprit Séphora.

— « C'est curieux, il m'a semblé reconnaître une consonance portugaise ! » dit M. Le Clair. « Mais l'ensemble est confus. »

— « Je vous avouerai, » répliqua l'exploratrice, « que j'avais plutôt cru déceler un mot de dialecte persan. Mais un mot seulement. »

Noé Joann se contenta de hausser les épaules.

Le jeune homme fut tout d'un coup, et le plus simplement du monde, rendu à une vie normale. Il se leva, présenta ses respects à M. Le Clair avec une mine de collégien surpris et contrit.

— « Vous m'avez donc abandonné ? » lui dit le brave homme, d'un ton de reproche amical.

— « Pardonnez-moi ! Je me propose, il est vrai, de vous demander ma liberté ! » répliqua le secrétaire.

— « Elle est tout naturellement accordée, bien que je n'aie qu'à me louer de vous. Mais puis-je savoir ce qui me vaudra le regret de cette séparation ? »

— « Il faut, » déclara Ludovic avec une expression pensive, « que je me consacre à une grande recherche, hors de laquelle ma vie ne serait qu'une géhenne. Je suis certain de retrouver tôt ou tard ce beau pays maritime où j'ai vécu, et qui fut la seule terre propice à mon inspiration. Là, je m'épanouirai dans mon climat, je repuiserai des vertus nouvelles, je récrirai MON ŒUVRE. Peut-être n'aurai-je qu'à découvrir, qu'à déchiffrer, qu'à traduire un texte enseveli, car mes vers doivent être encore inscrits dans l'intérieur d'un tombeau. »

— « Mon enfant ! » s'écria M. Le Clair bouleversé par tant de déraison, « vous prétendez courir le monde sans seulement avoir la moindre idée sur l'emplacement de ce pays ? Comment subsisterez-vous pendant votre vagabondage ? »

— « J'ai emprunté. Un usurier m'a consenti un crédit sur les espérances que me donne un vieil oncle. Il me reste à obtenir de la bonté de Madame Meier la possession de ce miroir, loin duquel je sentirais ma clairvoyance s'effacer. Oui, le miroir me donne des images de plus en plus nettes et révélatrices, il sera mon guide fidèle. »

Séphora, mise au pied du mur, échangeait avec M. Le Clair des regards soucieux. Noé vint alors faire une diversion assez rude.

Le savant hébraïsant s'était saisi de l'objet momentanément délaissé par le rêveur ; il avait chaussé ses lunettes et promené sur la petite plaque d'argent un regard pointu, aiguisé par soixante années de contact avec les écrits rabbiniques. Aussitôt après, tenant l'instrument, il s'avança droit vers Ludovic.

— « Vous êtes un malheureux ! » lui dit-il sans ambages. « Séphora m'avait bien mentionné le nom d'Assirata, mais la formule eût pu être préventive et conjuratoire. Loin de cela, je constate que ce texte entier se range parmi les formules de goétie les plus infectes. Ceux qui ont gravé ceci, certainement avec renfort d'incantations, se ménageaient bel et bien les forces infernales. Assirata est une figure maléfique qui préside aux songes comme aux songeries, qui les enduit de couleurs tentatrices, qui flatte nos vanités ou console nos sommeils par ses tableaux trompeurs. Et derrière elle se tiennent d'autres Esprits bien plus puissants et pernicieux, tout prêts à entraîner notre orgueil vers le délire.

» Libre à vous, jeune homme d'aujourd'hui, de vous former une opinion plaisante et facile des réalités obscures de ce pandémonium ! Mais sachez que les mauvais sorciers, auteurs de cet ouvrage, n'ont pensé qu'à faire des dupes et à provoquer le désespoir. Y ont-ils si mal réussi ?

Vous êtes poète, me dit-on, et vous voyez là-dedans vos existences défuntes. Oh ! vous n'êtes point le premier homme échauffé par de telles aberrations. Même si ces ressouvenances étaient exactes, elles attenteraient de telle sorte aux lois saintes, aux mystères tutélaires de la destinée, qu'il conviendrait déjà de les considérer comme funestes et de nature satanique. Mais ce ne sont pas les profondeurs du passé que reflète le miroir, c'est un abîme intérieur, perpétuelle voie d'invasion des Puissances noires qui aspirent désespérément au domaine des formes et des substances, et qui n'y peuvent atteindre que par la croulée de votre raison. Dans cette prétendue rétrospective, si flatteuse, vous devriez bien plutôt et bien plus simplement reconnaître une tentative de justification et de soulèvement de vos désirs, de vos instincts — de votre orgueil aussi ! — décidés à s'insurger contre la réalité, contre le sort, contre l'ordre même divinement assigné à votre existence. »

M. Le Clair et Séphora furent effrayés de l'expression forcenée qu'avait prise le visage de Ludovic ; ils crurent que ce garçon allait assommer Noé Joann ou tout au moins le couvrir d'injures. L'aspect du vieux savant imposa pourtant quelque retenue à l'illuminé, qui se contenta de dire qu'il ne voulait pas prolonger un tel entretien.

— « Je suis assez fixé sur la vérité de mes visions, » affirma-t-il avec une dédaigneuse assurance, « et je préfère retrouver Madame Meier seule, certain qu'elle me comprendra mieux »

Comme il s'élançait hors du salon, Séphora lui cria qu'elle ne voulait plus l'entendre parler de ce miroir.

— « Vous l'avez traité sans douceur ! » dit-elle ensuite à Joann. « J'ai craint le pire pendant un moment. »

— « En pareil cas, la rudesse devient salvatrice ! » proclama Noé.

Etait-ce réellement certain ? Le jour suivant, Ludovic commit un acte dont, malgré tout, nul ne l'eût cru capable. Il se présenta chez Mme Meier en l'absence de celle-ci, usa d'aplomb et de mensonge devant une femme de chambre un peu simple, affirma venir rechercher un objet qui lui appartenait et dont il avait un besoin urgent. Il partit, le coffret au miroir sous le bras, laissant en contre-partie une lettre et un petit paquet dans les mains de la domestique.

La lettre était un tissu de pénibles excuses : Ludovic, ayant compris aux derniers mots de Séphora qu'elle ne lui donnerait pas l'objet convoité, se disait réduit à ce vol pour une raison de vie ou de mort. Le paquet contenait un précieux médaillon alexandrin, à inscription gnostique, que l'ex-secrétaire devait avoir payé fort cher et qu'il suppliait sa victime d'accepter, à titre compensatoire.

Ni M. Le Clair ni ses amis n'eurent jamais d'autres nouvelles sûres du jeune homme. L'année suivante, Mlle Lormel, de retour d'une croisière d'agrément, sur les côtes latines et grecques, affirma bien avoir aperçu à Lemnos quelqu'un qui lui ressemblait fort ; mais avec elle, il a toujours

fallu faire la part de l'imagination et, de toutes manières, la rencontre trop fugitive ne livrait point de renseignements intéressants.

Plus tard encore, à la fin d'une séance qui fut donnée chez M. Le Clair et où se produisirent, avec des fortunes diverses, trois « voyantes » professionnelles réputées, Mme d'Espiney eut l'idée d'évoquer le souvenir du secrétaire.

— « Ne pourrait-on retrouver, » demanda-t-elle, « un objet lui ayant appartenu, et dont le contact permettrait à ces dames de fixer leur pensée sur lui ? »

M. Le Clair apporta un porte-plume qui n'avait jamais servi qu'à Ludovic, et le confia aux opératrices ; celles-ci, à tour de rôle, serrèrent dans leurs mains le frêle instrument.

— « Je Le vois, » dit la première. « Il est triste et déguenillé. Il s'avance sur une route bordée de cactus. Un petit vaurien coiffé d'une chéchia lui jette des pierres. »

— « Je ne Le vois pas, » dit la seconde. « Ou plutôt je vois un tableau sombre, un agrégat de matière, sous lequel je devine un esprit consumé. Je pense que cet homme est mort. »

— « Je Le vois et il vit ! » dit la troisième. « Il est assis contre un monument ancien, en forme de pyramide. Il écrit et des jeunes filles s'approchent, pour le regarder curieusement. Ceci se passe sur un promontoire, et la mer bleue brille tout alentour. Mais aussi une grande ombre passe et repasse, couvrant souvent l'homme de sa tache sombre, comme si un monstre aérien, immense et menaçant, planait au-dessus de lui. »

Séphora Meier assistait à cette réunion.

— « La vie n'est pas UNE ! » murmura-t-elle. « C'est peut-être en superposant ces visions, ainsi que les tirages d'une gravure trichrome, que nous retrouverons la vraie figure de Ludovic. »



Le péché originel

par F. HOVEYDA

Notre ami Hoveyda apparaît pour la première fois ici sous son vrai nom, puisque nos lecteurs ne le connaissaient que sous le pseudonyme de Hoda. Agé de 35 ans, Hoveyda est Iranien ; sa carrière est la diplomatie (il est attaché à Paris à l'UNESCO) et son violon d'Ingres, comme on s'en doute, le cinéma. Mais à force de manier la plume de critique, il fallait bien qu'il en vienne un jour à saisir celle d'auteur. Avec un humour pince-sans-rire, dans le ton de John Collier, il nous expose ici une idée que personne n'avait jamais eue, et qui remet en question toute une branche du fantastique...



A Roger Caillois.

La première fois que le docteur Derouble rencontra Mme Partèche, dans les corridors de l'immense bâtisse grise de l'Institut de Recherches de la Société Générale Pharmaceutique (SGP), il ne put s'empêcher de la regarder avec insistance. La laideur frappe autant que la beauté ; et Mme Partèche semblait réunir en elle tous les éléments hideux dont la nature affuble parfois les êtres humains. Elle frisait la soixantaine ; un maquillage excessif remplissait d'une pâte rosâtre les innombrables vallées sillonnant son visage rabougri, et soulignait les rides par un extraordinaire jeu d'ombres et de lumières ; surplombant un nez en bec d'aigle, deux petits yeux gris se cachaient dans les plis de sa peau desséchée ; une couche de fard rouge encerclait sur les pommettes saillantes mille lignes dissymétriques, comme des raccords de peinture sur un mur lézardé et prêt à s'écrouler ; à partir du menton, la peau se plissait en une série de collines aux vallées sombres, pour aller se perdre derrière les rangs serrés d'un collier de fausses perles jaunies par le temps ; une blouse vaguement blanche essayait en vain de dérober à l'attention la poitrine tombante ; enfin les mains, brunâtres comme celles des momies égyptiennes, accusaient le relief des veines et aboutissaient à des doigts osseux aux ongles coupés court et teints d'un vernis rouge vif.

Mais une fois dans son laboratoire, Derouble oublia la vieille dame. Ses expériences l'absorbèrent à tel point qu'il n'entendit même pas qu'on frappait à sa porte. Une voix chevrotante murmurant d'incompréhensibles paroles le fit sursauter. Il leva les yeux et poussa un cri ; devant lui

Mme Partèche souriait ingénument. Un moment il resta interdit. Peu à peu il se reprit.

— « Qu'y a-t-il pour votre service ? »

Elle lui tendit une enveloppe ouverte. Derouble en extirpa un papier à en-tête de la SGP signé par M. Neuvillette, directeur général de l'Institut de Recherches, qui autorisait Mme Partèche à s'introduire dans tous les laboratoires et priait ses collègues de la recevoir avec courtoisie et de satisfaire à toutes ses demandes.

— « Je prépare actuellement, » expliqua la vieille dame, « un ouvrage sur les progrès de la pharmacie. J'ai déjà rendu visite à tous vos collègues. Il ne reste plus que vous. Je me suis laissé dire que vous poursuiviez des expériences d'un très haut intérêt... »

— « Oh ! vous savez, ce n'est pas grand'chose. J'essaie simplement de mettre au point un sérum de rajeunissement... »

— « Pas grand'chose ! Vous êtes bien modeste, docteur. L'idée du rajeunissement hante l'humanité depuis toujours. Mais au fait, où en êtes-vous ? »

— « Je n'en sais rien moi-même. Mes expériences n'ont guère abouti jusqu'ici. »

Agé de quarante-cinq ans, Pierre Derouble respirait la santé. Sa forte carrure s'alliait parfaitement à son esprit positif. De nature obstinée, il n'abandonnait jamais un projet en cours de route. Rien ne pouvait le détourner de son but. Aussi bien décida-t-il de prendre du bon côté l'ennui que représentait pour lui la présence de la vieille dame. Néanmoins il ne put éviter un agacement qui devait aller en se renforçant.

Mme Partèche s'approcha de lui et demeura près des tubes et des alambics un long moment Elle se dirigea ensuite vers le bureau, s'assit à sa place et se mit à fouiller tranquillement dans ses papiers.

— « Que faites-vous ? » s'écria Derouble.

— « Rien. Je regarde dans vos dossiers. »

— « Mais je vous interdis... »

— « Vous oubliez, » coupa sèchement la vieille, « vous oubliez la lettre de M. Neuvillette qui me donne libre accès à tous vos papiers. »

La rage au cœur, Derouble essaya de reprendre son travail. A la fin de la journée, il se précipita chez M. Neuvillette. Le directeur de l'Institut l'accueillit avec son affabilité coutumière et écouta ses doléances.

— « Je sais. Je sais, » déclara-t-il. « Vous n'êtes pas le seul qui soit venu se plaindre à moi. Je n'y puis malheureusement rien. C'est le Président même de la SGP qui nous l'a envoyée avec une recommandation expresse du Conseil d'Administration. D'ailleurs, vous verrez : vous finirez par vous habituer à sa présence. »

Mais Pierre Derouble ne s'habitua pas. Au contraire. A la fin de la semaine, il n'y tint plus. Il transporta secrètement une partie de son matériel chez lui et prit l'habitude de travailler la nuit, dans la petite cuisine de son appartement. Il profitait de la journée pour somnoler en

face des alambics du laboratoire ou pour répondre aux questions indiscrète de la vieille dame.

— « Cher Monsieur, » répétait celle-ci, « il semble que vos travaux n'avancent guère. Je ne veux pas être pessimiste, mais je ne pense pas, après toutes ces semaines passées auprès de vous, que vous puissiez jamais réussir. »

— « Et pourquoi donc ? » interrogeait d'une voix aimable le jeune biologiste.

— « Parce que le secret du rajeunissement appartient au Diable et qu'il n'est pas prêt à le partager avec les hommes. Non, vous feriez mieux de renoncer. Jamais vous n'aboutirez... »

***

Mme Partèche se trompait fort. Car le soir même, Derouble mit au point sa formule. Il l'essaya sur le vieux chat d'une voisine. Le résultat ne faisait pas de doute : l'animal se transforma instantanément en chaton !

Le lendemain, lorsqu'il se retrouva en face de la « vieille sorcière », comme il l'appelait par devers lui, Derouble hésita un instant. Allait-il la mettre au courant ? Devant l'alambic du laboratoire d'où s'échappaient des vapeurs colorées, il s'interrogeait sur le parti à prendre. Soudain une idée illumina son cerveau. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ! Il sortit un flacon de sa poche, remplit une seringue de son sérum et rompit enfin le silence.

— « Chère Madame, vous disiez hier que le Diable ne partagerait jamais son secret avec les hommes. Eh bien, j'ai le plaisir de vous annoncer que depuis hier soir, il y est bien forcé. »

— « Quoi ? Comment ? Ça n'est pas possible ! »

— « C'est pourtant vrai. »

— « Je ne vous crois pas. »

Derouble alla vers la porte et poussa le loquet.

— « Je comprends votre scepticisme. Aussi bien vais-je vous administrer la preuve. »

Il s'avança avec un sourire méchant vers la vieille dame.

— « Que faites-vous ? »

— « Je vais expérimenter mon sérum sur vous. »

— « Non ! Non ! » s'écria épouvantée Mme Partèche.

— « Allons donc, vous ne voudriez pas rajeunir ? »

— « Non ! »

— « Et pourquoi donc ? » interrogea Derouble, avançant inexorablement.

— « Je ne puis vous l'expliquer... C'est mon secret. Non ! Laissez-moi partir, je vous en prie... Je ne vous embêterai plus, plus jamais. Je vous laisserai... »

Derouble, sans l'écouter, parcourait lentement l'espace qui les séparait.

« Au secours ! » s'écria la vieille femme en s'enfuyant devant le jeune biologiste qui la poursuivit à travers le laboratoire. Dans sa folle course, Mme Partèche renversa tubes, éprouvettes et ballons. Les liquides corrosifs s'échappaient de leurs prisons de verre et attaquaient le bois du parquet en faisant s'élever des fumées âcres. Mais Derouble, un sourire infernal figé sur les lèvres, ne prêtait guère attention au saccage. Il poursuivait son unique but : Mme Partèche. Derouble l'atteignit enfin et piqua la seringue comme une flèche dans ses rotondités juste au moment où elle ouvrait la porte. La vieille dame hurla et s'enfuit tandis que Derouble, appuyé à la porte de son laboratoire, éclatait d'un rire triomphal.

⁂

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et bientôt les collègues du jeune savant se précipitèrent pour le féliciter. M. Neuvillette arriva d'un pas alerte et fendit la foule des hommes en blouse blanche. Il atteignit enfin Derouble et lui donna l'accolade.

— « Je vous félicite. Vous êtes né sous une bonne étoile ! Vous avez une chance inouïe. »

Un peu gêné, Derouble répondit :

— « Oh ! vous savez, j'ai dû travailler d'arrache-pied... »

— « Je ne parle pas de votre invention. Je pense à la façon dont vous vous êtes débarrassé de Mme Partèche. Vous avez eu une veine de cocu ! Allons, au revoir ! »

Derouble se demanda si M. Neuvillette ne devenait pas fou.

De retour chez lui, il trouva sur le seuil de son appartement un vieux monsieur élégant aux cheveux blancs et pourtant d'allure jeune.

— « Docteur Derouble ? Bonsoir, Monsieur. Je désire une minute d'entretien. »

— « Mais je ne vous connais pas. »

— « Je m'appelle Sheïtan. Je viens de loin pour vous voir. J'ai entendu parler de vous et de votre récente découverte... »

Derouble pensa que décidément les nouvelles se répandaient fort vite de nos jours. Il ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer le vieillard. Il l'invita à s'asseoir au salon et lui offrit un verre de porto.

— « Voilà, » dit le vieux monsieur, « votre sérum de rajeunissement m'intéresse au plus haut point. »

C'est normal, pensa Derouble, ils veulent tous rajeunir.

« Oh ! vous vous trompez. Ne croyez pas qu'il s'agisse de moi. Non ! Je n'ai pas besoin de rajeunir. »

Un peu interloqué de voir ses pensées ainsi devinées, Derouble dit :

— « Mais alors, que désirez-vous ? »

Il pensa que le vieil homme avait honte d'énoncer son but.

— « Je voudrais vous acheter le secret de votre invention. »

— « Acheter mon invention... Mais je ne puis... »

— « Je suis prêt à payer le prix qu'il faudra. »

Le vieux monsieur sortit son étui à cigares, le tendit à Derouble qui refusa poliment, et en prit un pour lui-même, qu'il coupa avec ses dents.

— « Vous permettez ? »

Il l'alluma, tira une bouffée, envoya la fumée vers le plafond et reprit :

— « Je vous offre dix milliards de francs ! »

— « Je vous assure que je ne puis... Je suis engagé vis-à-vis de ma société... »

— « J'en donnerai autant à votre société pour la dédommager. »

— « Je ne vois pas... »

— « Ecoutez, Monsieur Derouble, je ne vais pas marchander avec vous. Je vous en offre vingt milliards pour vous et vingt pour la société. Je pense que c'est une offre suffisante. »

— « Mais je ne comprends pas pour quelle raison vous désirez avoir cette invention. »

— « Par pure philantropie, cher Monsieur. Avez-vous jamais pensé aux conséquences de votre sérum : plus de morts ! plus de malades ! multiplication à l'infini des hommes ! Comment l'humanité pourra-t-elle se nourrir et même vivre sur cette planète ? Et puis évidemment le côté sacrilège : vous empiéterez sur le domaine de Dieu et même du Diable ! De grâce, Monsieur Derouble, rendez-vous à mes raisons. Ne compliquez pas inutilement une situation déjà bien embarrassante pour l'homme ! Vendez-moi votre sérum. Je vous en donnerai trente milliards ! Cela vous va-t-il ? »

— « N'est-ce pas un peu cher ? »

— « Si. Mais vous m'êtes sympathique ! »

— « Hein ? »

— « Oui. Vous avez pu vous débarrasser de cette coriace Mme Partèche. »

— « Comment ? Vous la connaissez ? »

— « Un peu ! C'est moi qui... Non ! Cela je ne puis vous le dire. Alors, Monsieur Derouble, sommes-nous bien d'accord ? »

— « Laissez-moi réfléchir une seconde. »

La tête de Derouble bouillonnait. Mme Partèche était de connivence avec ce M. Sheïtan ! Il l'avait peut-être envoyée pour le surveiller, pour voler son secret ! Le pauvre vieux ! Il devait sûrement être riche et un peu fou. Il était prêt à se ruiner pour rajeunir ! Derouble se sentait tout apitoyé. Et s'il lui faisait subir gratuitement le même traitement qu'à Mme Partèche ? Une bonne action ! Il se leva.

— « Excusez-moi un instant. »

Il revint avec sa seringue et avança lentement derrière le vieillard. Il le piqua rapidement à la base du cou. L'homme sursauta en poussant un cri rauque. L'instant d'après, il tomba sur le tapis en se convulsant et en déchirant ses vêtements, comme un fou. Derouble, hébété, le regar-

dait. Comment se faisait-il... ? L'homme était maintenant presque nu. Il ne bougeait plus. Derouble se pencha sur le corps et tâta le pouls : il battait régulièrement. L'homme ressemblait à un adolescent. Il ouvrit les yeux et sourit à Derouble.

— « Vous n'auriez pas une chemise de nuit ? Autant que possible blanche. Et des ciseaux, s'il vous plaît... »

Derouble revint avec les objets demandés. L'homme cisailla une ouverture dans le dos de la chemise et se mit à l'enfiler. L'étonnement de Derouble fut à son comble : l'homme avait une paire d'ailes ! Croyant rêver, il cligna plusieurs fois des yeux. Une fois revêtu de son étrange costume, l'homme sourit :

— « Je n'avais pas prévu cette application de votre découverte ! »

— « Comment ? »

— « Mais oui... Votre sérum m'a rajeuni *au delà* du possible ! C'est prodigieux ! Un vrai miracle ! »

— « Pardon. Je ne comprends pas... »

— « Mais voyons, cher Monsieur. Je ne suis plus ange déchu. Votre invention m'a ramené à l'époque où j'étais ange tout court. »

— « Plaît-il ? »

— « Ah ! vous avez la tête bien dure pour un inventeur ! Vous n'avez pas compris ? *J'étais* le Diable. C'est moi qui avais envoyé Mme Partèche. En fait, elle embêtait tellement mes victimes que celles-ci acceptaient de vendre leurs âmes rien que pour se débarrasser d'elle. Vous comprenez, le rajeunissement que nous leur proposions autrefois, cela retardait trop les échéances. A la longue, ça nous causait des ennuis. Mais avec votre invention, on risquait une extinction des flammes éternelles de l'enfer, faute de clients... C'est pourquoi je voulais l'acheter. Allons, docteur, ne faites pas cette tête. Puisque maintenant il n'y a plus de péché originel ! Adieu ! »

L'être battit des ailes et s'envola dans le ciel par la fenêtre. Au moment où il la traversait, Derouble l'entendit murmurer entre ses dents :

— « La tête que fera le Vieux en me voyant rappliquer ! »



Ici, on désintègre !

par JACQUES BERGIER, RICHARD CHOMET
et DEMÈTRE IOAKIMIDIS

SCIENCE-FICTION

DRUSO (Druso, oder die gestohlene Menschenwelt) par **Friedrich Freksa** (Hachette, « Rayon Fantastique »).

Ce roman a été primitivement publié à Berlin en 1932 : la connaissance de cette date permet d'évaluer plus correctement certaines de ses particularités.

En premier lieu, son thème, vieilli de nos jours, était peut-être assez original il y a une trentaine d'années ; il n'en reste pas moins que ce soulèvement de l'humanité contre des envahisseurs extra-terrestre n'est, dans le récit, ni convaincant ni simplement vivant. Bien que le lecteur soit lui-même humain en principe, il lui est difficile de s'intéresser au sort de ses descendants tels qu'ils sont évoqués par le roman.

Ensuite, il convient de relever que Friedrich Freksa introduit dans son récit un certain nombre d'idées qui sont familières, en 1960, au lecteur de science-fiction, mais qui devaient sembler beaucoup plus originales lors de la première parution du livre. Il parle d'hibernations s'étendant sur plusieurs siècles, de l'organisation d'un « maquis » à la barbe des envahisseurs (façon de parler, car il s'agit d'insectes géants) et aussi d'un astre que ses habitants — les mêmes insectes — parviennent à déplacer dans l'espace. Frederick Pohl et C.M. Kornbluth connaissaient-ils ce roman en écrivant « *Wolfbane* » ?

Cette imagination tout-à-fait honorable n'a pas empêché l'auteur de commettre un certain nombre de bévues scientifiques dans son texte (il évalue, par exemple, la force d'un courant électrique en volts), ni de faire de ses déplacements entre astres de mornes passages dans lesquels le lecteur ne se sent jamais véritablement dépaysé. Quant à Druso, la planète mobile et conquérante, on en voit fort peu de chose, et peut-être cela est-il préférable.

Il est impossible, en outre, de ne pas relever un certain nombre de maladresses dans le roman, dont la plus notable est probablement celle-ci : durant plusieurs dizaines de pages, au commencement de son récit, le narrateur se demande si sa femme va devoir se soumettre ou non à cette grande hibernation, qui est en fait un sommeil durant un siècle. Or, ses affres ne peuvent manquer de laisser le lecteur parfaitement froid, puisque celui-ci a été averti, aux toutes premières pages, que le narrateur et sa femme s'étaient éveillés après ce long sommeil précisément.

D'autre part, on trouve, vers la fin du roman, une scène de boucherie humaine dont la méthodique précision laisse rêveur, si l'on considère l'époque à laquelle elle fut écrite...

Au total, ce livre constitue donc une sorte de curiosité historique, dont l'inclusion dans le « Rayon Fantastique » se justifie assez mal. L'adaptation du texte a été faite par Georges-H. Gallet, qui a laissé échapper un certain nombre d'incorrections grammaticales assez surprenantes. La plus étonnante de celles-ci est sans doute la suivante : « ...de vigoureux jeunes gens des deux sexes sont amenés devant les Oracles

et disparaissent. *Nous ne savons pas pour aller où.* »

Il est difficile, dans l'ensemble, d'évaluer précisément l'intérêt d'un tel livre ; au moment de sa parution, celui-ci était probablement assez considérable. Trente ans plus tard, il n'est guère possible de le recommander qu'à ceux qui dévorent vraiment tout.

Une dernière remarque : pourquoi ne pas avoir fait appel à Jean-Claude Forest pour le dessin de couverture, plutôt qu'à G. Pichard, dont l'originalité et le pouvoir d'évocation ne semblent pas être les qualités premières ?

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

•

L'HOMME DOUBLE par **René Cambon** (Hachette, « Rayon Fantastique »).

Retenu, à ce que l'on dit, par le jury du prix Jules Verne, ce roman d'un nouveau venu à la S.F. sera décevant pour les lecteurs du « Rayon Fantastique ». L'intrigue est des plus banales et l'amateur de space-opera lui-même n'y trouve pas son compte. Capturé par l'équipage d'un « triangle volant », un Français très moyen apprend que les Martiens dont il est le prisonnier s'apprêtent à un envahissement silencieux de notre planète grâce à une méthode de transplantation cervicale plutôt ahurissante, même pour le moins scientifique des aficionados. Il s'agit en effet, après une lobotomie frontale subtotale sur un cobaye humain, de greffer l'équivalent martien des petites cellules grises sur l'emplacement ainsi libéré. Cette greffe symbiotique une fois admise, la qualité essentielle de cet ouvrage réside en une imperturbable naïveté qui pourrait aisément passer pour de l'humour si quelques phrases malheureuses ne venaient essayer de nous faire croire à un récit indéfendable. Néanmoins, pour un écrivain qui paraît n'avoir jamais lu de science-fiction, il y a quand même là des promesses. Car, si l'intrigue semble issue d'un « *Amazing Tales* » de 1930, le ton général est parfois accrocheur et l'ensemble se laisse lire sans trop de peine, ce qui pourrait laisser à penser que l'auteur a partiellement réussi dans son entreprise. Un livre pour tuer le temps.

RICHARD CHOMET.

VULGARISATION SCIENTIFIQUE

PROMESSES ET MENACES DE L'ÉNERGIE NUCLÉAIRE par **Charles-Noël Martin** (Presses Universitaires de France).

Où en est le péril atomique ? Que pouvons-nous espérer, dans un avenir proche, dans le domaine des applications pacifiques de l'atome ? Un livre complet et impartial sur le sujet s'imposait. Charles-Noël Martin vient de réaliser un tel livre, pour la première fois dans le monde.

C'est en effet la première fois et la seule fois qu'un auteur parlant de ces sujets donne des références *précises* permettant de vérifier ses affirmations. Jusqu'à présent, aussi bien les adversaires des expériences nucléaires (Pauling par exemple) que leurs partisans (Teller par exemple) se bornaient à des déclarations passionnées et contradictoires, mais sans preuves.

Avec le livre de Martin, il est finalement possible de se faire une opinion, aussi bien sur les dangers que sur les espoirs atomiques. Ce livre indispensable se lit très facilement, et ne demande pas de connaissances élevées en mathématiques ou en physique.

JACQUES BERGIER.

•

SATELLITES ARTIFICIELS ET ENGINS EXTRATERRESTRES par **André Danjon**, directeur de l'Observatoire de Paris, et **Paul Muller**, as-

tronome titulaire de l'Observatoire de Paris (Flammarion).

A la veille du départ du premier homme dans l'espace, il est bon de faire le point. C'est ce que fait admirablement ce volume, qui constitue le livre VIII de la réorganisation de la classique Astronomie Populaire Camille Flammarion, mais qui peut se lire de façon indépendante.

On y trouvera une explication simple mais rigoureuse des satellites artificiels et des engins extra-terrestres (terme préférable à « planète artificielle » parce que plus exact et moins dramatique). Le texte est parfaitement conçu et l'illustration remarquable. L'ouvrage est très impartial et sa lecture est recommandée.

JACQUES BERGIER.

•

LES DISCIPLES ANGLAIS DE JACOB BOEHME par **Serge Hutin** (Denoël, collection « La Tour Saint-Jacques »).

Ce livre intelligent et très sérieux contient — comme tout ce que fait Serge Hutin — des échappées passionnantes sur des horizons fantastiques. Un auteur de science-fiction ou de fantastique y trouverait une bonne douzaine de sujets. Rien que l'histoire de la prophétesse Ann Lead, qui voyageait dans sept univers parallèles, a de quoi alimenter une série de récits.

Plus de la moitié de l'ouvrage est occupée par la bibliographie. Il ne faut pas que le lecteur s'en étonne : c'est là la marque d'un ouvrage sérieux, et c'est ce qui distingue un Sprague de Camp ou un Serge Hutin d'un Ouspensky ou d'un Desmond Leslie. Il est parfaitement possible d'écrire des livres passionnants sur des sujets tels que l'Atlantide (pour de Camp) ou les mystiques anglais disciples du cordonnier silésien Boeme (pour Hutin), tout en restant sérieux et en n'avançant rien sans preuve. Mais ceci exige un effort considérable, que la plupart des auteurs de vulgarisation refusent de faire.

JACQUES BERGIER.

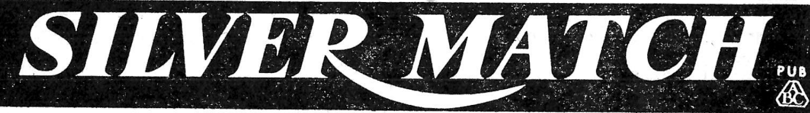
Silver Match présente:

- ✳ son **Classique "LUXE"** le plus petit et le plus léger de tous les briquets à gaz. **39,50 NF**
- ✳ son **Compound "TEMPÊTE"** le premier et le seul briquet à gaz conçu pour le plein air,

depuis **32,50 NF**

QUALITÉ - FRANCE

GARANTIE ILLIMITÉE



400 AUTRES MODÈLES DE 19,95 A 147 NF

L'écran à quatre dimensions

A BOUT DE SOUFFLE

par **F. Hoda**

A la sortie du premier film d'Edward Dein importé en France, « *Dans les griffes du vampire* », j'avais émis des réserves sur le talent de ce réalisateur qui semble vouloir se spécialiser dans l'épouvante. Son nouveau film est venu confirmer mes craintes. La platitude de la réalisation dépasse même celle du précédent. Pourtant, comme dans celui-ci, le sujet contenait d'excellentes possibilités. On se souvient du scénario de « *Curse of the undead* », qui transplantait une histoire de vampire dans le cadre du western. L'argument de « *La femme sangsue* » (The leech woman) paraît également riche en possibilités (hélas inexploitées) : au thème stevensonien du dédoublement de la personnalité, se mêle un contrepoint psycho-social sur la situation de la femme américaine et l'agressivité des rapports sexuels. Mais Dein ne donne guère l'impression d'avoir saisi la structure intime de son sujet. Il multiplie les banalités aussi bien sur le plan du scénario (signé de David Duncan) que sur celui de la mise en scène. Le safari en Afrique noire dépasse les limites pour pouvoir inspirer de l'indulgence. Aucun effort n'est fait pour unifier les fils du récit. Les acteurs jouent n'importe comment. Les trucages sont très peu soignés. La photographie d'Ellie Carter ne recherche aucun relief. Le personnage du docteur (Philip Terry) est d'une naïveté navrante. Quant à sa femme (Coleen Gray) elle tient son double rôle (vieille et jeune) comme elle peut. Car il s'agit d'une vague histoire de drogue de rajeunissement obtenue en mélangeant une poudre végétale de l'Afrique noire à un extrait de liquide céphalo-rachidien d'un homme jeune (sic). On songe, en regardant du bout de l'œil ces images ternes, qu'il aurait pu y avoir là une excellente et intéressante méditation sur ce monstre effrayant entre tous : la vieillesse. Rien de cela évidemment. Dommage !

⁂

A en juger d'ailleurs par les « corporatifs » les plus importants des Etats Unis, tels que « *Variety* » ou « *Film Daily* », le cinéma de science-fiction américain est à bout de souffle. Des films comme « *The hypnotic eye* », « *Return of the fly* » (suite de « La mouche »), « *The giant gila monster* » (encore un SF qui se passe au Texas), « *The wasp woman* », etc., tous récemment sortis aux U.S.A., sont qualifiés par ces journaux de « *unexciting but exploitable* ». Ils sont d'ailleurs en général utilisés comme complément de programme. Seuls quelques films qui n'appartiennent pas tout à fait à la SF ou à l'épouvante, mais touchent de près à ces genres par le fait qu'ils tendent à exciter la terreur des spectateurs, sont soignés et dépassent le niveau médiocre actuel. Ces films se rangent dans la catégorie que les journalistes américains, toujours prêts à inventer des expressions amusantes,

appellent : *Fright-fiction.* Il paraît d'après eux que « *The bat* » (La chauve-souris), qui relève de cette catégorie, est un excellent film. Produit, écrit et mis en scène par Crane Wilbur, il tourne autour des maisons hantées et des histoires de fantômes.

Au fur et à mesure que nous voyons plus de films venant d'autres pays, nous pouvons constater des efforts originaux qui contrastent avec la médiocrité de réalisation des dernières productions américaines vues à Paris. Ainsi les films d'épouvante anglais sont extrêmement soignés sur le plan du décor et du découpage. Il n'empêche qu'ils demeurent un peu « glacés ». Dans certains films japonais, malgré les trucages bon marché, on trouve des idées plus originales et une espèce de conviction amusée qui fait circuler un air frais. Je pense par exemple à « *L'attaque des Martiens* » ou à « *Spaceman* ».

Que nous réservera la saison qui commence ? Je ne le sais pas encore. Mais espérons que les films retenus par les distributeurs et exploitants seront d'un niveau supérieur à ceux de la dernière saison.

Notre référendum

Voici les résultats, retardés par les vacances, des deux derniers numéros sur lesquels a porté notre référendum : le 79 et le 80. (Pour le numéro spécial, le dépouillement du questionnaire n'est pas encore achevé, car l'envoi des réponses s'est échelonné sur plusieurs mois.)

Numéro 79 :

— *Ce numéro a plu à* 68 % *de nos correspondants, plu moyennement à* 25 % *et déplu à* 7 %.

— *Le récit du Rayon des Classiques* (« Le passé merveilleux » *par Octave Béliard) a été aimé par* 86 % *et le conte du Banc d'Essai* (« La filleule du diable » *par Suzanne Malaval) par* 56 %. *Par contre une majorité de* 54 % *condamne le conte ultra-bref* (« On n'est plus servi comme autrefois » *par Jehanne Jean-Charles.)*

— *En dehors de ces récits, les nouvelles préférées ont été :* « Une brise de septembre » *de Robert F. Young (citée dans* 31 % *des réponses),* « Le pion escamoté » *de Clément Denoy* (22 %), « 1962 Gamma » *de Kem Bennett* 16 %) *et* « Les ogres » *de Rog Phillips* (15 %).

— *Au banc des nouvelles aimées le moins, figurent en tête :* « Virginie » *par C.M. Kornbluth* (19 %), « La venue du héros » *par Idris Seabright* (17 %) *et également* « 1962 Gamma » (14 %).

Le résultat par auteurs fait apparaître la liste suivante : Robert F. Young (dans 38 % *des réponses)* ; *Clément Denoy* (24 %) ; *Rog Phillips* (23 %) ; *Damon Knight* (17 %) ; *Idris Seabright* (16 %).

— *L'article* « Lettre d'Amérique » *a intéressé* 61 % *des participants du référendum et* 66 % *d'entre eux seraient favorables à l'insertion régulière d'articles de ce genre.*

— *Les suggestions d'auteurs pour le Rayon des Classiques donnent, en tête, les dix noms qui suivent :*

1. *J.H. Rosny aîné.*
2. *H.G. Wells.*
3. *Edgar Poe.*
4. *Maurice Renard.*
5. *H.P. Lovecraft.*
6. *Conan Doyle.*
7. *Jean Ray.*
8. *Cyrano de Bergerac.*
9. *Jules Verne.*
10. *Maupassant.*

— *Le dessin de couverture de Lepiez a plu à* 41 % *de nos lecteurs et déplu à* 38 % ; 21 % *l'ont aimé moyennement. Enfin, parmi eux,* 60 % *sont favorables à l'emploi éventuel d'illustrations non figuratives.*

Numéro 80 :

— *Ont été satisfaits de ce numéro :* 62 % ; *satisfaits moyennement :* 27 % ; *ne l'ont pas été :* 11 %.

— *Pour le Rayon des Classiques* (« Un autre monde » *par J.H. Rosny) :* 75 % *de suffrages favorables. Pour le conte ultra-bref* (« Pour vous servir » *par Anthony Boucher) :* 59 % *de suffrages favorables. Contre le Banc d'Essai (contes de Jean-Louis Monod) :* 51 % *de suffrages défavorables.*

— *Nouvelles préférées :* « L'habitant des étoiles » *par Alain Dorémieux (citée dans 26 % des réponses) ;* « Epitaphe » *par Theodore Sturgeon* (19 %) ; « Il était arrivé quelque chose » *par Dino Buzzati* (18 %) ; « Rencontre » *par Gérard Klein* (16 %).

— *Nouvelles aimées le moins :* « Son et lumières » *par Idris Seabright* (20 %) ; « Rencontre », *déjà citée* (14 %) ; « D'une route à l'autre » *par Robert Marner* (13 %); « Le second lot » *par Jonh Novotny* (12 %).

— *Auteurs réclamés en priorité : Dino Buzzati* (28 %) ; *Robert F. Young* (26 %) ; *Alain Dorémieux* (24 %) ; *Theodore Sturgeon* (16 %) ; *John Novotny* (16 %) ; *Jane Rice* (15 %).

— *Une majorité de 57 % est intéressée par la combinaison des deux genres : S.F. et fantastique, au sein d'un même récit.*

— *La chronique scientifique d'Aimé Michel* (« Faut-il brûler les auteurs de space-opéras ? ») *a plu à 73 % des lecteurs.*

— *Le dessin de couverture de Lepiez a plu à 42 % d'entre eux, plu moyennement à 15 % et déplu à 43 %.*

— *Enfin, 65 % de nos correspondants préfèrent un dessin de couverture illustrant une nouvelle du numéro plutôt qu'un dessin sans thème précis.*

Nos commentaires :

1° *L'accueil fait au Rayon des Classiques montre que nos lecteurs sont tout prêts à s'intéresser à des œuvres anciennes, et confirme s'il en était besoin la portée de cette entreprise.*

2° *Une fois de plus, il s'avère qu'un auteur français, même inconnu, peut remporter des résultats flatteurs. C'est le cas cette fois-ci de notre débutant Clément Denoy.*

D'autre part, le succès d'un auteur « en marge » comme Dino Buzzati, qui apparaissait pour la première fois dans « Fiction », *nous encourage à élargir notre formule, en accueillant des œuvres situées au-delà du fantastique traditionnel.*

3° *Dans leurs suggestions pour le Rayon des Classiques, la plupart des lecteurs se sont bornés à énoncer les noms les plus connus, si l'on en juge par la liste extrêmement traditionnelle qui a été obtenue.*

A noter la curieuse consécration de Jean Ray, seul auteur vivant du lot. Etre reconnu comme un classique dès avant sa mort est un hommage à double tranchant ! Rappelons que Jean Ray venait déjà en tête des « absents regrettés », au référendum de mai. Le grand écrivain belge a décidément de fervents admirateurs... que nous sommes d'ailleurs tout disposés à satisfaire.

4° *La question des dessins de couverture continue de diviser nos correspondants. Certains critiquent la « froideur » de Lepiez et son « manque d'âme » et lui opposent la poésie de Forest. Nous trouvons ces distinctions un peu arbitraires. Nos deux dessinateurs représentent effectivement deux tendances aux antipodes l'une de l'autre. Mais il nous semble simplement que certains sujets conviennent à Forest et d'autres à Lepiez. Qui saurait mieux que Forest évoquer la fragile magie végétale de* « Clorinde » (n° 81) ? *Et qui mieux que Lepiez l'horreur et le sentiment de claustration que l'on trouve dans* « Les premiers jours de mai » (n° 78) ?

TRIBUNE LIBRE

Pas de politique, s. v. p. !

Fidèle lecteur de « *Fiction* », vous me permettrez, je pense, un mot de commentaire au sujet de votre nouvelle « *Journal de Macha* », dans votre dernier numéro.

Quand M. Fernand François s'imagine, comme ses amis du Pentagone, que l'Union Soviétique serait détruite en cas de guerre atomique, qu'il nous raconte que l'Union Soviétique s'« embourgeoisera » alors que le bon capitalisme se « socialisera », c'est son droit.

Mais, où rien ne va plus, c'est lorsque votre auteur présente, sous couvert d'une nouvelle de « science-fiction », l'histoire d'une guerre qui aurait pu se dérouler en 1956 ou 1957.

Vraiment, en 1963, l'Ouest enverra des « reconnaissances pilotées à haute altitude » ? S'agira-t-il d'U 2 ou de RB.47 ? M. Fernand François ne précise pas, dommage !

Vraiment, en 1963, le continent sud-américain sera « en grande partie hors du rayon d'action des engins » ? Même d'un engin genre dernier vaisseau cosmique soviétique ?

A mon avis, M. Fernand François manque d'imagination. Qu'il nous décrive une guerre U.R.S.S. - U.S.A., soit, puisqu'il y tient ! Mais qu'il en place au moins le déroulement autour de la Lune. Et s'il craint que ses amis américains n'en soient encore qu'au stade « Pamplemousse » en 1963, ma foi, qu'il date son journal de 1980.

(M. Pierre Balloffet, Annecy).

Ainsi c'est fait, « *Fiction* » a maintenant une chronique anti-soviétique. Après l'effarante « *Lune de miel* » publiée dans le numéro spécial de mai, voici le « *Journal de Macha* », tout-à-fait dans la ligne d'inspiration de votre curieux collaborateur.

Dans ce numéro de septembre où je me réjouis par ailleurs de voir une nouvelle du trop rare Philip José Farmer, une fantaisie extra-historique de l'amusant Poul Anderson, le tout assorti d'un récit de Jean Ray et d'un classique d'Edgar Poe, voilà que je bute sur une récidive de cet affligeant Fernand François.

Je sais que « *Fiction* » est l'édition française d'une revue américaine, mais les auteurs américains les plus chauvins répugneraient à écrire de telles inepties (exception pour « *Assassinat des Etats-Unis* » et « *Après le choc des mondes* », ouvrages que vous n'avez d'ailleurs pas publiés). D'ailleurs, ce morceau (mal choisi) n'est pas de la S.F., mais le noir portrait d'un avenir que trop de gens redoutent.

C'est justement pour fuir ces préoccupations que certains se réfugient dans la lecture de votre magazine, ce n'est pas pour les retrouver sous un jour plus que tendancieux.

Si je me permets de vous écrire, c'est que j'apprécie votre revue dont je possède tous les exemplaires parus depuis novembre 1954. Je puis dire que je n'ai jamais manqué une seule nouvelle, séduite par leur originalité autant que par leur qualité littéraire.

C'est aussi parce que j'aime sincèrement la littérature fantastique que je vous crie casse-cou. Une pareille nouvelle ne peut que lui faire beaucoup de mal. Si la S.F. doit devenir l'expression d'une propagande partisane, quelle que soit son étiquette, elle n'intéressera plus personne.

J'espère que je ne serai pas seule parmi vos lecteurs à avoir formulé ma désapprobation et que nous n'avons plus à craindre, à l'avenir, de servir d'exutoire aux élucubrations politiques de M. Fernand François.

(Mme Robert, Paris).

L'astrologie (suite et fin)

Je lis dans le dernier numéro de « *Fiction* » (Tribune Libre) une lettre signée M. Clément. Quoique ne voulant pas encombrer les colonnes de « *Fiction* », il m'est difficile de ne pas répondre. En effet, l'auteur ne me laisse le choix qu'entre la « naïveté » et l'« intérêt personnel ».

La croyance raisonnée en l'astrologie n'est nullement un article de foi. Je n'en fais pas non plus le critère de l'intelligence. La tolérance et l'ouverture intellectuelles sont par contre souhaitables. M. Clément ne possède peut-être pas tous les éléments du problème pour en juger.

Comme un esprit scientifique est légitimement soucieux de vérification des faits et que M Clément se juge ainsi, je lui offre bien volontiers de faire son thème. Je lui demande seulement ces renseignements indispensables : date, lieu de naissance et heure exacte.

S'il juge que les renseignements que je lui communiquerai correspondent à son caractère, à son passé, et à ce qu'il peut présumer de l'avenir immédiat, je lui demande seulement d'écrire à « *Fiction* » qu'une saine astrologie ne peut être appréciée sans le jugement méditatif qu'on accorde à toutes les sciences du caractère.

Quant au charlatanisme, il existe dans la médecine et toutes les professions, même chez les écrivains. Qu'il soit plus développé là où existe une possibilité de gain non contrôlé, n'est pas pour surprendre.

Au sujet de Kepler et autres, que M. Clément soit rassuré. Je les connais suffisamment pour pouvoir en parler avec plus de précision que lui.

D'autre part, plusieurs années en Extrême-Orient, dans des conditions qui excluent la possibilité d'un caractère « naïf », m'ont doté d'une large tolérance, et d'une assez bonne connaissance du caractère. Même de celui des scientifiques.

Je remercie « *Fiction* » de cette réponse, s'il veut bien l'insérer, et de sa courtoisie.

(Lieutenant Kijé).




Un vrai Chef!
Geugimix
ROBOT ÉLECTRO-CULINAIRE
exécute pour vous en un clin d'œil et sans effort, toutes les préparations culinaires les plus délicates et les plus variées.
6 appareils en 1
LA PUBLICITÉ FRANÇAISE .515.
le Geugimix
BAT, FOUETTE, MALAXE, MÉLANGE, PÉTRIT, HACHE, MIXE HOMOGÉNEISE
ÉMULSIONNE, RAPE, ÉMINCE, PRESSE (tous agrumes), MOUD, BROIE, PULVÉRISE
5 appareils adaptables en supplément.
DE L'OUTILLAGE A L'AUTOMOBILE...
Peugeot
LA QUALITÉ QU'ON NE DISCUTE PAS.
APPAREILS DE QUALITÉ
Peugeot Frères

Quelques nouvelles à paraître bientôt dans

Fiction

LE PEUPLE DU CIEL par Poul Anderson
PENICHE par René Barjavel
LE VISITEUR par Marcel Battin
LE SERMENT par James Blish
LE PIEGE AUX AMES par Jean-Louis Bouquet
ILS N'ATTENDAIENT RIEN D'AUTRE par Dino Buzzati
PROJET INFORMATION par Michel Demuth
URANUS par Michel Ehrwein
OUVRE MOI, O MA SŒUR... par Philip José Farmer
CATO LE MARTIEN par Howard Fast
YSOLDE par Nathalie Charles-Henneberg
L'ENNEMI par Damon Knight
RYTHME SECRET par Fritz Leiber
LA MUSIQUE D'ERIC ZANN par H.P. Lovecraft
LE PASSAGE POMMERAYE par A. Pieyre de Mandiargues
LE PAYS DE L'OMBRE par Richard Matheson
ENTRE LE TONNERRE ET LE SOLEIL par Chad Oliver
LA PRINCESSE VOUS DEMANDE par Thomas Owen
LA VERITE SUR LE CAS DE M. VALDEMAR par Edgar Poe
LE MIROIR NOIR par Jean Ray
LA RUMEUR DANS LA MONTAGNE par Maurice Renard
TOBERMORY par Saki
LA DEESSE AUX CHEVEUX BLANCS par Idris Seabright
TOUS LES PIEGES DE LA TERRE par Clifford Simak
LES ENFANTS DU COMEDIEN par Theodore Sturgeon
GWENDOLINE par Stefan Wul

Dépôt légal : 4e *trimestre* 1960. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var).

TARIF DES ABONNEMENTS A « FICTION »

	FRANCE ET UNION FRANÇAISE NOUVEAUX FRANCS	ÉTRANGER NOUVEAUX FRANCS
6 mois ordinaire...	8,70	9,90
6 mois recommandé	12,30	13,50
1 an ordinaire	16,80	19,20
1 an recommandé .	24	26,40

Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 0,50 NF en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.

Poste avion : variable selon les surtaxes aériennes, nous demander les tarifs.

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	FRANCE et U. F.	ÉTRANGER
N° 1 à 78 inclus. . .	1,40	1,75
à partir du N° 79. . .	1,60	2

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 20 numéros)* **: 0,60 NF**

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 3,70 NF (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, *ne manquez pas de spécifier* les indications d'année et de semestre.

ajouter les frais de port et de recom. { 1 rel. **1,20** NF ; 2 rel. **1,50** NF ; 3 rel. **1,95** NF

BON DE COMMANDE (F.)

1 abonnement de 6 - 12 mois (1) (à servir à partir du n° ....) ....

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... N^os antérieurs à .... F = ... plus frais de port ....

TOTAL ....

N^os ....

Règlement : Mandats, Chèque bancaire ou C. C. P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38 (1)

Aucun envoi contre remboursement.

(1) *Rayer les mentions inutiles.* Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) *Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.*

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :

En BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, Bruxelles. C. C. P. Bruxelles 3 500-41.

En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, boulevard Saint-Georges, Genève. C. C. P. Genève 1 6112.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, Rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé